





The Earl of Chester.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



HISTOIRE

DE LA MAISON

DE

MONTMORENCI.

TOME QUATRIEME.

THE

DE

II

MONTMONT

TO

HISTOIRE DE LA MAISON DE MONTMORENCI.

Par M. DESORMEAUX.

TOME QUATRIEME.

*CONTENANT la Vie de François-
Henri de Montmorenci , Maréchal
Duc de Luxembourg , depuis 1628
jusqu'en 1679.*

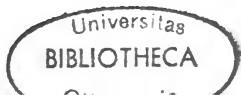


A P A R I S ,

Chez { DESAINT & SAILLANT, Libraires,
rue S. Jean de Beauvais.
DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques.

M. D C C. L X I V.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



231073H

DO NOT WRITE

DO NOT WRITE

DO NOT

DO NOT WRITE

DO NOT WRITE

DC

36.8

M7D4

1764

V.4

Coll. spec.



SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE.

NAISSANCE de François-Henri de Montmorency, Comte de Boutteville, depuis Maréchal Duc de Luxembourg. Son éducation. La Princesse de Condé le produit à la Cour. Première campagne du Comte : il se distingue à la bataille de Lens : il est fait Maréchal de Camp. Guerre de la Fronde : siège de Paris : combat de Charenton : Boutteville entre le premier dans la place. Paix de Saint-Germain-en-Laye. Querelle de Boutteville avec le Duc de Beaufort. Condé est arrêté : efforts du Comte pour le sauver : il s'enfuit à Stenai : il va joindre le Vicomte de Turenne, qui l'emploie en qualité de Lieutenant - Général : progrès de l'armée : bataille de Rhétel : Boutteville y est fait prisonnier : il est

ij S O M M A I R E.

resserré au donjon de Vincennes : il n'en sort qu'après l'élargissement de Condé : il obtient le gouvernement de Bellegarde : siege de cette place : belle défense du Comte ; soulèvement de la garnison : il la fait rentrer dans le devoir : il rend Bellegarde : il va joindre Condé dans les Pays-Bas : il est fait Général de la cavalerie. Idée de la guerre de France & d'Espagne. Réflexions sur Condé & Turenne. Siege d'Arras. Boutteville fait entrer dans le camp des Espagnols un convoi de vivres & de munitions. Les lignes des Espagnols sont forcées. Boutteville sauve la Capelle. Désastres des Espagnols. D. Juan d'Autriche est nommé Gouverneur général des Pays-Bas. Idée de la Cour de Bruxelles. Siege de Valenciennes par les François : ils sont forcés dans leurs lignes. Boutteville fait le Maréchal de la Ferté prisonnier. Caractères de D. Juan & de

SOMMAIRE. iiij

Caracene. Boutteville bat une armée de paysans sur le Jaar. Siege de Saint - Guilain. Condé sauve Cambrai. Turenne assiege Saint-Venant. Défaite du Baron de Cyron par Boutteville. Eloge du vainqueur par Turenne. Siege de Dunkerque. Bataille des Dunes. Boutteville est pris & échangé contre le Maréchal d'Aumont. Paix des Pyrénées. Boutteville revient en France. Son désintéressement. Il épouse l'héritiere de la Maison de Luxembourg, dont il prend le nom & les armes.





HISTOIRE

DU MARÉCHAL

DE LUXEMBOURG.

LIVRE PREMIER.

FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, Comte de Boutteville, naquit à Paris le 8 Janvier 1628, environ six mois après la mort de son pere. Il fut élevé au château de Precy, situé sur la riviere d'Oyse, à dix lieues de Paris. Madame de Boutteville sa mere, (Isabelle - Angelique de Vienne) qui, à la plus haute vertu, joignoit beaucoup de courage, s'occupa uniquement de l'éducation d'un fils que ses malheurs lui rendoient encore plus cher & plus intéressant. Le jeune Comte qui avoit

*Mémoires de
S. Germain.*

6 HISTOIRE DU MARÉCHAL
reçu de la nature un esprit vif &
pénétrant, une ame sensible & avide
de gloire, répondit avec succès aux
soins de Madame de Boutteville.

Le mérite naissant du Comte
frappa Charlotte - Marguerite de
Montmorency, princesse de Condé.
Cette Dame qui, assise auprès du
Trône, avoit éprouvé tout ce que
l'infortune a de plus accablant ,
donnoit encore des larmes au nau-
frage déplorable qui lui avoit en-
levé en moins de cinq ans les chefs
de sa Maison. La destinée du comte
de Boutteville, orphelin avant que
de naître , dépouillé de tous ses
biens, excitoit dans son ame l'intérêt
le plus tendre ; elle porta sur son
enfance les mêmes inquiétudes que
la Comtesse : mais elle ne se fut pas
plutôt apperçue que son jeune pa-
rent promettoit de soutenir digne-
ment son nom, qu'elle l'adopta en
quelque sorte , & le produisit à la
Cour avec l'éclat qui convenoit à
la premiere Princesse du Sang, & à la
Maison de Montmorency.

*Mss. du
Marquis de
Lux.*

1647.

Toute la France retentissoit alors

des victoires du prince de Condé, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, avoit fourni une carrière dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire : ce Héros portant du comte de Boutteville le même jugement que la Princesse sa mere, voulut le former seul au grand art de la guerre : il se hâta de l'emmener, en qualité d'un de ses Aides-de-camp, en Catalogne. La campagne fut pénible & laborieuse : le Prince échoua devant Lérída ; mais les lauriers qu'il avoit moissonnés dans les plaines de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue, le consolèrent de l'unique disgrâce qu'il eût encore éprouvée depuis qu'il commandoit les armées.

Cette expédition malheureuse fut utile au comte de Boutteville. Son tempérament jusqu'alors foible & délicat se fortifia ; avantage inestimable pour un guerrier : il fit voir d'ailleurs tant d'intrépidité & de desir de savoir ; ses dispositions pour la guerre parurent si rares, ses sentimens si nobles, que le prince de

1647.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1647.

Condé ravi de trouver en son parent le germe des qualités qui l'élevoient si fort lui-même au-dessus des autres hommes, conçut pour lui une estime égale à l'amitié dont il l'honorait. Le jeune Boutteville répondit aux bontés du Prince par un attachement invariable ; il fut toute sa vie son compagnon d'armes & de fortune ; il lui sacrifia tout , jusqu'à son devoir.

Les leçons d'un grand homme valent l'expérience , & produisent souvent des effets plus frappants. Condé que la Cour avoit chargé de la conduite de la guerre en Flandre, eut lieu de s'en convaincre : il reçut de son Aide-de camp, des services qu'il n'eût peut-être pas été en droit d'attendre d'un vieil Officier-Général. Après avoir conquis Ypres à la vue d'une armée supérieure , commandée par l'Archiduc Léopold, arrêté dans ses progrès par la disette d'argent, de vivres & de munitions , il se vit forcé à son tour d'être le spectateur de la perte de Courtrai , de Furnes & du Château

d'Estherre. Cet état étoit violent pour un Prince peu accoutumé aux revers. Quelque danger qu'il y eût à hasarder une bataille , dans un temps où la France épuisée par une longue guerre étrangère , étoit encore menacée d'une guerre civile de la part de la Fronde , il s'ébranla pour marcher au secours de Lens que l'Archiduc assiégeoit ; mais il apprit sur sa route que Lens venoit de capituler. Il n'avoit alors d'autre objet à remplir que d'empêcher l'ennemi de pénétrer en Picardie : il choisit donc un camp avantageux pour arrêter ses progrès.

L'Archiduc encouragé par ses succès & la supériorité de ses forces , brûlant du desir d'essayer sa fortune avec celle de Condé , marche aux François. Le prince de Condé , pour augmenter la confiance téméraire de l'ennemi , feignit de craindre un engagement général ; il se retira avec une apparence de précipitation & de désordre , qui acheva de tromper l'Archiduc. Ce Prince , pour ne pas laisser

1647.

1648.

1648.

*Le 20 Août.**Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

échapper la victoire, presse la marche de son armée : mais tout-à-coup, Condé attentif à tous ses mouvements, arrête la sienne & présente aux Espagnols un front redoutable : la cavalerie se mêle ; & après un combat furieux & sanglant, Condé enfonce celle de l'Archiduc. Le comte de Boutteville qui avoit signalé sa valeur au siège d'Ypres, fit dans cette mémorable journée des actions de tête & de courage admirables. Comme il alloit porter les ordres de Condé, il aperçut un escadron ennemi qui se préparoit à charger en flanc celui où le Prince combattoit. Frémissant du danger qui menaçoit son Général, il prend une partie de la compagnie des Gendarmes du Roi, prévient l'escadron Espagnol, le charge, & le rompt avec autant d'adresse que de vigueur. Condé, sans s'amuser à poursuivre la cavalerie ennemie, fondit sur l'infanterie dont il fit un horrible carnage. Jamais les François ne remporterent de victoire plus complète : l'artillerie, les ba-

gages, presque tous les étendards & les drapeaux des vaincus tombèrent au pouvoir du Prince.

1648.

Au retour de cette glorieuse campagne, Condé présenta son Aide-de-camp à la Reine mere, en le comblant d'éloges dictés par la reconnaissance. Anne d'Autriche fit délivrer sur le champ un brevet de Maréchal-de-camp au Comte, quoiqu'il n'eût pas plus de vingt ans. Cette distinction unique à un âge aussi tendre, toucha sensiblement Boutteville, qui s'appliqua de plus en plus à mériter les bienfaits de la Cour.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main,*

L'estime de la Reine mere, l'amitié du prince de Condé l'homme le plus puissant de la nation, une réputation naissante, l'intérêt attaché à un grand nom malheureux, tout annonçoit au Comte une élévation rapide. Il auroit sans doute rétabli bientôt la splendeur & la fortune de sa Maison, sans la guerre civile qui éclata alors dans le Royaume : le Comte y fut malheureusement engagé, non par ambi-

1648.

tion ; mais par amitié pour Condé, dont il suivit la destinée jusqu'au bout avec une constance digne d'une meilleure cause. Au reste, on le plaignit plus qu'on ne le blâma : car telle étoit la fatalité de ces malheureux temps, que tout ce qu'il y avoit de plus illustre en France, Turenne lui-même, se rangea sous les étendards d'un Prince, à qui l'antiquité, qui souvent se méprenoit dans les objets de son culte, eût dressé des autels comme au Dieu de la guerre. Cependant le malheur particulier du comte de Boutteville fut dans la suite avantageux à la France : il acquit chez les ennemis une telle expérience de la guerre & des combats, que depuis il ne cessa de vaincre pour la gloire & le salut de sa patrie.

Avant que d'entrer dans le détail de ces tristes événements, il convient de donner une idée de l'origine des troubles, qui, après avoir conduit la France au bord du précipice, la rendirent plus puissante & plus formidable qu'elle n'avoit ja-

mais été, par la quantité d'excellents Généraux & de braves Officiers qu'ils formerent.

1648.

La véritable cause de la guerre intestine fut moins l'administration du cardinal Mazarin, toujours heureuse & florissante au dehors, que l'inquiétude & l'ambition des Grands qui, pour la plûpart, ne cherchent qu'à exciter ou entretenir la haine que tous les Ordres de l'Etat avoient conçue contre le premier Ministre. Mazarin fut accusé par le cri de la Nation, d'écraser le Royaume, tant par la durée de la guerre, qu'il avoit, dit-on, été le maître de terminer au congrès de Munster, que par le fardeau des impositions. Le Parlement refusa d'enregistrer quelques Edits burfaux, que les circonstances rendoient indispensablement nécessaires : il en fut puni par la suspension de ses gages. Cette démarche hazardée par Mazarin, pour rendre le corps de la Magistrature plus souple & plus complaisant, eut les suites les plus funestes. Le Parlement aigri, publia un Arrêt

1648.

par lequel il s'unissoit avec les autres Cours supérieures, pour veiller aux intérêts de l'Etat : le Conseil eut beau casser l'Arrêt d'union ; les Compagnies n'en demeurèrent que plus constamment attachées les unes aux autres. Dans ces circonstances, la Régente employa les voies les plus modérées, pour arrêter la fermentation : le Surintendant d'Hemeri, regardé comme le fleau de l'Etat, fut privé de son emploi & exilé. Mais le Parlement croyant voir plus de foiblesse que de bonté, dans cette conduite de la Reine, persévéra avec plus de hardiesse dans le dessein qu'il avoit formé, de s'ériger en réformateur des abus de l'administration.

Instruite par l'expérience, de l'inutilité & du danger même des moyens auxquels elle avoit eu recours pour calmer l'agitation, Anne d'Autriche résolut de profiter de l'éclat que la victoire de Lens répandoit sur sa Régence, pour recouvrer son autorité. Elle fit arrêter Broussel & Blancmesnil, les deux

membres du Parlement qui s'étoient le plus signalés contre le Ministre : mais en moins de deux heures , Paris entier fut sous les armes , les rues se remplirent de barricades , & deux cents mille citoyens demanderent avec les plus terribles menaces , la liberté de Broussel qu'ils appelloient leur pere , & celle de son compagnon de fortune. Malgré son courage intrépide , la Reine pressée par Mazarin , céda à l'orage : les prisonniers furent rendus ; & dès-lors on cessa de respecter la dépositaire de l'autorité souveraine : les mécontents , connus sous le nom de *Frondeurs* , demanderent hautement l'expulsion du Ministre , qu'ils accusoient d'être l'auteur des maux publics.

Dans cette extrémité , la Reine se jeta entre les bras du prince de Condé , qui , par l'éclat de ses victoires , avoit acquis dans le Royaume une considération supérieure à celle de Gaston de France , persuadée qu'avec l'appui d'un Héros adoré des gens de guerre , elle réduiroit

1648. facilement le Parlement à mettre des bornes à ses prétentions.

Condé avoit déjà été recherché par la Fronde ; mais il se déclara hautement le protecteur de l'autorité Royale , qu'on accusoit le Parlement de vouloir restreindre.

Après quelques négociations infructueuses , pour engager les Cours à terminer des assemblées que Mazarin traitoit d'illicites & de séditieuses , la Reine sortit furtivement de Paris la nuit du 6 Janvier , avec le Roi & toute la Cour.

1649. C'est alors que Condé chargé du ministère terrible de la vengeance , entreprit avec huit mille hommes de bloquer & d'affamer Paris , cette ville immense qui en renfermoit alors dans son sein plus de six cents mille. Il s'empara des postes de Lagny , de Corbeil , de Saint-Cloud , de Saint-Denis , & de Charenton. Le Parlement effrayé , se hâta de députer à la Reine mere ses plus illustres membres ; pour la conjurer de rendre la paix à ses sujets : ils furent renvoyés sans réponse.

Cependant

Cependant le prince de Conti séduit par sa jalousie contre Condé, les ducs de Longueville, de Beaufort, d'Elboeuf, de Bouillon, de Brissac, le maréchal de la Mothe-Houdancourt, qui, peut-être, avoient allumé le feu de la discorde, abandonnent la Reine, & se jettent dans Paris. Leur présence ranima le courage des citoyens : le Parlement même, entraîné par Emmanuel de Gondy de Retz, Coadjuteur de Paris, homme infiniment plus dangereux que tous les Grands dont on vient de parler, fulmina un Arrêt terrible contre le cardinal Mazarin. Les membres de cette Compagnie qui n'avoient pu supporter la suspension de quelques gages modiques, prodiguerent leurs fortunes pour lever & entretenir une armée. Au reste, malgré les secours inespérés que la Fronde avoit reçus, malgré le courage & l'animosité que témoignoit plus de deux cents mille Parisiens outrés de la conduite de la Cour à leur égard, Condé ne désespéroit pas encore de forcer

1649. la capitale de l'Empire François à tomber aux pieds de la Reine. Les dispositions qu'il fit pour préparer le succès d'une entreprise à peine croyable, annoncent le plus grand homme de guerre. Il fut aussi heureusement que vaillamment secondé par ses Officiers-Généraux, au nombre desquels on comptoit Boutteville, qui fit des prodiges de valeur dans tous les combats qui se livrent aux portes de la Capitale.

Le plus célèbre de tous fut celui de Charenton. Condé, faute de troupes, avoit évacué ce poste. Les Parisiens, après s'en être saisis, le fortifierent avec d'autant plus de soin, que c'étoit presque le seul endroit par lequel ils pouvoient espérer de recouvrer des vivres. Clanleu un des meilleurs Officiers Généraux de la Fronde, fut chargé de la défense de ce poste, avec une garnison de trois mille hommes.

Pour convaincre les Parisiens de la foiblesse de leurs ressources, Condé entreprit d'enlever ce poste
 Le 8 Février, avec deux mille hommes. Le 8 Fé-

vrier, il s'avance vers Charenton
 suivi de toute la Cour, & se place
 sur une éminence avec huit cents
 hommes de cavalerie, pour com-
 battre une armée de dix mille hom-
 mes que les Frondeurs envoyoient
 au secours de Clanleu.

1649.

Pendant ce temps-là Gaspard de
 Coligny, duc de Châtillon, à la
 tête de douze cents hommes, se
 disposoit à forcer Charenton. Le
 comte de Boutteville, impatient de
 signaler son courage aux yeux de la
 Cour, voyant que les troupes tar-
 doient trop à s'ouvrir la hache à
 la main un chemin dans la place,
 se glisse à travers deux palissades un
 peu écartées de la barricade du
 pont, & pénètre le premier dans le
 bourg : dans le moment il est joint
 par quelques soldats des plus déter-
 minés, avec lesquels il charge l'en-
 nemi, l'enfonce & le poursuit jus-
 qu'à une seconde & une troisième
 barricade, qu'il emporte avec la
 même rapidité. La victoire se dé-
 clara par-tout en faveur des Roya-

*Mémoires
 de Saint-Ger-
 main.*

1649.

listes. Mais Châtillon^(a), au courage & à la sagesse duquel le succès étoit principalement dû, fut percé d'une blessure mortelle au milieu de son triomphe. Quelque vive que fût la douleur de Boutteville de voir périr à ses yeux son Général & son beau-frere, il ne laissa pas que d'offrir quartier au chef des ennemis : mais Clanleu aima mieux se faire tuer que de recevoir la loi du vainqueur.

Le comte de Boutteville combattit avec la même audace à l'attaque de Brie-Comte-Robert, qui ne fut emporté qu'au prix du sang du comte de Broglie, du marquis de Batteville, & de plus de huit cents hommes.

Tous ces succès répandirent la

(a) Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, arrière-petit-fils du célèbre Amiral de Coligny, avoit épousé deux ans auparavant Angélique-Elisabeth de Montmorency, l'une des plus belles femmes de l'Europe. Quoiqu'à la fleur de son âge, il alloit être élevé à la dignité de Maréchal de

France, dont il s'étoit déjà rendu digne par ses exploits. La Reine le fit enterrer à Saint-Denis. Il ne laissa point d'enfants : son Duché resta à sa veuve : il appartient aujourd'hui à M. le duc de Boutteville, petit-fils du maréchal de Luxembourg.

terreur dans Paris, qui déjà com-
mençoit à manquer de vivres. La 1649.
Reine de son côté, ayant appris que
les chefs de la Fronde sollicitoient
la protection de l'Espagne, & que
les provinces se laissoient emporter
à l'esprit de vertige & de sédition,
parut inquiète des suites d'une guer-
re qui ne pouvoit être que fatale à
l'Etat, de quelque côté que se ran-
geât la victoire. Les gens sages pro-
fiterent des circonstances pour ha-
zarder des propositions qui furent
reçues avec avidité des deux partis :
le traité fut signé à Saint-Germain-
en-Laye. Le cardinal Mazarin resta
à la tête du ministère : il n'épargna
rien pour détacher les Grands de la
Fronde, persuadé qu'il ne resteroit
bientôt plus que le nom du parti,
s'il cessoit d'être soutenu par des
gens considérables : mais quelques
efforts qu'il employât, le duc de
Beaufort & le Coadjuteur de Paris
méprisèrent toutes ses avances ; &
seignant de ne trouver de sûreté
qu'au milieu d'un peuple dont ils
étoient adorés, ils se portèrent

pour chefs de la faction qui demeura toujours maîtresse de Paris.

1649.

Cependant la Reine qui n'avoit pas jugé à propos d'exposer la Majesté Royale aux insultes d'un peuple, qui, après avoir une fois franchi les bornes du devoir & de la soumission, devenoit de jour en jour plus séditieux, conduisit la Cour à Compiègne, laissant au duc de Candale, au comte de Boutteville, & aux jeunes gens de la Cour qui s'étoient le plus signalés en faveur du Gouvernement, le soin d'accoutumer le peuple de Paris à voir les principaux amis d'un Ministre dont il ne pouvoit prononcer le nom qu'avec horreur.

Ces jeunes gens qu'on appelloit les *Petits-Mâîtres* ^(a), (& c'est la première fois qu'il est question de ce nom dans l'Histoire), étoient au nombre de dix ou douze : on comptoit parmi eux le marquis de Jerzay,

(a) On les nommoit ainsi, parce que la plupart d'entr'eux, après avoir eu part à la gloire de Condé dans les combats, sem-

bloient partager la grandeur de leur chef, qui paroissoit être lui-même le Maître de la Cour & du Gouvernement.

dont l'imprudence & la légèreté manquèrent de les faire tous périr. 1649.
Ils étoient convenus de se montrer tous les jours dans les lieux publics, au Cours, au Luxembourg & aux Tuilleries; delà ils alloient souper chez Regnard, fameux Traiteur de ce temps-là; & ils affectoient d'y boire avec beaucoup de bruit & au son des instruments militaires à la fanté du cardinal Mazarin. Soit que le peuple respectât le nom & la valeur de ces jeunes gens, soit qu'il ne fît que rire de cette espece de bravade, il est constant qu'il ne parut nullement ému contr'eux.

Le 18 Juin, ils furent ensemble au Cours, où ils rencontrèrent les ducs de Beaufort, de Brissac & le maréchal de la Mothe-Houdancourt; accompagnés d'une douzaine de Frondeurs des plus déterminés. Beaufort voyant venir à lui les amis du cardinal Mazarin, eut la sagesse de se détourner & de gagner une autre allée: cette modération parut excessive au marquis de Jerzay, qui ne put s'empêcher de crier qu'il

1649.

commençoit à bien espérer du succès des affaires, puisque *le Roi des Halles*, c'est ainsi qu'il désignoit Beaufort, leur cédoit le pavé, & fuyoit devant eux. Ces paroles pleines de jactance & d'indiscrétion furent entendues d'un Gentilhomme du duc de Beaufort, qui ne manqua de venir sur le champ lui en faire un fidele rapport.

On ne sauroit croire quelle fut l'indignation du Duc, de se voir ainsi insulté au milieu d'une ville dont il se regardoit comme le maître, par des jeunes gens qui ne devoient peut-être l'impunité de leurs bravades qu'à sa modération. Cédant au desir de se venger avec éclat, il sort du Cours suivi d'une foule de Frondeurs, & arrive aux Tuilleries, où il savoit que Jerzay & sa compagnie soupoit. En entrant dans la salle, il demanda où étoient les violons: *Des violons*, lui répartit fièrement un des amis du Cardinal, *il n'y en a point, & sur-tout pour vous.* S'il y en avoit eu, dit le Duc, en jettant un regard furieux

sur

sur Jerzay, je les aurois cassés sur la tête de quelqu'un d'ici. A ces mots, il prend la nappe, & renverse tout ce qu'il y avoit sur la table. Le comte de Boutteville & le duc de Candale se jettent sur leurs épées pour repousser une si cruelle insulte : les Frondeurs de leur côté en font autant ; mais attendu l'inégalité du nombre, Boutteville & ses amis eussent été égorgés, sans le maréchal de la Mothe, qui, se précipitant au milieu des armes, arrêta la fureur des combattants.

1649.

Le duc de Beaufort un peu revenu de son emportement, fit des excuses au duc de Candale & au comte de Boutteville, en leur jurant que sans les égards qu'il conservoit pour des gens de leur qualité, Jerzay & les autres auroient éprouvé jusqu'où alloit le ressentiment d'un *Roi des Halles*.

Cette affaire fit beaucoup de bruit dans le Royaume ; elle attira au duc de Beaufort les railleries les plus piquantes. Pour le duc de Candale & le comte de Boutteville, qui

1649.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main,*

seuls, & sans craindre le nombre des Frondeurs, avoient fait tout ce qu'on pouvoit attendre de gens de cœur pour repousser l'outrage, il ne fut question à la Cour & à la ville que de leur courage. La Reine irritée du procédé du duc de Beaufort, qu'elle qualifioit d'affassinat, ordonna au Chancelier d'informer contre lui, & contre tous ceux qui l'avoient suivi chez Regnard : mais la crainte de plonger le Royaume dans une nouvelle guerre civile arrêta ses poursuites, & ensevelit cette affaire dans l'oubli.

Cependant Condé venoit de ramener en triomphe à Paris le cardinal Mazarin : heureux s'il n'eût pas trop fait valoir un service si important. En effet, Mazarin traité avec autant de hauteur que de mépris, se réconcilia avec la Fronde, pour perdre un protecteur qui sembloit ne l'avoir défendu que pour l'avilir. La Cour de France également guerrière & galante, étoit le théâtre des intrigues, de l'amour, de la haine, de l'intérêt & de

toutes les passions : les duchesses de Longueville, de Chevreuse, de Montbazou & de Châtillon, la Palatine, femmes célèbres par la beauté, les graces, la naissance & l'esprit, étoient les héroïnes des différens partis qui déchiroient le Royaume ; les unes soutenoient la querelle de Condé ; les autres régnôient chez les Frondeurs, qui n'avoient point d'autres chefs que leurs amants.

1649.

Dans cette étrange confusion de partis & de vues, il ne fut pas difficile à Mazarin, né avec un esprit fin, souple, adroit, artificieux, de semer la défiance, le soupçon & la division : les intérêts changèrent au point, que la Cour & la Fronde concoururent également à la prison du prince de Condé, du prince de Conti & du duc de Longueville, qui, un an auparavant, combattoient les uns contre les autres en faveur de ceux dont ils recevoient alors de si sanglants outrages.

La disgrâce imprévue du prince de Condé répandit l'épouvante &

1650.
Le 18 Janv.

1650.

*Mémoires
du Cardinal
de Retz.*

la consternation parmi tous ses amis; mais pendant que les uns délibèrent, que les autres se cachent ou s'enfuient, le comte de Boutteville monte seul à cheval, parcourt les principaux quartiers de Paris, en criant: Au secours, Messieurs; on arrête M. le duc de Beaufort. Son dessein étoit d'exciter un trouble général, à la faveur duquel il espéroit avoir le temps d'assembler quelques amis, de fondre sur l'escorte des Princes, & de rompre leurs fers. Il eût réussi avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y avoit que seize Gardes qui conduisoient les Princes à Vincennes.

Déjà le peuple ému & furieux voloit aux armes; on étoit à la veille de nouvelles barricades; lorsque le Coadjuteur de Paris, le plus vigilant & le plus dangereux des ennemis de Condé, s'apercevant d'une erreur si funeste aux vues de la Cour, va prendre le duc de Beaufort, & le conduit dans tous les quartiers de la ville: à son aspect, les armes tombent des mains des citoyens,

& l'air retentit d'acclamations d'autant plus vives, qu'on ne favoit quels éloges donner à la conduite de la Cour, pour avoir fait arrêter Condé; car telle étoit alors la haine que Paris portoit à un Prince qui avoit sauvé l'Etat, qu'il célébra son malheur avec transport: toute la ville fut éclairée pendant la nuit par des feux de joie allumés par la folie & l'ingratitude.

L'inutilité de ses efforts ne découragea point Boutteville; il revint à toute bride dans une maison de la rue Saint Jacques, où quelques amis du Prince s'étoient rassemblés; là on proposa d'enlever les nieces du cardinal Mazarin qui étoient au Val-de-Grace, pour servir d'otages à la sûreté des Princes; mais bientôt on apprit que le premier Ministre, pendant qu'on arrêtoit Condé, avoit eu la sage précaution de faire amener ses nieces au Palais Royal.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

Quoique le succès n'eût point justifié la démarche audacieuse du comte de Boutteville, on commença dès-lors à le regarder comme un

1650.

homme d'un courage invincible , à qui les revers les plus imprévus laissoient des ressources , & qui, par sa fermeté & sa présence d'esprit , égaleroit un jour la gloire des plus grands hommes

*Mémoires
de Retz.*

Après une si grande preuve d'attachement à la personne de Condé, il n'y avoit pas moyen de rester à Paris , sans s'exposer à un sort pareil à celui du Prince; il se hâta donc de sortir de la ville , pour se jeter dans la Bourgogne , Province dévouée au Prince qui en étoit le Gouverneur ; il la défendit avec courage ; mais le Château de Dijon & la ville de Bellegarde s'étant rendus au Roi , il se vit forcé de céder à la fortune : les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault n'étoient pas plus heureux en Guienne. La Normandie, dans laquelle le duc de Longueville s'étoit établi une espece d'empire , avoit donné l'exemple de la soumission ; tout plioit sous l'autorité de Mazarin , dont la gloire & les succès appesantissoient les fers des Princes.

Sur ces entrefaites, Boutteville, résolu de lutter jusqu'à la dernière extrémité en faveur de Condé, ayant appris que la duchesse de Longueville & Turenne réfugiés à Stenai, avoient obtenu une armée d'Espagne pour délivrer les Princes, leve en Bourgogne un régiment de cavalerie, & le conduit à travers de vastes Provinces remplies des troupes du Roi avec autant d'habileté, que de bonheur jusqu'à l'armée de Turenne. Il en fut reçu avec l'accueil le plus distingué : Turenne ne pouvoit se lasser de louer le zèle & le courage du jeune guerrier ; & quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, il voulut dès lors qu'il fit dans son armée les fonctions de Lieutenant-Général : les succès des Espagnols furent rapides, le Câtelet, la Capelle, Mouzon, Doncheri furent emportés en peu de temps ; de là Turenne pénétrant dans le cœur du Royaume, prit Château-Portien & Rhétel, d'où il détacha le comte de Boutteville avec deux mille chevaux pour investir

1650.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1650.

Vincennes; la gloire de briser les fers des Princes ajoutoit encore à l'ardeur de Boutteville; déjà il étoit arrivé à la Ferté-Milon, qui n'est qu'à une journée de Paris, lorsqu'il apprit que la Cour venoit de transférer les Princes à Marcouffi, & delà au Havre-de-Grace; à cette nouvelle il rebroussa chemin, & rejoignit Turenne, qui bientôt après eut à combattre le maréchal du Plessis-Praßlin avec une armée supérieure. Les deux Généraux en vinrent aux mains dans la plaine de Sommeprès de Rhétel; l'armée de Turenne étoit réduite à huit mille hommes qu'il rangea sur deux lignes, les Allemands à la droite, les Lorrains à la gauche; le comte de Boutteville, les marquis de Beauveau, de Duras & de Montausier étoient à la première ligne du corps de bataille.

Le signal du combat n'eut pas plutôt été donné, que Boutteville, à la tête de son régiment, fond sur l'ennemi, le charge, le renverse, & parvient jusqu'au parc de l'artillerie; mais on ne combattit pas ail-

Le 15 Dé-
cembre.

leurs avec le même succès ; déjà l'aile droite étoit battue , & le maréchal du Pleffis étant tombé sur le centre de l'armée Espagnole la mit en déroute ; Boutteville combattant avec acharnement , quoiqu'abandonné du second escadron de son régiment & de celui de Duras , fut enveloppé , blessé à la cuisse & pris. Peu s'en fallut que Turenne qui resta presque seul sur le champ de bataille , n'éprouvât le même sort ; on fait qu'il eut beaucoup de peine à se sauver lui quinzieme des mains du vainqueur.

Le cardinal Mazarin qui avoit été spectateur de cette fameuse journée , conçut dès-lors du comte de Boutteville la plus haute idée ; il le traita avec de grandes marques de distinction ; il lui envoya les Officiers de sa maison pour le servir. Au reste , c'étoit moins la générosité que l'intérêt , le seul mobile des actions du Cardinal , qui le portoit à en agir ainsi envers le Comte ; voulant , à quelque prix que ce fût , détacher des intérêts du prince de Condé un par-

1650.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1651.

tisan aussi brave que constant, il fit briller à ses yeux de magnifiques espérances de fortune ; mais il ne trouva que de la grandeur d'âme dans Boutteville, qui ne put se résoudre à le tromper, ni à abandonner le Prince : ce refus magnanime, au lieu de toucher Mazarin, l'irrita ; Boutteville fut resserré au donjon de Vincennes, d'où il ne sortit qu'au mois de Février ; c'est-à-dire, après que le Cardinal, devenu une seconde fois l'objet de l'envie de la Fronde, eut été obligé d'élargir les Princes, & de sortir du Royaume, pour échapper à la haine publique.

La première marque de reconnaissance que Condé donna au Comte, fut le Gouvernement de Bellegarde, la place la plus importante qu'il eût dans le Royaume ; mais les caresses, les bienfaits, l'amitié du Prince, n'étoient qu'un foible dédommagement pour Boutteville ; de la perte qu'il fit en la personne de la Princesse Douairière de Condé, qui l'avoit toujours traité comme un de ses enfans : cette Dame,

succombant sous le poids de ses malheurs, étoit morte de douleur de la prison de ses deux fils & de son gendre.

1651.

Le reste de l'année s'écoula dans les intrigues, les agitations, les cabales, funestes avant-coureurs de la guerre civile qui alloit déchirer le Royaume. Anne d'Autriche, pour obtenir du prince de Condé le retour de Mazarin, le laissa le maître de régler le prix de la grace qu'elle demandoit; Condé fut long-temps incertain; enfin déterminé, moins par la grandeur des injures qu'il avoit reçues, que par les passions de la duchesse de Longueville, & son impétuosité naturelle, il quitta brusquement la Cour, pour allumer la guerre civile en Guienne, dont il avoit obtenu le Gouvernement en la place de celui de Bourgogne : cependant comme il comptoit encore beaucoup de partisans dans cette dernière Province, il leur donna pour chef le comte de Boutteville.

Prévenu de la fausse idée qu'on

1651.

pouvoit faire la guerre aux Ministres, sans la faire au Roi, Boutteville se livra tout entier au soin de maintenir & de fortifier le parti du Prince. Le duc d'Epéron, nouveau

1652.

Gouverneur de Bourgogne, ne pouvoit se regarder comme le maître de la Province, tant que Boutteville y resteroit armé; il entreprit donc de lui enlever Bellegarde; il commença par bloquer cette place, dans l'espérance que Boutteville seroit forcé de l'évacuer faute de vivres; mais pendant dix-huit mois que dura le blocus, il eut le chagrin de voir ses troupes surprises sans cesse & taillées en pieces; on prétend que le Comte, dans les fréquentes sorties qu'il faisoit pour recouvrer des vivres, fit plus de prisonniers qu'il n'avoit de soldats; & que pour n'en être pas surchargé, il fut obligé de leur rendre la liberté sans rançon & sans échange.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

Pendant que Boutteville justifioit ainsi le choix de Condé, ce Prince se signaloit par des exploits, qui l'auroient rendu le maître du Royaume,

si la Cour ne lui eût opposé Turenne, qui par sa constance & son habileté lui arracha les fruits de la victoire. Condé voyant les François las & fatigués de la guerre intestine, son parti affoibli par la désertion de la plupart de ses plus illustres partisans, au lieu de céder lui-même à la fortune & à l'autorité légitime; prit, malgré la duchesse de Châtillon, en qui il avoit une confiance particulière, la résolution désespérée de s'attacher à l'Espagne dont il avoit été le fléau.

1652,

Un dessein si funeste étonna & affligea Boutteville; mais ni l'exemple de tous ceux que Condé avoit élevés aux premières dignités de la guerre & qui l'abandonnerent, ni les dangers affreux dans lesquels il se précipitoit en suivant les étendards d'un Prince proscrit & fugitif, ni enfin l'attrait des récompenses brillantes que l'on proposoit à son ambition, rien ne put le détacher du parti accablé. Pour donner à Condé de nouvelles preuves d'une constance, qu'on regarderoit comme

1653.

1653.

héroïque , si elle n'eût été criminelle , il se prépara à soutenir bravement le siege de Bellegarde que le duc d'Epéron avoit ordre d'entreprendre avec de nouvelles troupes.

En effet , celles qui avoient servi au blocus , & qu'il avoit renouvelées plusieurs fois , étoient si effrayées au seul nom de Boutteville , qu'il y avoit peu d'espérance d'en tirer parti pendant le siege. Le Duc avoit pour Lieutenant-Général , le marquis d'Uxelles , homme plein de courage , de talents & de probité.

La tranchée fut ouverte le 8 Mai ; on combattit de part & d'autre pendant tout le siege avec beaucoup de valeur ; il n'y avoit point de jour que Boutteville ne fît de vigoureuses sorties , dans lesquelles il battoit souvent les troupes de la tranchée & enclouoit le canon ; une demi-lune fut prise & reprise trois fois en deux jours. Cette défense opiniâtre à laquelle personne ne s'étoit attendu après un blocus de dix-huit mois , décourageoit les assié-

geants, & inquiétoit beaucoup le duc d'Epéron, qui s'étoit vanté à la Cour de prendre Bellegarde en moins de quinze jours. Dans le chagrin de voir qu'après six semaines d'attaques, il n'étoit gueres plus avancé que le premier jour, il résolut de joindre l'artifice à la force, afin de n'avoir pas la honte de lever le siege.

Avant que d'avoir recours au premier de ces moyens, il jugea à propos de sommer le Comte de rendre la place; celui-ci, qui savoit qu'il n'avoit nulle espece de secours à espérer du prince de Condé & des Espagnols, entra volontiers en négociation; mais dès qu'il eut appris que le Duc prétendoit ne lui laisser la liberté de sortir de la place avec la garnison, qu'à condition qu'il livreroit à la discrétion de la Cour, d'Alegre Lieutenant de Roi de Bellegarde, avec quelques Officiers qui l'avoient le plus courageusement secondé: Boutteville rompit hautement les conférences, en déclarant qu'il périroit plutôt les

1653.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

armes à la main , que d'abandonner
 1653. aucun de ses braves compagnons ;
 en même-temps il fit construire des
 retranchements derriere les bastions,
 pour s'y ensevelir , après que les ou-
 vrages extérieurs auroient été em-
 portés d'assaut.

Le duc d'Epéron étoit fort
 éloigné de vouloir sacrifier son ar-
 mée à la vaine gloire d'emporter de
 force une place , que le désespoir
 rendoit encore plus redoutable ; il
 engagea quelques Officiers à se dé-
 guiser en simples soldats , & à se
 jetter dans Bellegarde comme dé-
 ferteurs. L'un d'eux s'adressa au Ma-
 jor, à qui il fit de grandes promesses de
 la part du duc d'Epéron, s'il vouloit
 lui livrer Bellegarde. Le traître, qui
 d'un côté ne voyoit qu'une mort
 presque certaine & peut-être hon-
 teuse, & de l'autre une fortune bril-
 lante, ne balança pas un instant à
 se rendre aux propositions de l'en-
 nemi ; il s'ouvrit à quelques Offi-
 ciers de la garnison avec lesquels il
 offrit de partager le prix de sa per-
 fidie ; ils convinrent tous ensemble
 d'introduire

d'introduire l'ennemi par une des portes de la ville, que l'un d'eux devoit bientôt garder avec sa compagnie. En même-temps un des transfuges se laissa prendre dans une sortie, pour faire part au Duc du succès de sa trame. On comprend combien cette nouvelle fut agréable à d'Epernon, qui pour attirer sur lui toute l'attention du Gouverneur, pressa le siège avec une nouvelle vigueur. Il fit attaquer un retranchement qu'on avoit construit pour défendre une petite étendue de terrain, où l'on menoit paître quelques bœufs qui étoient presque la seule ressource de la garnison.

Au bruit de l'attaque, le comte que son activité portoit par-tout, vola au retranchement; sur sa route, il rencontra le Capitaine qui devoit cette nuit même livrer la porte avec sa compagnie; il lui ordonna de le suivre, non qu'il soupçonnât la trahison, mais parce qu'il le voyoit en état de combattre; celui-ci lui représenta qu'il étoit commandé pour un poste, & qu'il y avoit d'au-

1653.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

tres troupes dans la ville dont il pouvoit se servir pour repousser l'ennemi: N'importe, lui repartit le Comte : *le danger est pressant ; votre compagnie est sous les armes : marchons.* Au lieu d'obéir, l'Officier se plaignit, menaça ; le Comte outré de son insolence, le fit arrêter ; & pendant qu'on le conduisoit en prison, il courut au retranchement, d'où il chassa l'ennemi.

Cependant la défense de la porte qui devoit être livrée aux assiégeants, avoit été confiée à un Officier qui ne trempoit point dans la conspiration du Major : les ennemis qui ignoroient que le hazard eût renversé le projet des conjurés, s'avancent pleins de confiance pendant la nuit, & font tous les signaux dont ils étoient convenus avec le Major ; pour toute réponse, ils furent reçus à coups de mousquet & repoussés : les Officiers de garde ne manquerent pas d'avertir Boutteville des mouvements & des signaux de l'ennemi. Il n'avoit regardé le Capitaine qu'il avoit fait arrêter,

que comme un mutin ; il ne douta point alors qu'il ne fût un traître : dans la crainte d'être surpris , il redoubla de vigilance , visitant jour & nuit tous les postes , & donnant de si bons ordres , que le Major désespéra de réussir par les moyens qu'il avoit jusqu'alors employés.

1653.

Cet homme , au reste , ne se rebuta point : voulant mériter & obtenir , à quelque prix que ce fût , la récompense qui lui étoit destinée , il entreprit de soulever la garnison contre le Gouverneur ; il représenta par ses émissaires aux soldats , que les fortifications de la place étoient ruinées , qu'il n'y avoit nulle espérance de secours , & que le comte de Boutteville ne parloit point de rendre la place , par un vain desir d'illustrer son nom aux dépens de la vie & de l'honneur de tant de braves gens qui l'avoient jusqu'alors si heureusement secondé , & qui pris les armes à la main contre le Roi , ne pourroient éviter la rigueur des loix. Ces plaintes , ces reproches semés avec art , l'idée des châ-

1653.

timents dont on menace le soldat ; l'étonnent & le remplissent d'épouvante & de fureur. La plus grande partie de la garnison abandonne les postes, & se rassemble tumultuairement sur la place d'armes ; les uns crient qu'on les mène à la boucherie, en les forçant de défendre si long-temps une mauvaise place ; d'autres se laissent emporter jusqu'aux plus terribles menaces contre le Gouverneur, s'il ne se hâte de faire battre la chamade.

Ce jour-là même le Comte avoit invité à un grand repas presque tous les Officiers de la garnison, & entr'autres le Major ; tandis que ses convives & lui-même pleins de sécurité & de confiance, se livroient à la joie qu'inspirent le vin & la bonne chère, entre un Gentilhomme du Comte, appelé Saint-Germain, qui lui dit à l'oreille & d'un ton ému de se lever sur le champ de table.

En sortant, il rencontra un Sergent qui venoit lui faire part du soulèvement & des excès de la garnison ; au lieu de rentrer dans la salle &

d'appeller à son secours les Officiers qu'il y avoit laissés, le Comte fut droit à la place d'armes, suivi seulement de son Gentilhomme & du Sergent; à son approche, les mutins redoublent leurs cris & leurs menaces; loin de paroître étonné d'un tel accueil, le Comte tire son épée; & s'avancant sur un soldat qui sembloit être le chef de la sédition, il la lui passe au travers du corps; il en saisit ensuite un autre des plus échauffés, & le livrant au Sergent qui l'accompagnoit, il lui dit: *Pour toi, coquin, tu seras pendu.* Cette action si vigoureuse effraye les séditionnaires; un morne & profond silence succede au tumulte; alors le Comte s'avancant au milieu de la place: *Mes amis,* dit-il, *je sais que vous ne vous livrez à de si grands excès, que parce que vous ignorez quelles sont mes vues; on veut vous persuader que je refuse de capituler; on vous trompe; j'ai déjà négocié avec l'ennemi: mais il exige, pour prix de ma liberté, que je livre les Officiers qui ont le plus contribué à la défense de la place; y a-t-il ici quelqu'un qui ose me*

1653.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1653. *conseiller d'accepter des conditions si infames? ... Eh bien ! c'est pour échapper à des loix si dures que j'ai fait construire d'excellents retranchements derrière les bastions, afin de m'y enfermer avec vous, quand les ouvrages de la place seront emportés ; car je m'ensevelirai certainement sous les débris de Bellegarde, plutôt que de consentir à ne pas vous sauver tous avec moi : je lis dans vos yeux que vous êtes disposés à vendre chèrement votre vie. Au reste, s'il se trouve parmi vous des soldats assez indignes de ce nom, pour vouloir se livrer à la merci de l'ennemi, qu'ils se séparent des autres ; je vais leur faire ouvrir sur le champ les portes de la ville.*

On ne sauroit exprimer quel fut l'effet de cette harangue militaire sur l'esprit de la multitude : ces soldats si découragés quelques instants auparavant, ne savoient comment exprimer leur joie ; tous jettent leurs chapeaux en l'air, en criant : *Vive le comte de Boutteville, vive notre brave Gouverneur, plutôt mourir que de l'abandonner.* Ils le conduisirent à son Hôtel avec les mêmes acclamations,

& retournerent tranquilles & satis-
faits à leurs postes.

1653.

Il ne faut pas croire que ce fût à son éloquence seule que le Comte dût un triomphe si flatteur; sa valeur héroïque, dont les soldats avoient été témoins pendant tout le siege, son affabilité, son humanité, l'argent & les caresses qu'il prodiguoit aux simples soldats qui se distinguoient, son nom même parloit pour lui dans le cœur des troupes; & c'est ainsi que les Grands parviennent à inspirer les sentiments les plus nobles, aux hommes les plus grossiers, qui souvent n'ont besoin que de l'exemple, pour déployer les vertus dont la nature a déposé le germe au fond de leur cœur.

A son retour, il étonna la compagnie par le récit de la scène qui venoit de se passer. Tous les Officiers ne pouvoient se lasser d'admirer la vigueur & la sagesse d'une action à laquelle ils étoient redevables de la vie & de l'honneur; le Major & ses complices déguisant, sous un front ferein, la honte & la

1653. douleur de voir tous leurs projets déconcertés, parurent encore plus reconnoissants & plus dévoués au Gouverneur que le reste de la compagnie.

Mais ils avoient beau s'envelopper dans le secret & la dissimulation, le Comte étoit trop éclairé pour ne pas soupçonner le Major. Malgré toutes les protestations du traître, il l'avoit démasqué; d'abord il avoit eu dessein de l'arrêter; mais comme les preuves lui manquoient pour lui faire son procès, il se contenta de le faire observer avec tant de soin, que cet homme qui s'aperçut qu'on se défioit de lui, jugea qu'il ne pouvoit continuer ses intrigues, sans s'exposer à périr honteusement. Il écrivit donc au duc d'Epemon, qu'il ne falloit compter ni sur la surprise de Bellegarde, ni sur la défection de la garnison trop attachée à Boutteville pour l'abandonner & le trahir.

Sur cet avis qui ne laissoit plus que la voie des assauts & des combats pour terminer le siege, Epermon

non assembla le Conseil de guerre, pour savoir le parti auquel il devoit se déterminer : le brave Uxelles représenta qu'on ne pouvoit espérer d'emporter de force une place défendue par Boutteville, sans hazarder toute l'armée, dont le Roi avoit ailleurs un besoin urgent ; il blâma l'injustice & la dureté avec lesquelles on avoit voulu exiger du Comte qu'il livrât à l'infamie du supplice, les Officiers qui lui avoient témoigné le plus de courage & de fidélité. Enfin il opina pour qu'on accordât tous les honneurs de la guerre, à un Seigneur issu d'une des plus anciennes & des plus illustres Maisons du Royaume, qui dans un âge aussi tendre, s'étoit déjà rendu célèbre par de grandes actions.

Le duc d'Epemon acquiesça par nécessité à un conseil dicté par la générosité. On laissa le Comte maître de régler les articles de la capitulation, par laquelle il lui fut permis d'aller joindre, avec toute sa garnison, le prince de Condé dans les Pays-Bas.

1653.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

Le 8 Juillet.

1653.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

Boutteville rencontra aux portes de Bellegarde le marquis d'Uxelles qui l'embrassa plusieurs fois, en le félicitant de sa belle défense; il lui renouvela de la part de Mazarin, les offres d'une brillante fortune, s'il vouloit renoncer à l'amitié de Condé. Mais quoique Boutteville ne portât qu'à regret les armes contre le Roi, il ne put jamais se résoudre à abandonner un Prince qui l'honoroit de toute sa confiance.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

Le nouveau sacrifice de Boutteville, joint au service important de lui avoir amené en Flandre, du fond de la Bourgogne, l'élite de ses troupes, sur lesquelles il ne comptoit plus, touchèrent l'ame de Condé, devenue plus sensible à mesure qu'il étoit plus malheureux: il reçut le Comte avec des larmes de joie & de tendresse, & le nomma général de sa cavalerie (^a), en lui protestant de partager toute sa vie; sa fortune avec lui.

Il s'agit d'entrer dans le détail

(^a) Elle consistoit en vingt-cinq escadrons.

d'une guerre à laquelle le comte de Boutteville eut beaucoup de part : on verra Condé & Turenne les deux plus grands Capitaines que l'Europe ait produits depuis César, lutter l'un contre l'autre avec une variété d'événements qui laisserent la victoire long - temps flottante & incertaine; ils employèrent tous les deux tout ce que le courage, le génie & l'expérience ont de force, de lumieres & de ressources pour se l'arracher. Turenne fut plus favorisé par les circonstances & la fortune; car après avoir éprouvé des contradictions de la part d'un Général qui d'abord partagea son autorité (^a), il resta enfin maître de ses opérations; & il fut vaillamment & heureusement secondé par les Crequi, les Schomberg, les Castelnau, les Navaille, les Montdejeu; au lieu que Condé en essuyant tous les obstacles de la jalousie, de la défiance & de l'antipathie, fut presque toujours obligé de soumettre ses vues à celles d'une nation lente, indécise

1653.

(^a) Le Maréchal de la Ferté,

1653. & d'une circonspection outrée ; enfin il ne trouva dans les Officiers généraux de son armée que le seul comte de Boutteville, qu'il pût opposer à la foule de Héros qui suivoient les étendards de Turenne. Au reste, si l'on juge du mérite d'un guerrier par la grandeur, la hardiesse & le succès de ses entreprises, on verra qu'après Condé & Turenne, Boutteville fut, de tous les Généraux des deux partis, celui qui se distingua le plus.

Avant que de poursuivre le fil des événements, il convient de jeter les yeux sur la situation de la France & de l'Espagne : ces deux puissances rivales, qui depuis près de deux siècles se disputoient la supériorité, quoiqu'épuisées par une des plus longues guerres qui ait jamais déchiré l'Europe, étoient tellement acharnées l'une contre l'autre, que la querelle sembloit ne devoir être terminée que par la défaite entière & la ruine de l'une des deux. La France avoit de grandes prétentions à la victoire ; elles étoient

fondées sur l'anéantissement des vieilles-bandes Espagnoles ensevelies dans les plaines de Rocroi & de Lens ; sur la diversion du roi de Portugal & du duc de Savoie , qui attaquoient, l'un les frontieres de la Castille , & l'autre le Milanès ; sur le mécontentement général de presque tous les peuples soumis à Philippe IV. Son objet , dans la durée de la guerre , étoit de joindre à ses anciennes conquêtes les Pays-Bas , ou tout au moins la Flandre , dont les Comtes avoient été autrefois ses vassaux.

L'Espagne , de son côté , croyant voir son restaurateur en la personne d'un Prince qui avoit été son fléau , espéroit que la même main qui l'avoit humiliée , la releveroit. Elle se flattoit que le feu des guerres civiles mal éteint en France , se rallumeroit au bruit des exploits de Condé. Mais devenue plus modérée par l'adversité , elle n'aspiroit qu'à la gloire de recouvrer les Provinces qu'elle avoit perdues , & à faire une paix égale avec son ennemie. Il est

1653.

vraisemblable qu'elle eût réussi par sa constance dans le sage plan qu'elle avoit embrassé, si Cromwel qui cherchoit à établir la grandeur & la fortune de sa nation sur les débris de l'Europe, après avoir joui du plaisir de voir les deux couronnes s'affoiblir mutuellement, n'eût pris part à la querelle, & déterminé enfin la victoire en faveur de la France, à laquelle il s'allia.

1654.

Condé ouvrit la campagne par le siege d'Arras; l'entreprise étoit grande, elle pouvoit être décisive pour le succès de la guerre; Arras une fois pris, tous les chemins de la Picardie & de l'Isle de France étoient ouverts, rien ne l'empêchoit de conduire ses troupes victorieuses jusqu'à Paris. Turenne qui couvroit alors le siege de Stenai, malgré le secret & la rapidité de la marche de l'armée Espagnole, trouva moyen de jeter un puissant secours dans la capitale de l'Artois. Cet exploit joint à la haute idée qu'il avoit de la capacité du marquis de Montdejeu connu depuis sous le nom de

maréchal de Schulemberg, le tranquillisa sur la destinée d'Arras. Il retourna devant Stenai, comptant bien avoir le temps d'en faire la conquête, & de venir ensuite faire lever le siège d'Arras.

1654.

Le Prince de son côté, sacrifia généreusement Stenai qui lui appartenoit, pour ne s'occuper que d'une expédition dont le succès pouvoit terminer la guerre: mais il éprouva des obstacles imprévus; les Espagnols dont l'armée étoit de trente mille hommes commandés par l'archiduc Léopold & le comte de Fuenfaldagne, s'obstinèrent à attaquer, contre son avis, la ville d'Arras par l'endroit le plus fort. Le siège fut long, difficile & périlleux; mais Condé pressa les attaques avec tant de vigueur, que malgré la belle défense de Montdejeu, on commença à craindre en France qu'il ne s'en rendît bientôt le maître.

La Cour étoit dans des allarmes inexprimables: le cardinal Mazarin qu'un pareil revers pouvoit encore une fois renverser du faîte des gran-

1654.

deurs , dépêchoit courrier sur courrier à Turenne , pour le conjurer d'abandonner le siege de Stenai , & de sauver Arras à quelque prix que ce fût. Turenne n'exécuta qu'une partie des ordres du Ministre; il laissa la moitié de son armée devant Stenai sous les ordres de Fabert, & s'approcha avec l'autre , de l'armée Espagnole ; bientôt les maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt vinrent le joindre avec toutes les forces du Royaume.

Turenne & ses collegues n'osant hazarder une bataille dont la perte pouvoit entraîner la ruine de la Monarchie , ne trouverent d'autre moyen de faire lever le siege , que de couper les vivres aux assiégeants. Ils s'ébranlent donc avec leur armée , & viennent camper à la vue des lignes des Espagnols , qu'ils tinrent tellement investies , qu'on ne pût y faire entrer de convoi. Bientôt l'armée manqua de vivres & de munitions de guerre.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

Dans cette extrémité qui rendoit le sort des assiégeants aussi critique

que celui des assiégés, Condé jeta les yeux sur Boutteville, pour aller prendre un convoi immense de vivres & de munitions qu'on avoit préparé à Saint-Omer. Boutteville étoit pourtant le plus jeune des Lieutenants-Généraux ; mais les Espagnols n'avoient pas moins de confiance en sa conduite & en son courage que Condé même.

1654.

Au reste, l'entreprise paroissoit impraticable : comment sortir d'un camp assiégé par trois armées avec un gros détachement, & y rentrer à leurs yeux suivi d'un convoi aussi considérable ? D'ailleurs les Généraux François instruits par leurs espions de la disette qui régnoit dans l'armée Espagnole, se croyant déjà à la veille de vaincre sans tirer l'épée, étoient convenus de s'opposer uniquement au passage de Boutteville, & de l'enlever s'il osoit se mettre en route.

Tous les obstacles qu'il y avoit à vaincre, n'effrayèrent point le Comte ; il trouva d'abord le secret de sortir des lignes avec deux mille

1654.

chevaux, & de les conduire à Saint-Omer, sans perdre un seul homme. Mais ce n'étoit rien en comparaison de ce qui lui restoit à faire : le retour paroïssoit d'autant plus difficile, que les François honteux de s'être laissé surprendre, jetterent toute leur cavalerie sur le chemin de Saint-Omer à Arras, pour intercepter le convoi.

Quoique les partis de Boutteville & tous ses espions lui mandassent sans cesse qu'il évitât de se mettre en route, parce que les chemins étoient remplis de troupes, & qu'il ne pouvoit éviter d'être enveloppé & enlevé, il ne laissa pas que de s'avancer jusqu'à Saint-Paul, petite ville del'Artois, où il s'arrêta. Les François à cette nouvelle redoublent de soins & d'activité; mais Boutteville en feignant de marcher, tantôt par un chemin, tantôt par un autre, fut tellement les amuser qu'il leur échappa. Il conduisit son convoi jusqu'aux lignes avec cette rapidité d'exécution qui caractérise toutes les actions de sa vie : pendant

que les Espagnols le recevoient avec des applaudissements incroyables, Boutteville repoussoit les François qui enfin avoient atteint son arriere-garde.

1654.

L'armée dont la disette avoit ralenti le courage & suspendu les opérations, recommença les travaux du siege avec une nouvelle vigueur; en peu de jours Arras fut réduit aux dernieres extrémités; pour le sauver, les Généraux François furent enfin obligés de hazarder un combat dont ils n'avoient jusques-là envisagé les suites qu'en frémissant.

On sait quel fut le succès de cette fameuse journée; l'armée Espagnole étoit déjà en déroute, l'Archiduc & Fuenfaldagne avoient fui jusqu'à Douai, que le prince de Condé ne désespéroit pas encore de la victoire; les François attachés à sa fortune au nombre de sept ou huit mille, combattirent avec une valeur incroyable; Condé les sauva avec les débris de l'armée Espagnole par une retraite admirable. Le comte de Boutteville commandoit l'arriere-

Le 25 Août.

1654.

garde: si Condé eût trouvé autant de ressources dans les Généraux Espagnols que dans Boutteville, les François n'auroient peut-être pas gagné une victoire qui leur donna la supériorité le reste de la guerre.

1655.

La campagne suivante ne fut pas plus heureuse: d'abord Turenne fit lever le blocus du Quesnoi que les Espagnols avoient formé pendant l'hiver; il surprit & emporta par les mains du marquis de Castelnau le Catelet; enfin il prit lui-même en vingt-quatre jours de tranchée ouverte l'importante place de Landrecies.

*Mémoires
de Saint-Germain,*

Mais dans le sein des disgrâces du parti qu'il avoit embrassé, Boutteville acquéroit tous les jours une gloire nouvelle: chargé avec un camp volant de veiller au salut de la Capelle, & des places de Flandre les plus exposées aux armes des François, il étoit jour & nuit à cheval, harcelant sans cesse l'ennemi, tombant sur ses fourageurs & ses partis, quelquefois vainqueur, souvent repoussé, mais toujours actif & infatigable.

Cependant les François encouragés par les avantages dont on vient de parler , méditoient de nouvelles conquêtes. Turenne opinoit pour le siege de Condé , la Ferté persuada celui de la Capelle dont la garnison portoit sans cesse la terreur & le ravage dans toute la Picardie. Boutteville éclairoit de trop près l'ennemi , pour être trompé sur ses vrais desseins ; malgré les mouvements simulés de Castelnau chargé de la conquête de la Capelle , il comprit que ce Général n'en vouloit qu'à cette ville ; il s'y jetta donc avec son camp volant ; il étoit temps ; car les François parurent dès le lendemain. Le Comte , dans le temps que Castelnau commençoit à l'investir , sortit de la Capelle , tomba sur les François , les battit , les repoussa. Cet échec n'empêcha pas Castelnau , d'un caractère ferme & intrépide , de poursuivre son dessein : c'étoit tous les jours de nouvelles sorties & de nouveaux combats si sanglants que Castelnau voyant ses troupes considérablement dimi-

1655.

*Histoire de
Turenne.**Mémoires
d'Artagnan.*

1655.

nuées, demanda des renforts à la Cour; pour toute réponse, il reçut ordre de se retirer: c'est ainsi que le comte de Boutteville jouit de la gloire singulière de faire lever le siège d'une place dans laquelle il étoit lui-même renfermé.

Les villes de Condé, de Saint-Guilain & de Maubeuge, qui n'avoient pas de pareils défenseurs, tomberent en peu de temps au pouvoir des François.

On ne fauroit croire combien Condé étoit sensible à des revers auxquels il n'étoit pas accoutumé; son indignation étoit d'autant plus amère qu'il étoit forcé par les Espagnols à une défensive qui les ruinoit. Fuenfaldagne qui ne lui obéissoit qu'à regret, ne cherchoit qu'à enchaîner son génie & sa valeur; l'Archiduc jaloux de sa réputation, le contrarioit sans cesse. Condé trouva enfin moyen de faire parvenir ses plaintes au trône; il représenta à Philippe IV que l'on ne devoit attribuer les désastres des deux dernières campagnes qu'à l'inexpé-

rience & à l'opiniâtreté de l'Archiduc & de Fuensaldagne , & qu'il devoit trembler pour les Pays-Bas , s'il ne prenoit d'autres mesures que par le passé. Philippe étoit si persuadé qu'il ne devoit qu'à Condé le salut de ces florissantes Provinces , qu'il ne balança pas à lui donner la satisfaction la plus éclatante. L'archiduc Léopold, l'un des plus malheureux guerriers de ce siècle , fut renvoyé à Vienne ; Fuensaldagne passa à Milan , & on leur substitua D. Juan d'Autriche , qui s'étoit rendu célèbre par des victoires , & le marquis de Caracene. Enfin Philippe , tant pour rendre plus léger à ses sujets le poids d'une guerre qui commençoit à lui donner de terribles inquiétudes , que pour suppléer à l'expérience des Officiers & des soldats Espagnols , qui pour la plupart ne faisoient que d'entrer au service , prit à sa solde un nombre considérable de régiments Allemands.

Le nouveau choix de la Cour fut fort applaudi des peuples , qui conçoivent toujours de grandes espé-

1655.

1656.

1656.

rances d'une révolution dans le ministère ; on oublia les anciennes disgrâces pour se livrer à la joie qu'inspiroit la présence du nouveau Gouverneur général des Pays-Bas, & l'espoir d'un avenir plus heureux.

Bruxelles pouvoit être regardé alors comme une espèce de rendez-vous de toutes les nations de l'Europe : indépendamment des Espagnols, des Italiens, des Vallons & des Allemands, on y voyoit une foule de Seigneurs Anglois, François & Lorrains ; les uns étoient attachés à Charles II, Roi d'Angleterre, qui poursuivi par-tout par l'impitoyable Cromwel, avoit été obligé de sortir de France avec les ducs d'York & de Glocestre ; les autres étoient les compagnons de fortune de Condé, & du duc François de Lorraine, dont les Etats avoient été envahis par la France. Cette Cour si nombreuse & si brillante recevoit son principal lustre de tout ce qu'il y avoit de beau & d'illustre en femmes, dans les Pays-Bas & dans

dans les Provinces de l'Allemagne voisines du Rhin.

1656.

Malgré les malheurs qui avoient forcé cette multitude de Princes & de Seigneurs à se réfugier à Bruxelles, chacun d'eux prenoit volontiers part aux fêtes que la galanterie Espagnole se plaisoit à donner avec éclat. Le comte de Boutteville jeune, ardent, ne respirant que la gloire & le plaisir, étoit fort aimé & estimé à cette Cour : on lui passoit les désagréments d'une figure peu heureuse, en faveur de son enjouement, de ses saillies, de la facilité de ses mœurs, de la vivacité de son esprit, & sur-tout de la grande réputation qu'il avoit acquise à la guerre. Car les femmes aimoient alors à fêter les Héros, & le Comte n'avoit pas plus à se plaindre de Vénus que de Mars.

Au reste, quoique le penchant qui l'entraînoit à la volupté, fût très-vif, il ne s'abandonnoit pourtant pas tellement à son goût, qu'il ne s'occupât beaucoup des sciences & de celles qui sur-tout ont trait à

1656. la guerre : il dévora tout ce que les anciens & les modernes ont écrit sur cet art si grand & si funeste ; & perfectionnant les connoissances qu'il puisoit dans des sources peut-être trop négligées aujourd'hui , par l'expérience & la conversation de Condé , qu'il ne quittoit pas plus dans la vie privée que dans les combats , il acquit en peu de temps une telle capacité , que les Espagnols le regardoient comme le général le plus capable de remplacer un jour ce Prince : ils n'hésiterent pas dès lors à lui confier , comme on verra bien-tôt , les expéditions qui demandoient le plus de vigilance & de capacité.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

Pendant son séjour à Bruxelles ; le Comte s'attacha aussi beaucoup à faire sa cour au Roi d'Angleterre , essayant par des respects qu'on ne pouvoit soupçonner d'être intéressés , de consoler un Prince malheureux dont il n'avoit tenu qu'à sa sœur qu'il ne devînt le beau-frere : ce trait intéresse trop la gloire de la Maison de Montmorency & le Héros de

cette histoire pour ne pas trouver
ici sa place.

1656,

Après le funeste succès de la bataille de Worcestre, Charles vaincu sans ressource étoit venu chercher un asyle en France auprès de Louis XIV son cousin-germain. Il vit la duchesse de Châtillon, l'un des plus beaux ornements d'une Cour féconde en beautés : les graces de la jeune veuve, sa délicatesse, son esprit, les charmes de son entretien touchèrent si sensiblement le cœur du Monarque Anglois, qu'oubliant ses infortunes & sa situation, il la pressa d'accepter sa main. Il n'étoit gueres possible à la Duchesse d'être insensible à la passion & aux offres d'un Roi qui, à beaucoup de courage, joignoit une figure & un esprit séduisant. Mais madame de Châtillon s'élevant au-dessus d'elle-même, fit envisager à son amant la nécessité d'une alliance assez puissante pour le rétablir sur son trône.

Tel fut, ajoute Mylord Clarendon, témoin oculaire des amours de Charles, le suprême effort de vertu de cette

*Hist. des
guerres civiles
d'Ang.
par Clar.*

1656.

jeune veuve qui ne voyoit que le trône au-dessus d'elle, & qui en étoit digne par sa naissance & son mérite ; mais elle s'en montra encore plus digne en le refusant : c'est pourtant cette femme illustre qui depuis épousa le duc de Meckelbourg, dont un écrivain satyrique a pris plaisir à déchirer la réputation par les traits les plus sanglants.

Il est temps de reprendre le fil des événements. La Cour de France encouragée par la défection du duc François de Lorraine, qui avec six ou sept mille hommes de vieilles troupes, abandonna les étendards d'Espagne pour passer sous les siens ^(a), & par l'espérance de voir bien-tôt l'Angleterre se joindre à elle, entama la campagne avec de plus grandes forces. Turenne eut ordre de s'attacher au siège de Valenciennes, la ville la plus importante des Pays-Bas : cette entreprise à laquelle on ne s'attendoit pas à Bruxelles, alarma d'autant plus les Espagnols, qu'il n'y avoit qu'une

(^a) C'étoit pour venger la prison du duc Charles son frere arrêté par les Espagnols & conduit à la Tour de Ségovie.

médiocre garnison dans la place. Condé & D. Juan, suivis du duc d'York, du marquis de Caracene, du comte de Boutteville & de tous les Généraux, s'avancèrent dans le dessein de tout hazarder pour la sauver. Après avoir reconnu la force, l'étendue & la situation des lignes des assiégeants, le prince de Condé entreprit de les forcer : telle étoit la position des François. Les quartiers de l'armée séparés par des canaux qu'ils n'avoient pu combler, ne communiquoient entr'eux que par des ponts qu'ils avoient construits. Turenne qui se défioit des desseins du prince de Condé, avoit mis à couvert par d'excellents retranchements les troupes qui lui obéissoient ; d'ailleurs son camp étoit d'un plus difficile accès que celui du maréchal de la Ferté son collègue, qui depuis peu étoit venu partager avec lui le commandement de l'armée.

A l'approche des Espagnols, Turenne comprit que leurs efforts tomberoient sur le quartier de la Ferté.

1656.

*Hist. du
Vicomte de
Turenne.*

1656.

Pour le mettre en état de les repouffer, il lui offrit un renfort considérable : mais la Ferté regardant l'honnêteté de Turenne comme une injure, rejetta ses offres avec mépris ; il ne tarda pas à être puni de sa témérité.

En effet, la nuit du 15 au 16 Juillet, le prince de Condé, après avoir averti D. Francisco de Meneffes qui jusqu'alors avoit défendu Valenciennes avec beaucoup de courage & d'intelligence, de lâcher toutes les écluses, afin de couper la communication des quartiers de l'armée Françoisse, fond sur celui du maréchal de la Ferté avec une impétuosité étonnante : il étoit soutenu par la cavalerie, aux ordres du comte de Boutteville ; celui-ci en approchant des lignes, apperçut que la Ferté avoit dégarni un de ses principaux postes pour porter du secours à ceux qui étoient attaqués par Condé & D. Juan d'Autriche. Il jugea que c'étoit-là l'instant de vaincre : sans attendre les ordres du Prince ; il marche à ce poste, l'at-

taque , l'emporte , & entre le premier dans les lignes ; bientôt il rencontra le maréchal de la Ferté, qu'il enveloppa & fit prisonnier avec les principaux Officiers de son armée.

1656.

Condé , de son côté , avoit battu & dissipé tout ce qui s'étoit présenté à lui , non sans être surpris de la molle résistance qu'il éprouvoit ; mais sa surprise augmenta & dégénéra même en inquiétude à la vue des troupes qui débouchoient du poste que Boutteville avoit emporté ; il se hâta de les faire reconnoître ; on conçoit quelle fut sa joie , lorsqu'il apprit que c'étoit une partie des siennes qui avoient forcé le poste , & pris le Général ennemi ; il n'attendit pas que Boutteville lui expliquât les raisons qu'il avoit eues d'attaquer sans son ordre l'ennemi , pour l'embrasser & le combler d'éloges : il en usa avec la plus grande honnêteté envers le maréchal de la Ferté que Boutteville lui présenta.

Le premier soin du Prince , après s'être débarrassé de cinq mille pri-

1656.

sonniers parmi lesquels on comptoit plus de quatre cents Officiers, fut de poursuivre la victoire ; mais quoique Turenne eût d'abord la douleur de voir deux régiments qu'il envoyoit au secours de son collègue taillés en pieces , ainsi que les troupes de la tranchée , il fut assez heureux & assez habile pour repousser le comte de Marfin , & prévenir Condé auquel il échappa par une retraite admirable ; il gagna à quelques lieues de son camp , un poste avantageux qu'il fortifia , & d'où il recueillit les débris de l'armée du maréchal de la Ferté. Au reste , malgré sa capacité , il eût été battu , si Condé l'eût attaqué sur le champ ; en effet la terreur étoit telle dans son armée , qu'il se vit obligé de tuer de sa propre main quelques soldats qui s'obstinoient à décamper contre ses ordres : mais les Espagnols toujours lents & incertains ; au lieu d'agir & de combattre , consumèrent en de vaines délibérations un temps précieux ; enfin ils perdirent l'occasion de vaincre ; on peut dire

dire que la conduite audacieuse de Turenne, en arrachant à Condé les fruits d'une victoire si éclatante, sauva la frontière de France : elle fit plus, elle rassura le soldat, qui commença à mépriser un ennemi qui ne savoit pas profiter des faveurs de la fortune.

1656.

Honteux enfin d'une inaction qui étonnoit l'Europe, D. Juan entreprit le siège de S. Guilain ; il étoit persuadé que Turenne content de n'être pas attaqué dans son camp, resteroit spectateur de la prise de cette place : le Général François ne fit en effet aucun mouvement pour la secourir ; mais plein d'une juste confiance en la valeur & l'habileté du comte de Schomberg qui défendoit S. Guilain, il n'eut pas plutôt vu l'ennemi devant la place, qu'il alla tomber sur la Capelle où étoient les magasins de l'armée Espagnole.

A ce coup imprévu, Condé & D. Juan se hâtent de lever le siège de S. Guilain, pour sauver la Capelle ; mais ils apprirent sur la route

1656.

que cette place importante s'étoit rendue après neuf jours d'attaque. Furieux & ne respirant que la vengeance, Condé proposa encore une fois de livrer bataille ou de former le siege de Péronne ; l'une & l'autre entreprise parut trop hazardeuse aux Généraux Espagnols, qui d'ailleurs paroissoient contens d'une campagne qui leur avoit été plus glorieuse que les précédentes.

On ne peut s'empêcher ici de tracer le caractère de D. Juan & du marquis de Caracene, dont la conduite irrésolue & timide arrêta les succès de Condé, & causa les malheurs de cette guerre.

D. Juan d'Autriche avoit reçu de la nature d'excellentes qualités ; franc, généreux, vrai, magnanime, plein de génie & de valeur, il eût pu égaler la gloire des plus grands Capitaines de son siècle, s'il eût mis plus d'application, d'activité & de vigilance dans la conduite des armées ; ou plutôt, s'il n'eût transporté dans les camps la mollesse, la gravité, l'étiquette & les forma-

lités de la cour de Madrid: tel étoit le plan de vie auquel il étoit si scrupuleusement attaché, que rien n'eût été capable de le déranger. Son armée étoit-elle en route ? il ne montoit à cheval que lorsque la moitié des troupes avoit défilé ; & au lieu d'observer la situation du pays, la nature du terrain, la disposition du campement & des quartiers des autres Généraux, il marchoit tranquillement à sa tente, & se mettoit au lit, où il restoit jusqu'au lendemain très-tard. Après le dîner, si l'armée campoit, il faisoit une longue sieste, demeurant invisible au milieu d'une armée, & s'occupant aussi peu, que s'il eût été dans son palais. Au reste il se repositoit de tous les détails sur des Officiers subalternes, qui avoient rarement la tête & les lumières nécessaires à l'importance de leurs fonctions. Par une suite de ce même caractère de gravité, il prétendoit qu'il étoit au-dessous de la dignité d'un Général de reconnoître par lui-même une place ou la position

1656.

1656.

de l'ennemi; il croyoit qu'il ne devoit hazarder sa personne que dans les occasions éclatantes.

Caracene avoit autant de valeur, moins de génie, & plus d'expérience : d'ailleurs l'un & l'autre étoit également opiniâtre, & si jaloux de son autorité, que si un Officier général, dans les occasions que la fortune présente quelquefois à la guerre, eût osé prévenir ses ordres, ou les interpréter, il eût hazardé sa tête, quand même la fortune eût favorisé son courage & ses vues. Avec tous ces défauts qui ont pour principe l'orgueil, la présomption & la négligence, D. Juan & Caracene étoient pourtant les guerriers les plus illustres qu'eût alors l'Espagne. D'après ce tableau, doit-on être surpris des revers & de la décadence de la Monarchie Espagnole? Ou plutôt, quelle idée ne doit-on pas avoir de Condé, qui continuellement traversé par de pareils Généraux, ayant en tête un homme tel que Turenne, fut pourtant conserver presque tous les Pays

Bas attaqués par la France, & bientôt après par l'Angleterre ?

1656.

A la fin de la campagne, le comte de Boutteville reçut ordre d'aller établir, en quartier d'hiver sur le Jaar, quatre mille hommes de troupes Françoises attachées au prince de Condé. Cette commission étoit d'autant plus difficile & dangereuse, que les habitants de la contrée, quoique soumis à la domination Espagnole, avoient résolu de défendre au péril de leur vie l'entrée du pays à des troupes qui étant très-mal payées, ne mettoient aucunes bornes à leur licence. Ils étoient retranchés à Borkloo sur les bords du Jaar au nombre de quatorze mille hommes bien armés, bien aguerris. Boutteville, afin de dérober à l'ennemi le petit nombre de ses troupes, attendit la nuit pour engager le combat. Le succès répondit à la sagesse de ses mesures ; les payfans furent entièrement défaits, sans qu'il lui en coûtât cent hommes. Devenu par sa victoire maître absolu du pays, il

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1656.

établit tranquillement ses quartiers, & revint à Bruxelles, où il fut reçu avec d'autant plus de joie par Condé, que ce service lui conservoit un corps de troupes qui l'eût abandonné, s'il n'eût obtenu des quartiers capablés de le rétablir des fatigues de la dernière campagne.

1657.

Celle de 1657 fut d'abord très-heureuse pour les Espagnols. Dom Juan excité par Condé, investit S. Guilain dès le commencement de Mars avec environ douze mille hommes : comme il n'y avoit rien de prêt pour les opérations du siège, il s'écoula plus de huit jours, avant qu'on fût en état d'ouvrir la tranchée. Enfin le comte de Boutteville chargé de reconnoître la place, s'aperçut que les dehors qui avoient beaucoup souffert dans le siège qu'elle avoit soutenu l'année précédente, n'étoient pas encore rétablis. Il forma sur le champ le dessein de s'en rendre maître par un coup de main : en conséquence, il envoie prier le prince de Condé de

le faire soutenir : ses dispositions faites , il attaque les dehors de la place avec une telle furie qu'il en chasse l'ennemi ; de-là poursuivant la victoire, il se jette dans le chemin couvert , & s'en rend maître. La vue du renfort que Condé lui envoyoit , acheva de porter la terreur dans les troupes de la garnison : le brave Schomberg , pour ne pas être emporté d'assaut , se vit réduit à battre la chamade , & à rendre une place qui ne coûta ainsi qu'un jour de siege. Cette action si brusque , si hardie , si heureuse , valut au Comte des éloges magnifiques de la part de D. Juan & de Caracene ; mais bien-tôt il fit oublier ce service par de plus grands encore.

Le vicomte de Turenne avoit enfin obtenu du cardinal Mazarin de ne plus partager la conduite de l'armée avec le maréchal de la Ferté , dont il avoit presqu'autant à se plaindre , que le prince de Condé des généraux Espagnols. Maître absolu de ses opérations , il brûloit

*Hist. de
Turenne.*

1657.

d'envie de signaler les prémices de son commandement par une conquête dont l'éclat effaçât les exploits des Espagnols : il forma donc le siège de Cambrai ; le succès d'une entreprise si brillante paroïsoit certain ; c'en étoit fait de la capitale du Cambresis , sans un de ces caprices de la fortune , qui souvent ont autant de part aux événements de la guerre que le génie des plus grands Généraux.

En effet, les Espagnols après la conquête de Saint-Guilain & de Condé, avoient séparé leurs armées pour les établir en quartiers de rafraîchissement ; & leur sécurité étoit telle à l'égard de Cambrai , qu'ils n'y avoient laissé que la Morte-paye & une compagnie de 50 maîtres.

Turenne acheva de tromper les Espagnols par de fausses démonstrations : ils croyoient toute autre place menacée , lorsque les François étoient devant Cambrai. Dans la surprise d'un coup si imprévu , le comte de Salazar , gouverneur de la place, crut n'avoir rien de mieux

à faire que d'envoyer demander du
secours au gouverneur de Mons.

1657.

Ce jour-là même le prince de Condé faisoit aux environs de Mons la revue de sa cavalerie, que le comte de Boutteville avoit rassemblée au nombre de dix-huit escadrons; elle devoit ensuite partir pour le rendez-vous général de l'armée Espagnole: on ne peut exprimer quel fut l'étonnement du Prince, lorsqu'il apprit du courier de Salazar qu'il rencontra, que Cambrai étoit assiégée; tant la marche de Turenne avoit été prompte & secrète. Mais ce grand homme qui montroit toujours une ame supérieure à celle des autres dans les accidents les plus inopinés, prit sur le champ le parti de se jeter, avec sa cavalerie, dans Cambrai, & de défendre lui-même cette place contre Turenne: on jugera de la hardiesse de cette entreprise, lorsqu'on saura qu'il n'avoit ni artillerie, ni équipages, ni munitions de guerre; qu'il avoit à éviter ou à combattre le maréchal de la Ferté, qui cou-

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

1657.

vroit le siège avec une armée, & Turenne dont les troupes nombreuses tenoient Cambrai investie.

Après deux heures d'une marche dont les Officiers ignoroient le secret, Condé arrive à Valenciennes, où il s'arrêta quelques instants pour rafraîchir les hommes & les chevaux: ce ne fut que dans cette ville qu'il communiqua à sa troupe la nouvelle du siège de Cambrai, & le projet de le faire lever. Il prit ensuite un guide qui l'égara dans une forêt; chacun fut obligé de descendre de cheval dans des sentiers remplis de ronces & d'épines & presque impraticables. Au reste, l'erreur du guide sauva d'une défaite presque inévitable Condé & ses braves compagnons: en effet M. de Turenne étoit venu l'attendre avec toute sa cavalerie sur le chemin qu'il devoit naturellement prendre; enfin après des fatigues incroyables, Condé arriva au milieu de la nuit dans une plaine assez étendue pour former ses dix-huit escadrons; il les rangea en bataille sur trois lignes,

de six escadrons chacune; Boutteville étoit à la premiere; le prince de Condé commandoit la seconde; la troisieme obéissoit au prince de Tarente (^a).

1657.

Ce fut en cet ordre que l'on marcha aux lignes des François qui n'étoient pas encore entièrement achevées; le comte y entra le premier, chargeant & renversant tout ce qui s'opposoit à son passage; mais il s'engagea si avant dans la mêlée qu'il fut enveloppé par trois cavaliers dont il se débarrassa avec autant de courage que de bonheur; il en tua un d'un coup de pistolet; S. Germain, ce gentilhomme dont on a parlé ci-dessus, le défit du second, & le troisieme s'enfuit; à l'instant même il fut joint par son détachement qu'il conduisit jusqu'aux portes de la ville que le comte de Salazar, dans la crainte d'une surprise, eut beaucoup de peine à ouvrir. Condé & le prince de Tarente entrèrent dans Cambrai avec le même bonheur. Cette action si bril-

*Mémoires
de Saint-Germain.*

Le 1 Juin.

(^a) De la maison de la Tremoille.

1657. lante sauva Cambrai, dont Turenne eut la douleur de lever le siege.

Mais il répara bien-tôt cette disgrâce , en protégeant le siege de Montmédi avec tant d'habileté que, quoique la garnison se fût défendue pendant plus de six semaines avec une vigueur surprenante, il ne fut jamais possible aux Généraux Espagnols qui commandoient une armée supérieure à la sienne , ni de secourir la place, ni de le forcer à combattre. Honteux de demeurer spectateurs de la perte d'une place telle que Montmédi, ils formerent une entreprise dont le succès eût balancé l'avantage des François : le prince de Ligne surprit la basse ville de Calais ; mais le prince de Condé qui devoit le soutenir, fut égaré par ses guides, & les Espagnols chassés des postes dont ils s'étoient saisis. Cet échec, loin de décourager Condé , lui inspira un dessein audacieux ; il proposa à D. Juan de passer la Somme, & de pénétrer jusqu'à Paris. La grandeur de l'entreprise étonna le Général

Autrichien : toujours flottant & indécis, il délibéroit encore que Turenne étoit déjà arrivé avec son armée, pour couvrir les places menacées; tout se réduisit de la part des Espagnols à de terribles ravages dans le Santerre.

1657.

Pendant ce temps-là Montmédi capituloit, & déjà Turenne renforcé par l'armée du siège, préparoit la conquête de Saint-Venant. Pour dérober aux Espagnols le secret d'une expédition à laquelle il leur eût été facile de s'opposer, il laissa à Arras les gros équipages de son armée, & vint investir presque sous leurs yeux Saint-Venant; après avoir fortifié ses lignes, il détacha le baron de Cyron, Lieutenant-général, avec huit régiments de cavalerie, & deux mille hommes de pied, pour aller chercher à Arras les équipages & le trésor de l'armée; il lui recommanda sur-tout de ne se mettre en route, que lorsqu'il n'y auroit rien à craindre du comte de Bouteville, qui commandoit un camp volant de quinze cents chevaux,

*Hist. du
Vicomte de
Turenne.*

1657.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

Celui-ci ayant appris par ses espions & l'état de l'armée de Turenne, & les ordres qu'il venoit de donner au baron de Cyron, s'approcha d'Arras pour tâcher de l'enlever. Cyron fidele aux instructions de son Général, se tint si obstinément renfermé dans la ville que le Comte appréhendant que Turenne ne lui envoyât un nouveau renfort, pour assurer le passage du convoi, feignit de renoncer à son entreprise, & se retira jusqu'aux environs d'Aire. La retraite de Boutteville fut très-agréable à Cyron, qui persuadé qu'il lui seroit désormais impossible de venir de si loin l'inquiéter dans sa marche, se mit en route avec confiance, & gagna heureusement Lillers, qui n'est distante que d'une lieue & demie de Saint-Venant : ce fut-là qu'il quitta son convoi qu'il croyoit en sûreté, pour annoncer lui-même à son Général avec quel succès il avoit rempli ses ordres.

Turenne qui connoissoit l'activité du comte de Boutteville, ne laissa pas de monter à cheval pour rece-

voir lui-même le convoi : en sortant de son quartier, il apprend que les troupes de Cyron étoient battues, le convoi enlevé, brûlé ou dissipé. Boutteville n'avoit marché à Aire, comme on l'a vu, que pour attirer les François dans le piège : il n'eut pas plutôt appris que Cyron étoit parti d'Arras, qu'il s'étoit mis en route avec une telle rapidité qu'il atteignit l'escorte aux portes de Lillers ; elle fut défaite en un moment ; le trésor tomba entre les mains du vainqueur avec les drapeaux & les étendards ; ses cavaliers se débanderent ensuite pour mettre le feu aux bagages qu'ils ne pouvoient emporter.

Cependant les fuyards avoient porté l'alarme jusqu'au camp ; déjà tous les piquets de l'armée étoient accourus pour repousser Boutteville. Turenne s'avança lui-même jusqu'à Lillers dans le dessein de l'envelopper ; mais Boutteville, quoiqu'environné de toute la cavalerie François, fit sa retraite avec tant d'ordre & d'audace, qu'il ne fut pas possible de l'entamer.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1657. Turenne ne put s'empêcher de louer hautement la conduite de Boutteville ; il disoit que la surprise & la destruction d'une escorte si nombreuse en plein jour, & à la vue d'une armée entière accourue pour la secourir, l'étonnoit moins que la rapidité & l'ordre avec lesquels une si grande quantité de bagages avoit été enlevée & brûlée, sans que de tant de troupes sorties du camp, aucune eût pu joindre un ennemi si peu éloigné : ce grand homme avoue dans ses mémoires que la perte fut très-considérable.

*Hist. de
Turenne.*

Elle réduisit son armée à de si terribles extrémités, que pour prévenir la désertion générale dont il étoit menacé, & n'avoir pas la honte de lever le siege, il fit fondre sa vaisselle d'argent, & obligea les Officiers-généraux, les Colonels & les Capitaines de porter tout ce qu'ils avoient d'argent chez le Trésorier de l'armée pour la solde & la subsistance des troupes : aidé de ces ressources & encore plus de sa constance, il vint à bout de conquérir

quérir Saint-Venant ; entreprise qui eût été impossible à tout autre Général , après le désastre de Cyron. De-là les François marcherent aux Espagnols qui , à leur approche , abandonnerent le siege d'Ardres. Cette longue & laborieuse campagne fut terminée par la prise de Mardyck que Turenne remit entre les mains de Cromwel , qui enfin venoit de se déclarer contre l'Espagne.

1657.

On a vu jusqu'ici que la fortune n'avoit cessé de varier pendant tout le cours de la guerre ; mais l'accession de l'Angleterre à la France qui comptoit déjà pour ses alliés le roi de Portugal & le duc de Savoie , fut un poids énorme qui emporta la balance en faveur de Louis XIV. Mazarin qui savoit que les Espagnols avoient fait les derniers efforts pour mériter l'amitié de Cromwel , eut d'autant moins de scrupule de s'être ligué avec lui , que son alliance valut aux François la victoire & la paix.

1658.

Au reste les Espagnols ne furent

1658.

pas tellement effrayés des préparatifs & des menaces d'un ennemi que le seul desir de conquérir l'Amérique , & d'envahir le commerce universel , paroissoit avoir armé contr'eux, qu'ils ne présentassent un front calme & serein à l'orage. La fortune parut d'abord vouloir favoriser cette nation magnanime ; le maréchal d'Hocquincourt célèbre par sa valeur & les services qu'il avoit rendus à sa patrie , cédant à des ressentiments secrets contre le cardinal Mazarin , se jetta dans l'armée Espagnole à laquelle il livra l'importante place d'Hesdin. On espéroit que ce Seigneur puissant en Picardie , feroit soulever cette province ; mais il fut arrêté dans ses progrès par son propre fils , qui détestant sa défection , lui ferma les portes de Péronne & de Montdidier.

*Mémoires du
temps.*

Pendant ce temps-là le vicomte de Turenne soutenu de toute la puissance de Cromwel , assiégeoit Dunkerque par mer & par terre : les Espagnols ne penserent qu'à

fauver cette fameuse place qu'on regardoit comme le rempart des Pays-Bas ; leur armée composée de six mille hommes de pied & de huit mille chevaux vint camper le 10 Juin auprès de Furnes : là D. Juan convoqua un conseil où tous les Généraux furent appelés ; quoique l'artillerie ne fût pas encore arrivée , & qu'on manquât de poudre & d'instruments propres à remuer la terre , le résultat du conseil fut de marcher aux Dunes , & de camper le plus près qu'il seroit possible des lignes des ennemis.

1658.

Le lendemain, tous les Généraux escortés de quatre mille hommes de cavalerie s'avancerent pour reconnoître la position de Turenne , & choisir un terrain pour le campement de l'armée.

Pendant que le duc d'York , le marquis de Caracene & Destevan de Gamare observoient la partie du camp des François qui s'étendoit jusqu'à la mer , le comte de Boutteville chargé du même soin pour l'autre partie du camp, se coula

1658.

*Hist. du
Vicomte de
Turenne.*

à la tête des Cravates par le chemin qui est entre les Dunes & les prairies ; il surprit la grande garde de l'ennemi , la battit & la poursuivit jusqu'aux lignes , dont il examina avec beaucoup d'attention la force & la position. Comme il retournoit rendre compte au prince de Condé, de l'objet de sa mission, il rencontra le maréchal d'Hocquincourt , qui , aussi impatient de signaler sa valeur, que s'il eût été à sa première campagne , lui proposa de l'accompagner de nouveau jusqu'au camp des François. Boutteville lui représenta qu'il avoit fait toutes les reconnoissances nécessaires ; qu'il amenoit des prisonniers dont il espéroit encore tirer des éclaircissements , & qu'il seroit également inutile & dangereux de s'avancer si près d'un camp où il avoit répandu l'alarme : d'Hocquincourt , loin de se rendre , le pressa avec tant d'instance de lui accorder cette satisfaction , que Boutteville cédant enfin à son âge & à sa dignité, consentit à le suivre ; on ne s'étend sur ces

circonstances , que parce que la bravade de d'Hocquincourt , non-seulement lui coûta la vie , mais manqua d'être funeste au prince de Condé , à D. Juan , au duc d'York & au comte de Boutteville.

1658.

En effet Condé ne se fut pas plutôt apperçu que d'Hocquincourt marchoit aux lignes , qu'au lieu de le rappeler d'autorité , il marcha aussi lui-même ; D. Juan d'Autriche qui n'étoit qu'à quelques pas de-là , honteux de voir les généraux François s'exposer si fort à ses yeux , voulut partager avec eux le danger. Le duc d'York les joignit , & tous ensemble s'éloignerent de près d'une demi-lieue de leur escorte , n'ayant pour toute défense que les deux compagnies de Cravates , commandées par Boutteville. On conçoit combien cette troupe légère étoit incapable de soutenir le choc de la cavalerie pésamment armée.

Ibid.

Cependant d'Hocquincourt & Boutteville chargent la garde ennemie , la renversent & la suivent jusqu'aux lignes ; le Comte avec

1658.

Ibid.

toute la précaution qui doit accompagner la valeur, le Maréchal avec tant de témérité, qu'il approcha jusqu'à la demi-portée de mousquet d'une redoute. On vit alors sortir du camp des François que la première alarme avoit rendu plus vigilants, un gros de cavalerie qui s'empara d'une hauteur voisine, afin de couper & d'envelopper la poignée d'Espagnols qui venoit ainsi les insulter. A l'instant même le maréchal d'Hocquincourt tomba mort d'un coup de feu au bas-ventre : c'en étoit fait de tous les Généraux, ils alloient être coupés & enveloppés par les ennemis dont le nombre augmentoit à chaque moment, sans la manœuvre hardie du duc d'York & du comte de Boutteville, qui, pour leur donner le temps d'échapper, s'arrêtent, & présentent le front aux François; cette fiere contenance leur en imposa au point qu'ils balancerent s'ils charge-roient. Condé & D. Juan profiterent de cet instant de doute pour fuir avec le cadavre de d'Hocquin-

court qu'ils eurent beaucoup de peine à emporter. Bien-tôt après parut le marquis de Caracene qui, au bruit du danger des Généraux, accouroit à leur secours avec les trois compagnies des gardes de D. Juan ; sa présence contint les François, & sauva Boutteville avec les Cravates. 1658.

Le prince de Condé parut très-sensible à la destinée du maréchal d'Hocquincourt, qui, après avoir affronté la mort en tant de combats, venoit de périr d'une manière si peu convenable à la dignité & à la réputation d'un vieux Général. Cet accident jetta tant de tristesse & de découragement dans le camp, que plusieurs augurerent mal de la bataille à laquelle on se dispoisoit.

Ces noirs pressentiments n'empêcherent point D. Juan, excité par le péril où se trouvoit Dunkerque, de conduire l'armée jusqu'à une portée & demie de canon des retranchements des François ; elle campa, la droite le long des Dunes jusqu'à la mer, la gauche appuyée

1658.

au canal de Furnes ; la cavalerie étoit rangée sur deux lignes derrière l'infanterie ; mais quoiqu'on se fût avancé si près de l'ennemi sans artillerie , on négligea de se retrancher. A la témérité de cette manœuvre , on ne reconnoît point D. Juan & Caracene , dont les démarches ont paru jusqu'ici si lentes & si timides ; ils portoient la confiance à un tel degré , qu'ils ne pouvoient s'imaginer que Turenne osât fortir de ses lignes pour les attaquer. Prévenus de cette fausse idée , ils permirent à la moitié de la cavalerie d'aller au fourage ; enforte que le lendemain , lorsqu'il fallut combattre , il ne se trouva pas au camp quatre mille maîtres. Le génie de la France avoit répandu l'esprit d'erreur & de vertige chez ses ennemis.

Cependant Turenne qui recevoit continuellement par ses espions des nouvelles du découragement des troupes , des fautes & de la présomption de D. Juan , persuadé d'ailleurs qu'il n'attendoit que son
artillerie

artillerie pour l'attaquer, résolut de le prévenir dès le lendemain.

1658.

Le 4 Juin

Ce jour qui devoit le couvrir d'une gloire immortelle, n'eut pas plutôt paru, qu'après avoir laissé les troupes nécessaires pour contenir la garnison, il sort de son camp à la tête d'une armée composée de huit mille hommes d'infanterie & de six mille de cavalerie. Il étoit en pleine marche que les Généraux Espagnols parloient que son dessein n'étoit point de combattre. L'erreur ne cessa que lorsqu'on le vit avancer de plus en plus, & fauter de temps en temps avec son artillerie une armée qui n'avoit pas un seul canon pour y répondre. D. Juan, également étonné & confus, assembla le conseil de guerre : dans l'impossibilité de se retirer à la vue de Turenne, sans s'exposer à une déroute générale, on décida qu'il falloit combattre : ce fut à l'issue de ce conseil, que Condé qui voyoit dans la témérité de D. Juan, dans la confusion & l'étonnement des troupes, une défaite certaine, s'adressant

1658.

au jeune duc de Glocester, lui demanda s'il n'avoit jamais vu de bataille ; sur la réponse du Prince qui l'assura que non : *Eh bien*, lui dit-il, *vous allez voir comme on en perd une.* En même temps il se rendit à la gauche qu'il commandoit, ayant sous ses ordres M^{rs} de Boutteville, de Coligni, de Meilles (^a), de la Suze, de Persan & de Romainville. D. Juan secondé par le marquis de Caracene, les ducs d'York & de Glocester, le prince de Ligne & Destevan de Gamare, étoit à la tête de la droite dans un poste bien plus avantageux que celui que Condé avoit à défendre.

Mais, malgré les prodiges de valeur du Général Espagnol qui combattit à pied & la pique à la main, son aile attaquée de front par les François, & en flanc par les Anglois, fut chassée des Dunes, enfoncée, & absolument mise en déroute.

Pendant ce temps-là, Condé soutenoit toute la furie de la droite

(^a) De la Maison de Foix.

des François : son infanterie fut d'abord rompue & dissipée , sans rendre aucun combat , par la seule artillerie des ennemis ; il combattit à la tête de la cavalerie ; trois fois il repoussa les François , & gagnant toujours du terrain , il alloit secourir Dunkerque , quoique la bataille fût perdue , si Turenne , qui sentoît ce qu'il avoit à craindre d'un Général si redoutable , ne lui eût opposé sans cesse des troupes fraîches. Condé , pour les renverser , fit des efforts plus qu'humains ; il n'y eut pas un seul des seigneurs François , qui , à son exemple , ne combattît en héros. Boutteville , après s'être jetté plusieurs fois dans le plus fort de la mêlée , renversé de cheval , remonté par son écuyer , fit plusieurs charges sans succès , à cause du nombre des ennemis qui augmentoit continuellement. Dans ces circonstances terribles , Condé a son cheval tué sous lui ; Boutteville , quoique peu accompagné , se précipite de nouveau au milieu des François , pour donner au Prince le temps de

1658.

*Mémoires
de Saint-Germain,*

I ij



1658.

se dégager , & de se retirer du champ de bataille. En un moment le Comte se vit enveloppé par les troupes victorieuses de la droite des Espagnols ; de tous ceux qui le suivoient , il n'y en eut pas un seul qui ne fût tué ou pris : lui seul eut le bonheur de s'ouvrir un passage l'épée à la main à travers les escadrons ennemis ; mais il fut poursuivi de si près , que pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur , il osa faire sauter à son cheval un watergan , espece de fossé très-large , très-profond , & plein d'eau & de boue ; les cavaliers attachés à sa poursuite , prirent un long détour pour le couper. Le Comte eut le même courage & le même succès à un second watergan : il n'en restoit plus qu'un à franchir ; S. Germain qui l'accompagnoit dans sa fuite , le suivit le premier ; mais Boutteville fut moins heureux. Son cheval épuisé de fatigue , tomba près du bord , & enfonça dans la vase , Saint-Germain tenant son cheval d'une main , lui présenta l'autre pour

l'arracher du précipice ; le Comte fit un effort si violent qu'il se dégagea en effet de dessous son cheval : mais ce mouvement effraya tellement celui de Saint-Germain qu'il cassa sa bride, & s'enfuit, en sorte qu'étant tous deux démontés, ils furent bien-tôt atteints, pris & conduits au camp du vainqueur. Boutteville fut envoyé à Boulogne, d'où il fut transféré à Soissons : il y demeura le reste de la campagne. Mais les Espagnols avoient une si haute idée du Comte, qu'ils ne balancerent point, malgré la différence de grade, à l'échanger contre le maréchal d'Aumont qui venoit d'être fait prisonnier, en tâchant de surprendre Ostende.

1658.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

A son retour dans les Pays-Bas ; le Comte fut témoin des suites funestes de la bataille des Dunes : non-seulement Dunkerque étoit tombé entre les mains du vainqueur, qui, en vertu des ordres de sa cour, le remit aux Anglois ; mais Bergues-Saint-Vinox, Furnes, Dixmude, Graveline, Oudenarde, Menin,

Ypres, avoient suivi le même sort :
 1658. l'Espagne n'avoit pas été plus heureuse sur le bord du Pô ; enfin la conquête de la Jamaïque par les Anglois, & la perte de la bataille d'Elvas sur les frontieres du Portugal, avoient mis le comble aux revers de cette Monarchie.

Las enfin de lutter depuis vingt-cinq ans contre une puissance rivale qui armoit insensiblement la moitié de l'Europe contre lui, Philippe consentit au mariage de sa fille, l'Infante Marie-Thérèse, avec Louis XIV ; la naissance de trois fils qu'il avoit eus en peu de temps, paroissoit éloigner pour long-temps la Princesse de la succession à une couronne dont sa postérité est aujourd'hui en possession.

L'année suivante s'écoula presque entière en négociations ; car telle est la malheureuse condition des peuples de notre hémisphère, qu'un instant seul suffit pour allumer entr'eux le flambeau de la discorde, & qu'il faut de longues conférences pour l'éteindre ; tant il

est vrai que la jalousie & la haine ont plus de force & d'activité, que l'humanité & la bienfaisance. 1659.

Enfin le cardinal Mazarin & D. Luis de Haro , après avoir préparé le Traité de paix par des Ministres subalternes , s'abouchèrent dans l'isle des Faifans aux pieds des Pyrénées, pour consommer ce grand ouvrage : l'article qui éprouva le plus d'obstacles , fut la grace de Condé & de ses amis. D. Luis de Haro qui croyoit avec raison la gloire de son maître intéressée au rétablissement d'un Prince à qui il devoit le salut des Pays-Bas , menaça si souvent le cardinal d'établir Condé souverain de quelques places sur les frontieres de la Flandre & de la Picardie ; il offrit de si grands avantages, que Mazarin, dont l'ame étoit supérieure à la vengeance , consentit au retour du Prince & de ses compagnons de fortune : si ce ministre eût pu prévoir les victoires que Condé & Boutteville devoient un jour remporter en faveur de la nation dont il sti-

1659.

puloit les intérêts, il eût sans doute donné des places aux Espagnols, plutôt que d'en recevoir d'eux, pour retirer d'entre leurs mains de si grands hommes.

1660.

Quoi qu'il en soit, Condé, le duc d'Enguien & Boutteville rentrèrent ensemble en France au commencement de l'année 1660; ils la traversèrent dans toute son étendue, pour aller trouver le Roi qui séjournoit en Provence: dans une si longue route, Condé honteux & humilié d'avoir porté les armes contre sa patrie, se refusa à tous les honneurs que les villes vouloient lui rendre. Mazarin le présenta au Roi; il fit ensuite le même honneur au comte de Boutteville. Ce Prince les assura d'un ton plein de clémence & de bonté, qu'il avoit tout oublié & pardonné. Boutteville touché de la générosité du Roi, ne chercha plus le reste de sa vie qu'à expier une faute dont l'amitié avoit été le principe: son épée ne sera plus teinte désormais que du sang des ennemis de la France.

Au reste, il est si vrai qu'il n'avoit été emporté si loin de son devoir, que par le sentiment de la reconnoissance, que le roi d'Espagne lui ayant envoyé soixante mille écus, comme une foible récompense des services importants qu'il lui avoit rendus, il les refusa avec une noble fierté: *Je n'ai jamais entendu, dit-il, être au service d'Espagne, & je ne recevrai jamais de bienfait que de la main de mon Roi.* Le Comte n'étoit pourtant pas riche; & il avoit devant les yeux l'exemple de tous les gens de qualité du même parti, qui acceptèrent sans scrupule le présent que leur avoit destiné le roi d'Espagne.

Le refus de Boutteville augmenta l'estime dont le cardinal Mazarin avoit toujours été prévenu en sa faveur: ce Ministre qui le regardoit comme un héros à la guerre & en amitié, avoit des vues pour se l'attacher par une alliance: il lui reprocha de s'être laissé éblouir par l'éclat de la Maison de Luxembourg qui jouissoit des honneurs du

1660.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

*Manuscripts
de la mais. de
Luxembourg.*

1660.

Louvre , dont il recherchoit l'héritiere , comme s'il n'eût pas été en son pouvoir de lui procurer le même rang & les mêmes distinctions pour lui & pour sa postérité. Au reste , il voulut que le désintéressement de Boutteville ne lui fût pas inutile auprès du Roi à qui il vanta sa valeur , son mérite & sa générosité. Le Roi voulut le voir une seconde fois en particulier , pour lui témoigner la satisfaction qu'il avoit de sa conduite & de ses sentiments. Ce fut encore Mazarin qui le présenta , & qui dit au Roi , qu'il se rendoit lui-même le garant du zele & de la fidélité du Comte : on ne peut rien ajouter à l'accueil qu'il reçut de Louis XIV.

Cependant le mariage de Boutteville que le prince de Condé & Madame de Chatillon négocioient avec M^{lle} de Luxembourg , essuia quelques contradictions de la part d'un fils que la duchesse de Luxembourg avoit eu de son premier mariage avec Léon d'Albert , frere du connétable de Luines. Ce ne fut

pas sans peine que le prince de Condé engagea ce jeune homme qui étoit son proche parent ^(^a), à faire une démission dans les formes de toutes ses prétentions aux biens de la Maison de Luxembourg, en faveur du mariage de sa sœur utérine avec le comte de Boutteville; mais enfin, comme il étoit tout-à-fait incapable de soutenir un si grand nom, il consentit à tout ce qu'on exigea de lui, & s'engagea dans les Ordres sacrés.

1660.

1661.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

La Duchesse sa mere & Charles-Henri de Clermont-Tonnerre son beau-pere, qui avoit pris, en se mariant, le nom & les armes de Luxembourg, firent donation du duché de Piney, de la principauté de Tingry, du comté de Ligny & généralement de tous leurs biens à leur fille unique & à leur gendre, à condition qu'il joindroit au nom & armes de Montmorency ceux de Luxembourg; on obtint pour ce mariage une dispense à cause de la proxi-

(^a) Il avoit pour aïeule Magdelaine de Montmorency, grand'tante du prince de Condé.

1661.

mité du Comte & de mademoiselle de Luxembourg , qui avoit pour aïeule Magdeleine de Montmorency, fille de Guillaume de Montmorency, Colonel-Général de la cavalerie, cinquieme fils du Connétable Anne, épouse du dernier Prince de la Maison de Luxembourg.

Il faut avouer que le comte de Boutteville ne pouvoit gueres faire d'alliance plus illustre : son épouse descendoit, du côté maternel, d'une Maison qui a donné cinq Empe-reurs à l'Allemagne, des Rois à la Hongrie & à la Bohême, des Reines à tous les trônes de l'Europe, quinze Souverains aux duchés de Luxembourg & de Limbourg, & plusieurs Connétables de France : du côté paternel, elle étoit issue de la Maison de Clermont-Tonnerre qui a produit une Reine d'Arragon, une Reine de Naples, & qui par son ancienneté & son illustration, ne le cede qu'aux Maisons Souveraines.

Ce mariage, quoiqu'heureux & fécond, ne fut pas exempt d'alarmes & d'inquiétude : d'abord le nouveau

Duc eût à combattre les prétentions de Charles, marquis de Béon, qui, en vertu des droits de Louise de Luxembourg sa mere, fille de Jean de Luxembourg, comte de Brienne, lui disputa le duché de Piney. Le parlement de Toulouse fut même si favorable à ce Seigneur, qu'il déclara la substitution ouverte en sa faveur ; mais le procès ayant été porté au parlement de Rouen, le Duc & la Duchesse furent maintenus en pleine possession du Duché par un arrêt définitif qui ne fut rendu qu'en 1675. Ce même arrêt déclare le duché de Piney, substitué à la maison de Gevres, au défaut de la postérité du duc & de la duchesse de Luxembourg.

1662.

La contestation du Duc avec les Pairs, sur lesquels il prétendoit la préséance, en conséquence de l'ancienneté de l'érection du duché de Piney, fit plus d'éclat & dura encore plus long-temps. Quoique le Roi eût déclaré qu'en accordant à M. de Boutteville des lettres-patentes pour prendre le nom & la

1662.

qualité de duc de Piney - Luxembourg, il n'avoit pas prétendu faire une nouvelle érection ; les Pairs soutenoient que la pairie de Piney étoit éteinte en la personne du dernier mâle de la maison de Luxembourg, & qu'il ne devoit avoir rang entr'eux que du jour qu'il avoit été reçu au Parlement, c'est-à-dire, au mois de Mai 1662. Il est constant que les deux derniers ducs de Luxembourg avoient joui du rang auquel il aspirait ; il s'abstint donc de concourir avec eux dans toutes les cérémonies publiques ; enfin le Roi qui avoit toujours paru favorable à ses prétentions, changea d'idée après sa mort, & ce fut, à l'occasion de ce fameux procès, qu'il donna en 1711, le célèbre Edit sur la Pairie. Par un des articles, il statue que les ducs de Luxembourg n'aient rang parmi les Pairs, que du mois de Mai 1662.



SOMMAIRE

DU SECOND LIVRE.

DESCRIPTION de la Cour de Louis XIV. Guerre de Flandre. Luxembourg suit le Roi en qualité de volontaire ; ses liaisons avec Louvois ; caractère de ce Ministre. Expédition de la Franche-Comté. Luxembourg prend Salins. Le Roi lui remet le commandement de l'armée ; il ravage les Duchés de Luxembourg & de Limbourg. Paix d'Aix-la-Chapelle. Les Hollandois en agissent fièrement à l'égard de la France. Louis XIV se dispose à la guerre. Luxembourg est fait Général des troupes de Cologne & de Munster. Sa négociation à la Cour de ces Princes. Caractère de l'Evêque de Munster. Etat de la Hollande ; conquête de l'Over-

112 S O M M A I R E.

Iffel : Luxembourg est fait Gouverneur de la Province d'Utrecht. Sa conduite dans son Gouvernement. Il porte la guerre en Hollande ; ses succès. Il fait lever au Prince d'Orange le siege de Naerden. Il remporte une victoire à Voerden. Les Hollandois négocient avec lui. Cette affaire n'a point de suite. Le Prince d'Orange leve le siege de Charleroi ; Luxembourg forme le projet de s'emparer de la Hollande. Préparatifs de cette expédition. Prise de Svomerdam & de Bodegrave. Sac de ces deux places. Campagne de 1673. Condé prend possession du commandement. Ses efforts inutiles pour pénétrer en Hollande. L'Allemagne & l'Espagne se déclarent contre la France. Luxembourg défend la Province d'Utrecht. Siege de Naerden. Dupas condamné pour l'avoir lâchement défendue : évacuation

S O M M A I R E. 113

tion de la Hollande. Belle retraite de Luxembourg. Il contribue à la conquête de la Franche-Comté. Il sert en Flandre. Sa querelle avec Navailles. Il commande l'aile droite à la bataille de Senef. Ses actions dans la campagne de 1675. Il est fait Maréchal de France. Il fait échouer toutes les entreprises du Prince d'Orange. Campagne de 1676. Condé embrasse le parti de la retraite. Fautes de Rochefort. Caractères de Créqui & de Schomberg. Luxembourg commande en Alsace. Combat de Kocheberg & de S. Jean-des-Choux. Infidélité de la ville de Strasbourg. Projets de Luxembourg pour la punir. Siège de Philipsbourg. Belle défense de Dufai. Préparatifs de Luxembourg pour combattre le duc de Lorraine. Le Roi lui défend d'attaquer l'ennemi. Prise de Philipsbourg. Luxembourg défend le Rhin. Prise de Montbéliard, fin de la campagne.



HISTOIRE

DU MARÉCHAL

DE LUXEMBOURG.

LIVRE SECOND.

LE DUC de Luxembourg passa les années qui s'écoulerent depuis le traité des Pyrenées, jusqu'à l'invasion de la Flandre, à Paris, ou à Ligny en Barrois. Il n'en sortoit que pour faire sa cour au Roi, qui, par la sagesse de son administration, s'étoit acquis dans le royaume une autorité bien supérieure à celle de ses prédécesseurs. Le même feu de génie, des inclinations à-peu-près semblables, & un goût aussi vif pour les sciences & les arts, n'avoient fait que resserrer les liens qui l'atta-

1660.
jusqu'en
1667.

1667. choient au grand Condé & au duc d'Anguien son fils ; & malgré l'espece de disgrâce où languissoit le premier de ces Princes, dont la soumission & les respects n'avoient pas encore tout-à-fait expié les écarts aux yeux d'une nation idolâtre de son maître, il passoit presque tous les jours de sa vie avec lui. Mais ces devoirs qu'il regardoit comme sacrés, ne l'empêchoient pas de se livrer aux amusements de la Cour, devenue, sous le plus poli & le plus magnifique des Rois, le théâtre des fêtes les plus brillantes, l'asyle des arts, du goût & de la galanterie : à l'exemple du Maître, les Courtisans étoient sensibles, & le duc de Luxembourg fut fort éloigné toute sa vie de se piquer de singularité sur cet article.

Après s'être rendu le modele des Rois par son application aux travaux du Gouvernement, Louis XIV. voulut les surpasser tous par la gloire des armes ; & c'est dans la vue d'étendre son Empire, & d'immortaliser son nom par des conquêtes.

res, qu'il faisoit avec empressement l'occasion de recommencer la guerre contre l'Espagne, qui respiroit à peine des coups mortels qu'elle avoit essuyés huit ans auparavant. Philippe IV étoit mort, laissant à son fils Charles II encore au berceau, un Empire vaste, mais épuisé & gouverné par une Reine sans génie & sans expérience. Pour comble de malheur, elle avoit mécontenté toute la nation, en élevant au ministère un Jésuite Allemand, son Confesseur. Louis XIV revendiquoit sur le jeune Roi son beau-frère, les Pays-Bas & la Franche-Comté. Il appuyoit ses prétentions sur une loi du Brabant, qui appelle à la succession des pères les enfants du premier lit, & même les filles, préférablement aux fils des autres lits; & en conséquence de ce droit, il soutenoit que cette brillante partie de la succession de Philippe IV étoit dévolue à la Reine son épouse, le seul enfant qui restât du premier mariage de Philippe avec Elisabeth de France. Il s'en falloit

1667.

1667. bien que l'Espagne & l'Europe convinssent de la légitimité des droits de Louis XIV ; mais la première dénuée de troupes & d'argent, n'opposoit que des manifestes ; & la seconde n'offroit que des vœux contre la puissance formidable du Monarque François.

Une armée de 60 mille hommes de vieilles & excellentes troupes, animée par la présence du Roi, s'avança dans les Pays-Bas : Condé qui souhaitoit ardemment de réparer ses anciens égarements par la conquête d'un pays que lui seul avoit empêché de tomber sous le pouvoir des François, eut la douleur de voir son zele & sa valeur enchaînés. Turenne son rival lui fut préféré. Luxembourg qui avoit suivi la destinée du Prince, se trouva enveloppé dans cette disgrâce, la plus grande qu'un homme de son caractère eût à redouter ; il n'eut aucun commandement : mais ne pouvant soutenir l'idée de n'avoir point de part aux travaux & à la gloire de cette campagne, il se

détermina à suivre le Roi en qualité de simple volontaire. Il se trouva au siège de Tournai, de Douai, d'Oudenarde & de Lille : ce zèle si rare dans un homme qui avoit commandé des armées & gagné des combats, fut très-agréable au Roi. Bien-tôt ce Prince dont le jugement étoit excellent, dans les entretiens fréquents qu'il eut avec le Duc sur toutes les opérations de la campagne, démêla en lui tant de talents pour la guerre & de si grandes connoissances, qu'il en parla au vicomte de Turenne, comme d'un homme dont la capacité le surprenoit. Jamais la belle ame de Turenne n'étoit plus flattée, que lorsqu'il s'agissoit de rendre justice au mérite & à la vertu. Loin donc d'affoiblir la haute idée que le Roi avoit conçue de l'élève & de l'ami du prince de Condé, il l'augmenta par le récit fidele de toutes les actions qui avoient rendu le nom de Boutteville si illustre dans la dernière guerre. Sur le témoignage d'un si grand homme, appuyé de

1667.

*Mémoires
manuscrits de
Saint-Germain.*

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1667.

la voix publique, le Roi ne songea plus qu'à employer d'une manière éclatante un homme qui devoit lui gagner tant de batailles.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

Pour comble de bonheur, le zèle & les talents du duc de Luxembourg firent sur l'esprit du marquis de Louvois une impression aussi vive que sur celui du Roi. Ce Ministre qui étoit alors très-jeune, se lia par l'amitié la plus étroite avec le Duc; il devint ensuite son ennemi implacable. Louvois a eu une si grande part aux événements dont on parlera dans cette histoire; son amitié & sa haine ont tellement influé sur la vie de Luxembourg, qu'on ne peut s'empêcher de tracer ici son caractère.

François-Michel le Tellier, marquis de Louvois, étoit né avec tous les talents capables de seconder les vues ambitieuses d'un Roi conquérant. Son génie étoit étendu, son application infatigable, son activité prodigieuse. Nul Ministre ne connut avant lui & comme lui, l'art de pourvoir à la subsistance des plus grandes

grandes armées, & de les faire agir avec plus de fecret, de rapidité & de fuccès. Il porta la fcience des détails & des combinaifons jufqu'au plus haut degré. Ferme, févere, libéral, plein de prévoyance, ne respirant que la difcipline & l'ordre, fans lesquelles la conduite d'une armée & l'adminiftration d'un Empire deviennent des fardeaux accablants. Tels font les talents sublimes qui diftinguent le marquis de Louvois de la foule des Miniftres de ce fiede : heureux fi la profpérité, de brufque, impérieufe, ardente qu'elle étoit, n'eût rendu fon ame dure, jaloufe & defpotique ; plus heureux encore fi fa politique encouragée par le fuccès, n'eût enfanté guerre fur guerre. Car enfin, quels fruits fa patrie & lui-même retirèrent-ils de tant de travaux ? La France fut épuifée d'hommes & d'argent. Louvois, ce Miniftre fi puiffant, fi envié, fi redouté, emporta au tombeau la haine du Roi, celle de la France & de toute l'Europe. On fe déchaîna contre fa mémoire ; on

1667.

1667.

*Mémoires
de Villars ,
Tom. I.*

exagéra ses défauts ; on poussa l'injustice , jusqu'à lui refuser non-seulement les vues étendues & profondes , mais encore l'esprit d'ordre & la science des détails ; & si la génération présente plus éclairée lui assigne un des premiers rangs parmi les grands hommes de ce siècle , elle gémit avec raison de l'aveuglement d'un François , qui , sans être touché du bien de l'Etat , sacrifia tout à la gloire particulière de son Maître : leçon mémorable qui doit apprendre aux Ministres qui ont le plus de génie & de grandeur dans l'ame , que le seul moyen de laisser une mémoire chère & respectable , est la voie de la justice , de la modération & de la bienfaisance.

Tel qu'on vient de le peindre , le marquis de Louvois prévint le Duc par des avances pleines d'honnêteté ; l'union qui se forma entr'eux , devint très-vive ; elle leur fut également utile : le Ministre profita des conseils & de l'expérience de

*Différentes
dépêches de
Louvois à
Luxembourg.*

Luxembourg , pour établir une ex

cellente discipline dans les troupes; il le consulta toujours sur les opérations de la guerre. Luxembourg de son côté fut préféré aux plus anciens Lieutenants-Généraux, & employé d'une manière convenable à ses talents & à sa réputation.

1667.

Dès le commencement de l'année suivante, le Roi lui déclara qu'il avoit jetté les yeux sur le prince de Condé & sur lui, pour le seconder dans la conquête de la Franche-Comté. Cette entreprise étoit un mystère pour la France & pour toute l'Europe. Luxembourg n'eut pas plutôt reçu les ordres de la Cour, qu'il partit seul de Saint-Germain-en-Laye, en répandant le bruit, sur sa route, qu'il alloit passer quelque temps à Ligny en Barrois. Mais la nuit même de son arrivée, il en sortit en poste, pour aller se mettre à la tête d'un corps de troupes, avec lequel il pénétra en Franche-Comté, pendant que le prince de Condé y entroit d'un autre côté avec un corps plus nombreux.

1668.

1668.

*Histoire de
Louis XIV,
par Pélisson.*

Ce projet conçu & exécuté par Condé, eut un succès encore plus rapide que la conquête de la Flandre. Luxembourg emporta en deux jours Salins, l'une des plus fortes places de la province, avec tous les forts qui l'environnoient; delà il fut investir Dole: Condé déjà maître de Besançon, se rendit au camp; & le Roi lui-même, malgré la rigueur de la saison, vint prendre le commandement général de l'armée. Dole ne tint que quatre jours de tranchée ouverte; la ville de Grey subit le même sort; & le Comté de Bourgogne, cette province si riche & si fertile, défendue par des places très-fortes, fut soumise au milieu de l'hiver, & en moins de quinze jours.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

En retournant en France, le Roi confia le commandement général de l'armée à Luxembourg, qui entra dans la province, dont il portoit le nom, & dans le Duché de Limbourg, qu'il soumit à de grandes contributions. L'inquiétude, la jalousie, la terreur se répandirent en

Hollande, & se communiquèrent à l'Angleterre & à l'Allemagne ; on craignoit que Louis XIV, si bien servi par la fortune & par ses Généraux, n'envahît le reste des Pays-Bas avec la même facilité que la Franche-Comté. Les Espagnols déconcertés demanderent une suspension d'armes, que le Roi n'accorda, que lorsqu'il vit l'Angleterre, la Suede & la Hollande liées par un traité, & prêtes à unir leurs forces avec celles de l'Allemagne, pour arrêter le cours de ses victoires ; bien-tôt la paix fut conclue à Aix-la-Chapelle : Louis XIV rendit la Franche-Comté ; mais il garda les conquêtes qu'il avoit faites dans les Pays-Bas.

1668.

Il est constant que ce Prince conserva un secret ressentiment contre la Hollande, qui, plus épouvantée de ses succès, avoit sonné la première l'alarme dans toute l'Europe ; il n'y avoit que le temps & une conduite sage & modérée de la part des Hollandois, qui eût pu faire oublier à un Roi, fier de sa puissance

1671.

1671.

& de sa prospérité, le tort qu'il prétendoit en avoir reçu ; mais ce peuple qui venoit de donner des marques éclatantes d'habileté, en armant les principales puissances de la République Chrétienne contre un Conquérant dont il redoutoit le voisinage, manqua de ménagement à son égard ; il triompha avec trop d'éclat du bonheur avec lequel il avoit su lui arracher les armes des mains, dans un temps où la supériorité de ses forces lui assuroit la conquête de tous les Pays-Bas. Les gazettes imprimées par l'autorité du Gouvernement, devenoient des libelles diffamatoires de celui de France : les Ministres, les Courtisans, les Maîtresses, la personne même de Louis XIV n'y étoient point épargnés. On répandoit partout des pasquinades contre lui ; excès condamnables dans le sein de la guerre, & insupportables en pleine paix, de la part d'un peuple qui devoit sa liberté à la protection de la Maison de Bourbon. Un Prince modéré eût eu peine à contenir son

indignation ; quel devoit donc être le ressentiment du plus fier & du plus sensible des Rois ? S'il écouta trop la voix de la vengeance & de l'ambition , en cherchant à écraser un peuple qui lui avoit manqué ; malgré tout ce qu'on a écrit de notre temps en faveur des Hollandois , on ne sauroit nier que ceux qui tenoient chez eux les rênes du Gouvernement , ne méritent les plus grands reproches , pour avoir con-nivé à la licence des particuliers. Au reste , l'arrogance qui naît de la richesse , avoit tellement enivré l'ame de ces Républicains , qu'il y avoit peu de Souverains en Europe qui n'eût à s'en plaindre , & qui ne souhaitât ardemment de les voir humiliés.

En se chargeant de la vengeance générale , Louis XIV associa à son entreprise le roi d'Angleterre , l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster : l'Empereur , les rois d'Espagne , de Suede & de Danemark , ne virent pas , sans un plaisir secret , l'orage qui déjà grondoit sur

1671. la Hollande ; mais en souhaitant l'abaissement de la République , aucun de ces Princes ne vouloit sa ruine , & encore moins que Louis XIV la réduisît sous ses loix , par l'accroissement qui en résulteroit pour sa puissance déjà suspecte à la République Chrétienne.

Ce qu'il y a d'incroyable , c'est que Louis XIV avoit déjà détaché des Hollandois tous leurs Alliés ; que ce peuple ignoroit encore ses desseins. On admira bien plus alors la conduite du jeune Monarque , & l'habileté avec laquelle il déroba ses démarches aux yeux pénétrants de de Vitt , que ses progrès dans la guerre qu'on va décrire.

Tel fut le plan auquel il s'arrêta avec ses Alliés : les Anglois avec plus de cent vaisseaux de guerre , soutenus de la Marine naissante de la France , devoient attaquer les flottes de la Hollande , les détruire , & delà descendre en Zélande. La conquête de l'Over-Issel & de la Frise étoit destinée à l'électeur de Cologne & à l'évê-

que de Munster. Louis XIV s'étoit réservé celle du reste des Provinces-Unies. Ce Prince qui vouloit faire trophée de sa puissance , avoit assemblé une armée de cent vingt-mille hommes ; c'étoit sans contredit la plus formidable qu'on eût vue en Europe depuis les guerres de Soliman & de Charles-Quint : mais il est bon d'observer, qu'excepté environ vingt-mille hommes dispersés sur la flotte & dans le Royaume, c'étoit en quoi consistoient toutes les forces de la France ; & que même , pour ne pas arracher trop de bras à la culture des terres , au commerce & aux arts , le Roi , dont la politique étoit alors très-sage dans l'administration intérieure, avoit pris à sa solde dix mille Suisses , huit mille Italiens , trois mille hommes de cavalerie Allemande , seize mille Anglois , Ecois & Irlandois ; ce qui joint aux regimens Suisses & Allemands , qui combattoient depuis long-temps sous les drapeaux de la France , pouvoit former cinquante mille

hommes de troupes étrangères.

1671.

On voit par ce tableau, que le Roi, quoique le nombre de ses sujets fût considérablement augmenté par ses conquêtes, & sur-tout par la prospérité d'une paix ^(^a) de treize ou quatorze ans, n'entretenoit pas plus de quatre-vingts mille hommes de troupes Françoises, même dans le sein de la guerre.

1672.

Le Roi nomma le prince de Condé & le vicomte de Turenne, pour commander les armées sous ses ordres; mais il y avoit encore une place éminente à remplir, place brigüée par une foule de Généraux très-estimés, tels que le maréchal de Créqui, le maréchal d'Humieres, le comte de Schomberg, le duc de Navailles, le duc de Duras; c'étoit le commandement de l'armée des Alliés: quoique Luxembourg n'eût fait aucune démarche pour l'emporter sur tant de prétendants, le Roi prévenu en sa faveur de la

(^a) La paix n'avoit été interrompue que par les expéditions de Flandres & de la Franche-Comté, qu'on pourroit plutôt appeller voyages ou prises de possession, que campagnes.

plus haute estime, jetta les yeux sur lui : son choix n'avoit pas encore été rendu public, qu'il reçut des lettres de l'électeur de Cologne & des évêques de Munster & de Strasbourg, qui, sur la seule réputation de ce guerrier, le demandoient pour Général; le Roi parut très-flatté d'avoir prévenu les desirs de ses Alliés.

1672.

*Dépêche du
duc de Lu-
xembourg au
marquis de
Louvois de
1671.*

Dès le mois de Janvier, Luxembourg partit pour la Westphalie, tant pour mettre la dernière main aux Traités avec les princes Allemands, que pour préparer la campagne; le Roi l'avoit encore chargé de prendre une connoissance exacte des affaires de l'Allemagne, des forces & des frontières de la Hollande.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

Luxembourg n'eut pas plutôt entretenu les Princes alliés sur les opérations de la guerre, qu'il leur donna de sa capacité, une idée supérieure à celle qu'ils s'en étoient formées; chacun d'eux se hâta d'écrire séparément au Roi, pour le remercier de s'être privé en sa fa-

*Dépêche du
duc de Lux.
à M. de Lou-
vois, du 12
Février.*

1672.

veur d'un homme tel que le duc de Luxembourg ; en même temps ils lui conférèrent le titre de *Feldt-Maréchal*.

Mais il s'en falut bien que le Duc prît des Alliés la même opinion qu'ils avoient conçue de lui : il s'étoit attendu à trouver chez eux des projets fixes & certains, des troupes bien disciplinées, des magasins remplis de munitions de guerre & de bouche, de l'ordre, de la fermeté & de l'union ; mais bientôt il ne reconnut en eux que beaucoup d'ambition, d'incertitude & d'impéritie ; ils ne pensoient ni à former des magasins de vivres, ni à choisir de bons Officiers, ni à discipliner leurs troupes ; ils se flatoient, qu'à la faveur des forces & de l'argent de Louis XIV, ils feroient des conquêtes faciles, qu'ils partageoient déjà entr'eux : on conçoit combien ce système étoit éloigné des vues du Roi, qui, en soudoyant des Alliés, vouloit les faire agir conformément à ses intérêts, & leur donner ensuite dans ses conquêtes

*Dépêche du
Duc à M. de
Louvois, du
6 Mars.*

telle part qu'il jugeroit à propos.

Le Duc eut besoin de toute la force & la dextérité de son esprit, pour triompher des obstacles qui naissent à chaque pas, & qui manquent souvent de faire échouer le Traité. L'électeur de Cologne, Prince d'un génie foible & borné, fut plus aisé à réduire; Luxembourg s'étoit apperçu que l'évêque de Strasbourg, favori & premier Ministre de l'Electeur, avoit la manie de passer pour un grand Capitaine, parce qu'il avoit fait autrefois deux ou trois campagnes; il le flata sur sa prétendue habileté dans l'art militaire, & en obtint tout ce qu'il desiroit pour le service du Roi.

*Dépêche de
Luxembourg,
du 10 Mars,*

Mais il désespéra plus d'une fois de réussir auprès de Bernard Van-Galen, évêque de Munster. Cet homme, l'un des plus impétueux & des plus violents de ce siècle, joignoit à beaucoup d'audace une avidité sans bornes; avare, inhumain, inconstant, sans foi & sans principes, hardi dans ses projets, présomptueux dans ses propos, il aimoit

1672.

passionnément la guerre , non qu'il fût touché de la gloire qui suit les Héros, mais uniquement pour piller & s'enrichir. Les succès qu'il avoit eus quelque temps auparavant contre la Hollande, lui avoient donné de la célébrité en Europe. Louis XIV, & le marquis de Louvois, sans examiner que les avantages qu'il avoit obtenus, étoient moins dûs à sa valeur & à son génie, qu'à l'inexpérience de ses ennemis, le regardoient comme l'un des plus illustres guerriers de l'Allemagne. Mais ce Prélat qui jouissoit d'une réputation si peu méritée, ignoroit jusqu'aux premiers principes de l'art militaire ; il formoit sans cesse des projets aussi vastes que chimériques ; il ne parloit que d'exploits éclatants ; il croyoit déjà être conduit par les mains de la Victoire à Amsterdam ; & son imagination plus flattée du butin immense qu'il espéroit de cette ville, alors la plus florissante de l'Europe, que de la gloire de l'avoir réduite sous ses loix, ne se repaissoit que de

trésors : on jugera par le trait suivant de la prévoyance de ce Prince.

1672.

Pressé par Luxembourg de remplir ses magasins de vivres , pour mettre ses troupes en état d'exécuter de si grandes choses , il répondoit froidement , qu'il les nourriroit avec de la pompernic. Au reste, quelque grande que fût sa présomption , persuadé que ses forces ne répondoient point à la grandeur de ses projets , il sollicitoit sans cesse de plus puissants secours en hommes & en argent. Le Duc avoit beau le rappeler aux termes du Traité , il ne gagnoit rien sur l'esprit intraitable du Prélat ; voyant enfin qu'il n'étoit pas possible de modérer par la raison son ambition effrénée , il lui déclara d'un ton ferme & absolu , que loin de s'attendre à de nouveaux renforts de la part de la France , avant la conquête de Wesel , le Roi prétendoit qu'il vînt le joindre devant cette ville avec toutes ses forces.

Dépêche du
12 *Avril.*

Ces paroles furent un coup de foudre pour l'Evêque , qui sur le champ passa de l'excès de la con-

1672.

fiance à celui de l'abattement ; il croyoit déjà voir ses voisins , auxquels il étoit odieux , entrer dans ses Etats & les envahir ; & son Chapitre , dont il étoit le fléau , s'armer contre lui , le déposer & le chasser. Pour comble de malheur , le bruit se répandit , que l'électeur de Brandebourg (Frédéric - Guillaume) , celui qui le premier a jetté les fondements de la puissance de la Maison de Hohenzollern , Prince également célèbre par son courage , ses victoires , ses talents & son ambition , levoit trente mille hommes en faveur de la Hollande ; on ajoutoit que l'électeur de Saxe , le landgrave de Hesse-Cassel , & la Maison de Brunsvick , devoient s'unir à lui , pour tomber sur ses Etats & ceux de Cologne qu'ils partageroient entre eux.

Cette nouvelle acheva de porter le désespoir dans l'ame de Vangelen ; ses agitations devenoient quelquefois si violentes , qu'elles visioient à l'égarement de la raison ; & il ne sortoit de ces accès de fureur ;

*Dépêches de
Luxembourg
à Louvois ,
du 12 Avril.*

reur, que pour faire sur sa destinée les plaintes les plus lamentables. Le Duc ayant pitié d'un état si violent, lui déclara enfin de la part du Roi, que si l'électeur de Brandebourg l'attaquoit, non-seulement il consentiroit qu'il conservât toutes ses forces pour sa défense, mais qu'il lui fourniroit des secours proportionnés à ses besoins: ces promesses rassurèrent un peu le Prélat; cependant, malgré la confiance qu'il avoit en ses talents, il ne laissa pas d'exiger de la Cour de France, qu'elle ne confieroit qu'à Luxembourg le soin de la guerre contre l'électeur de Brandebourg, qu'il regardoit comme inévitable.

Le Roi consentit avec joie à la prière de son Allié; il donna ordre au Duc de parcourir la Westphalie & les provinces limitrophes, qui sembloient devoir être le théâtre de la guerre. Luxembourg remplit avec beaucoup de zèle & d'activité les ordres de son Maître; il employa plus de six semaines à visiter les principaux postes de cette pro-

1672.

vince, qui est d'un accès si difficile; il en reconnut avec soin la situation; & aidé de ce coup d'œil juste & précis, le plus beau & le plus rare talent qu'un Général ait reçu de la nature, il prit du pays des connoissances profondes & certaines, d'après lesquelles il forma un plan de campagne qui fixoit le théâtre de la guerre dans les états de l'électeur de Brandebourg: ce plan adopté par la Cour de France, & admiré des Alliés, dissipa leurs allarmes. L'estime, l'amitié, la confiance succéderent à l'inquiétude & aux soupçons; l'intimité devint même si grande entre les évêques de Munster, de Strasbourg, & le Général François, qu'ils ne s'appelloient plus que du doux nom de freres.

*Dépêche de
Lux. à Louv.
du 10 Mai.*

Cependant le Duc profitoit du temps & du zele qu'il avoit inspiré, pour remplir les magasins de vivres & de munitions, & pour discipliner les troupes; il jugea à propos d'appeler de France des Officiers d'une valeur & d'une habileté reconnues, pour le seconder dans des soins aussi importants.

On comptoit parmi eux le comte de Choiseul ^(^a), auquel il donna le commandement général de la cavalerie , le marquis ^(^b) & le comte de Chamilly , les marquis de la Valiere & de Montal ^(^c). Le marquis de Villeroi , lié de la plus étroite amitié avec Luxembourg , vint aussi combattre sous ses drapeaux en qualité de volontaire.

Mais soit que l'électeur de Brandebourg n'osât commettre sa fortune avec celle du plus puissant Roi de l'Europe, soit qu'il se défiât des projets du roi de Suede , qui venoit de renoncer à l'alliance de la Hollande , pour embrasser celle de la France, on apprit qu'il ne sortiroit point de ses États pour attaquer les Alliés. Luxembourg rassuré de ce côté-là , tourna toutes ses vues sur la Hollande , & ne s'appliqua plus qu'à prendre des forces,

(^a) Il fut honoré du bâton de Maréchal de France en 1693.

(^b) Le Marquis de Chamilly , si fameux par la défense de Grave , fut élevé à la même dignité

en 1702.

(^c) Le Marquis de Montal , excellent Officier-Général , défendit deux fois Charleroi contre le prince d'Orange.

1672.

des ressources & des places frontières de cette République , les connoissances relatives, non-seulement aux succès de l'armée qu'il devoit commander, mais encore de celles qui devoient agir sous les ordres du Roi, de Condé & de Turenne. Il est constant que les vues & les observations de Luxembourg contribuerent beaucoup aux avantages de cette brillante campagne: Condé & Louvois se louent beaucoup dans toutes leurs lettres de sa prévoyance, de sa justesse & de son exactitude.

Au reste, la conquête de la Hollande paroissoit alors aux yeux les plus éclairés une entreprise difficile. Cette République étoit au comble de la prospérité; sa Marine ne le cédoit à celle d'aucune nation; & son commerce qui embrassoit toutes les régions connues de l'un & l'autre hémisphère, l'emportoit sur celui de tous les peuples de l'univers. Sa domination étoit à la vérité très-resserrée en Europe; mais dans une étendue d'environ 80

lieues de longueur sur 40 ou 50 de largeur, elle renfermoit plus de 1672. villes riches, grandes & florissantes que l'Allemagne entiere. Le nombre des habitans de la seule province de Hollande, montoit à plus de deux millions : effets admirables de l'industrie, du commerce & des arts, qui d'un pays stérile & marécageux, en avoient fait en moins d'un siecle le plus riche & le plus peuplé de l'univers.

A l'avantage du numéraire, les Hollandois pouvoient joindre celui de la situation du pays presque inaccessible par les fleuves, les canaux & la quantité prodigieuse de forteresses qui en défendoient l'entrée. Enfin, quoique les forces de terre de la République ne répondissent point à sa puissance maritime, il s'en falloit pourtant qu'elles fussent méprisables. Indépendamment des vingt-cinq mille hommes que les Etats-Généraux entretenoient en pleine paix, ils avoient levé, depuis qu'ils se désoient des desseins de Louis XIV, un corps de quatre

*Histoire de
Guillaume III
roi d'Angle-
terre, p. 220.*

1672. mille hommes qui forma la Maison militaire du prince d'Orange, vingt-cinq mille hommes en Allemagne, & six mille en Suisse.

Le comte de Konismark leur en amena quinze mille de Poméranie ; enfin l'électeur de Brandebourg reçut des subsides, pour en mettre trente mille sur pied. Toutes ces troupes formoient, sans compter celles de la Marine, plus de cent mille hommes. Les soldats ne manquoient ni de force ni de courage, ni même de zèle ; mais les Officiers choisis dans les familles les plus riches & les plus puissantes de la République, étoient sans expérience & sans émulation. Ce n'étoit ni l'amour de la patrie & de la gloire, les seuls ressorts de l'ame d'un vrai guerrier, qui les eût attachés au service militaire, mais un vil & sordide intérêt. Aussi se comporterent-ils, pour la plupart, avec lâcheté ; & si dans la suite de la guerre, ils témoignèrent plus de courage ; s'ils braverent le danger, de meilleure grace, ce ne fut que pour éviter la dégrada-

tion & l'infamie des supplices , que le prince d'Orange se vit obligé d'employer au défaut de l'honneur & du patriotisme.

1672.

Ces forces , qui certainement étoient considérables , jointes au zele que les Hollandois avoient toujours fait éclater pour leur liberté , & au souvenir des victoires éclatantes , remportées sur Philippe II roi d'Espagne , ne doivent point faire regarder les préparatifs de Louis XIV comme extraordinaires. Il avoit devant les yeux l'exemple récent des Espagnols , qui en 60 années de la guerre la plus implacable , n'avoient pu dompter ce peuple. Au reste , Louis XIV , avec toute sa puissance , ne seroit pas venu à bout d'entamer les frontieres de la République , si le grand pensionnaire de Vitt eût pu faire goûter aux Etats-Généraux un projet aussi hardi que salutaire.

Pour l'intelligence de ce fait , il est bon d'observer que le marquis de Louvois avoit préparé des magasins immenses dans les villes de

1672.

Mémoires
de M. D. L.
F.

Bonn, de Nuits & de Keyserverts, places dépendantes de l'électorat de Cologne, & assez mal fortifiées. De Vitt vouloit fondre sur ces villes avec 40 mille hommes, & les brûler avec les magasins des François; & delà entrer dans l'évêché de Munster, pour dissiper les troupes des alliés de la France. Cette expédition eût pu être décisive en faveur de la Hollande; elle auroit au moins écarté la guerre pour longtemps des frontieres de la République, & donné le temps aux Etats-Généraux d'armer la jalousie & la défiance de l'Allemagne contre Louis XIV. Mais ce conseil audacieux étonna les Etats; il fut rejeté, parce que la guerre n'étoit pas encore déclarée, comme si l'appareil des préparatifs de la France, & les paroles fieres & menaçantes de Louis XIV n'eussent pas dû ouvrir les yeux de la République. Cependant Bernard Van-Galen, bien éloigné de prévoir le danger auquel il étoit exposé, pressoit continuellement le duc de Luxembourg d'en-

trer

trer en campagne , & de s'attacher à une conquête considérable , sous prétexte que les six mille François promis par le traité , & sur lesquels il comptoit uniquement pour le succès d'un siege , n'étoient point encore arrivés ; mais en effet , parce qu'il ne redoutoit rien tant que l'action de vigueur conseillée par de Vitt : Luxembourg refusa de se prêter aux vues téméraires du Prélat.

Pendant qu'il déployoit en Westphalie les talents d'un négociateur , & la prévoyance d'un Général , sa sœur devenue Duchesse de Meckelbourg-Schwerin , animée du même zele pour la gloire du nom françois , faisoit de grandes levées de troupes dans les Etats de son époux en faveur de Louis XIV ; mais ce Prince ne voulut recevoir qu'un corps de cavalerie , plus considérable par la qualité , la valeur & la taille extraordinaire de ceux qui le composoient que par le nombre. Le Duc de Meckelbourg le conduisit lui-même à travers toute l'Allemagne jusqu'au camp sous Charleroi , que

1672.

1672. Louis XIV avoit choisi pour le rendez-vous de toutes ses forces.

Déjà les armées Françoises étoient en mouvement, & Condé qui en commandoit une de 40 mille hommes, approchoit pour faire la conquête de Wesel, & de toutes les forteresses que les Hollandois avoient sur le Rhin. Luxembourg, qui avoit tout préparé pour le succès de cette entreprise, marcha à la rencontre du Prince avec les troupes de Munster, & investit Wesel du côté de la Hollande : il eut de longues conférences avec le Prince de Condé, à qui il fournit plusieurs pieces d'artillerie ; il partit ensuite de devant Wesel, pour arrêter l'ennemi qui s'efforçoit de jeter des secours dans la place par le moyen de plusieurs frégates armées. A l'approche de Luxembourg, les Hollandois s'enfuirent ; & Condé s'empara le 4 Juin de Wesel, dont la garnison de quatre mille hommes demeura prisonniere de guerre.

C'étoit-là l'instant que Louis XIV avoit marqué à ses alliés, pour en-

*Lettre de
Condé à Lou-
vois, du 31
Mai.*

trer en campagne. Le jour même de la prise de Wesel, les six mille François qu'il avoit promis par le traité d'Offendorf, joignirent Luxembourg, qui, après la revue de son armée, la trouva forte de vingt-huit mille hommes, dont dix-neuf mille d'infanterie, huit mille de cavalerie & mille dragons; mais, malgré les soins qu'il s'étoit donnés pour exercer les troupes des alliés, il ne comptoit gueres que sur les François.

La premiere place que Luxembourg attaqua, fut Lokem, qu'il réduisit en 24 heures. Il n'eut qu'à se présenter devant Linghen, Enschede, Otmarfen, Oldenzéel, Amelo, Goor, Delden, pour s'en emparer. Toutes ces places avoient autrefois soutenu des sieges, & avoient été prises & reprises dans les guerres des Hollandois avec les Espagnols; mais les Etats-Généraux, pour ne point affoiblir leurs forces, en avoient abandonné la défense aux habitants, qui ne jugerent pas à propos de résister,

*Histoire de
Hollande,
par la Neuv.
tome 4, pages
84 & 85.*

1672. Luxembourg, de son côté, n'y établit point de garnisons, pour ne pas diminuer son armée destinée à la conquête de l'Over-Issel.

Après ces expéditions faites, Luxembourg marcha à Grool; & ce fut sous les murs de cette ville, que l'électeur de Cologne, les évêques de Munster, de Strasbourg, & le prince Guillaume de Furstemberg vinrent le joindre.

Grool, l'une des plus fortes places des Provinces-Unies, passoit pour le rempart de la République contre l'Allemagne; à ses anciennes fortifications qui consistoient en cinq bastions, d'excellents remparts, de larges & profonds fossés remplis par les eaux de la rivière de Sling, l'ennemi en avoit ajouté de nouvelles pendant l'hiver. La place abondamment fournie de vivres & de munitions de guerre, étoit défendue par une nombreuse garnison; enfin on espéroit en Hollande que l'armée des alliés se ruineroit à ce siège.

Mais Luxembourg qui sembloit

avoir inspiré toute son activité aux chefs des troupes Allemandes , attaqua Grool avec tant de vigueur ; d'intelligence & de bonheur , que la ville se rendit après trois jours de siege. Les Etats-Généraux furent d'autant plus surpris & indignés de ce revers , qu'ils avoient compté que Grool se défendrait autant de mois qu'il avoit tenu de jours. La garnison s'excusa de sa lâcheté sur les habitants , qui intimidés par les bombes des assiégeants , l'avoient forcé à capituler. Cette conquête répandit une telle terreur dans l'Over-Iffel , que les villes de Borkulo & de Brévoort ouvrirent leurs portes , sans oser soutenir une seule attaque. Rien ne contribua plus aux succès de Luxembourg , que les sentiments des Over-Ifféliens en faveur de Louis XIV. Cette province , qui , au milieu des combats & des révolutions dont elle avoit été le théâtre pendant près d'un siècle , avoit conservé la Religion Catholique , ne respiroit que la domination Françoisise. La discipline que Luxem-

1672.

Le 8 Juin

*Hist. de
Hollande ,
tom. IV. p.
86.*

1672.

*Hist. de
Hollande ,
tom. IV. p.
87.*

bourg faisoit observer à ses troupes, tandis que l'évêque de Munster laissoit vivre les siennes à discrétion , ajoutoit encore à l'amitié qu'elle témoignoit aux François.

Cependant Luxembourg avoit jetté un pont sur l'Issel , pour pénétrer dans le Velaor , & assiéger Deventer , capitale de la Province.

Deventer est une belle & riche ville ; sa situation sur la rive droite de l'Issel , une nombreuse garnison & le zele de ses habitants qui avoient promis de défendre leur liberté jusqu'au dernier soupir , la rendoient respectable. Elle auroit coûté beaucoup de sang aux alliés, si la trahison d'un côté , & l'épouvante de l'autre n'eussent combattu en faveur des assiégeants. Elle se rendit à discrétion après quatre jours de siege : la garnison fut prisonniere de guerre , & la ville ne se racheta du pillage , qu'en donnant une somme considérable à l'évêque de Munster.

De Deventer , les vainqueurs marcherent à Zwol, ville d'une mé-

diocre étendue , mais très-forte : la garnison qui consistoit en cinq régiments d'infanterie & six compagnies de cavalerie , se défendit aussi mal que celles de Grool & de De-venter. Elle capitula après quatre jours de tranchée ouverte. Cette prise fut suivie de celles de Campen , de Hasselt , de Steenvich , de Haltem , d'Elbourg , d'Ander-vick , d'Ommen , & du fort d'Ommerscham. C'est ainsi que l'Over-Issel entier fut conquis en un mois , & partagé entre l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster. La Frise alloit subir le même sort sans l'imprudence de Van-Galen. Il y avoit quelque temps que ce Prélat qui desiroit avec passion de se voir le maître de la ville de Zutphen , pressoit Luxembourg de l'assiéger. Mais le Duc qui regardoit cette place comme très-importante pour la sûreté des conquêtes du Roi , ayant fait part à ce Prince des vues de son allié : Monsieur eut ordre de prévenir l'Evêque ; Zutphen fut attaqué & pris. Van-Galen outré se

1672.

*Mémoires
manuscrits de
Saint - Ger-
main.*

1672.

plaignit avec aigreur de la conduite du Duc à son égard , & demanda à la Cour un autre Général. C'étoit tout ce que desiroit Louis XIV, qui déjà avoit jetté les yeux sur Luxembourg , pour lui confier la défense de ses conquêtes en Hollande.

Les alliés eurent bien-tôt lieu de se repentir d'avoir demandé le rappel d'un Général auquel ils étoient principalement redevables de leurs succès : en effet , dès cet instant même , la fortune cessa de combattre pour eux ; ils s'attachèrent au siège de Groningue, qu'ils ne purent emporter en vingt-huit jours de tranchée ouverte. Ils perdirent devant cette place dix mille hommes & leur réputation : cette défaite fut suivie de la perte d'une grande partie de leurs conquêtes.

Cependant Luxembourg s'étoit rendu à Utrecht auprès du Roi, dont il fut reçu avec de grandes marques d'estime & de distinction.

Louis XIV étoit alors au comble de la gloire ; ses succès avoient

surpassé ses espérances & surpris toute l'Europe : en moins de six semaines, il avoit subjugué par ses mains ou celles de ses Généraux 40 places fortes, conquis trois Provinces entieres, & pris plus de 40 mille hommes. Mais ébloui par l'éclat de la prospérité, il refusa la paix à la Hollande, ou plutôt il ne voulut l'accorder qu'à des conditions qui auroient anéanti la puissance de cette République. Cette faute, la plus grande de toutes, fut suivie de plusieurs autres; il rejetta les conseils de Condé & de Turenne, qui éclairés par une longue expérience, l'exhortoient à raser les fortifications de la plupart des villes conquises, afin de conserver une armée capable d'en imposer à tous les Potentats qui oseroient embrasser la défense des vaincus. Les conseils du marquis de Louvois qui opina pour la conservation de toutes les conquêtes, furent préférés. On dispersa donc la moitié de l'armée dans les places Hollandoises : cette conduite imprudente

1672.

jointe à la perte de vingt mille soldats tués , morts de maladies ou désertheurs , diminua tellement l'armée , que de cent vingt mille hommes que le Roi avoit menés en Hollande , il n'en restoit pas au mois de Juillet 40 mille en état de tenir la campagne.

Pendant que le Roi se privoit ainsi des moyens de poursuivre la victoire , la présomption & le mépris pour l'étranger , qui ont toujours été si funestes aux François , rétablissoient les armées des États-Généraux. On relâcha trente mille soldats prisonniers pour soixante mille écus.

Malgré toutes ces fautes , la consternation étoit si généralement répandue dans le reste des Provinces-Unies ; on désespéroit si fort de résister à un Prince dont la fortune prévaloit avec tant d'éclat sur celle de ses ennemis , qu'Amsterdam même fut sur le point de lui ouvrir ses portes. Ce ne fut pas sans peine que le parti des citoyens zélés pour la liberté prévalut. Pour se maintenir, il

fallut sacrifier le pays : on coupa les digues ; la Province fut ensevelie sous les eaux , pour opposer à un conquérant que les plus grands fleuves , & les villes les mieux fortifiées de l'Europe n'avoient pu arrêter , des obstacles impossibles à franchir. Ce sacrifice ruineux qui sembloit avoir été ordonné par le désespoir , sauva la République ; dès-lors la fortune cessa de regarder les Hollandois d'un œil irrité ; ils se défendirent dans le continent avec beaucoup de gloire & de succès contre l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster , & sur mer contre les Anglois & les François. La flotte des Indes apporta des trésors immenses que la République répandit en Allemagne , pour susciter des ennemis à Louis XIV. Mais le principal instrument du salut & de la liberté de la Hollande fut un jeune Prince de vingt-deux ans, qui, à une fermeté invincible, joignoit un génie supérieur.

On voit que je veux parler du célèbre prince d'Orange, en qui le

1672.

maréchal d'Estrade voyoit revivre Guillaume le Taciturne , Maurice & Frédéric-Henri , lorsque le reste des hommes le regardoit comme un enfant accablé sous les débris de sa maison. Appelé au commandement général par les malheurs de sa patrie , après avoir inutilement tenté de défendre les bords de la Meuse, du Rhin & de l'Issel, il s'étoit réfugié dans le camp inaccessible de Bodegrave, pour couvrir les misérables restes d'une République deux mois auparavant si florissante. C'est de ce camp , qu'il écrivit à toutes les têtes couronnées de l'Europe, pour les soulever contre la France : *Si vous abandonnez*, disoit-il à l'Empereur, dont il cherchoit sur-tout à irriter la jalousie contre Louis XIV, *la Hollande à la discrétion d'un Prince si ambitieux, c'en est fait de la puissance de votre auguste Maison & de la liberté publique. Les Pays-Bas tomberont nécessairement sous son pouvoir : maître alors du haut & du bas Rhin, il forcera les Electeurs à l'élire lui*

ou son fils Roi des Romains. Il n'y a qu'un moyen de prévenir l'esclavage dont l'Europe est menacée, c'est d'armer sur le champ l'Empire, & de tomber sur l'Alsace dégarnie de troupes. Il lâchera sa proie pour voler à la défense de ses Etats ; & bientôt réunis tous contre lui seul, nous l'obligerons à une paix qui assurera l'indépendance de la République Chrétienne. 1672.

La politique & les raisons du Stadhouder appuyées des trésors que la République prodigua, firent sur l'esprit de l'Empereur, du roi de Dannemark & de la plupart des Princes Germaniques, toute l'impression qu'il pouvoit desirer. Le roi d'Espagne, comme le plus intéressé dans cette fameuse querelle, commença par lui envoyer l'élite de ses Officiers & de ses troupes. L'électeur de Brandebourg marcha lui-même à son secours avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Enfin délivré par le crime du peuple, & peut-être par ses intrigues secretes, des deux freres de Vitt, le prince d'Orange jouissant d'une au

1672.

torité presqu'absolue, ne s'occupa plus que des moyens d'affranchir sa patrie de la servitude dont elle étoit menacée.

Telle étoit la situation des affaires , lorsque le Roi trop impatient de jouir de ses triomphes , retourna en France avec sa Cour & sa Maison militaire : avant que de partir , il disposa du gouvernement des Provinces conquises en faveur des Généraux en qui il avoit le plus de confiance. Turenne fut nommé à celui de Gueldres, & Luxembourg à celui d'Utrecht.

Cet emploi étoit brillant & glorieux , mais difficile à remplir : la ville d'Utrecht , capitale du Gouvernement , est sans contredit l'une des plus florissantes des Provinces-Unies , tant par la magnificence de ses bâtimens , la beauté de ses places , que par la quantité de canaux bordés d'arbres qui traversent ses rues , & qui communiquent jusqu'à Amsterdam. Mais elle n'avoit pour toute défense qu'un fossé large & peu profond , & de mauvais rem-

parts auxquels tenoient de vastes fauxbourgs. Il falloit défendre cette ville avec celles de Creve-cœur , d'Oudevater , de Montfort , de Bommel , de Naerden , d'Ardevich , d'Elbourg , de Campen , de Voerden , de Rhéenen , de Whageningen , d'Amersfort , de Croanembourg , de Tiel , & une infinité d'autres postes , contre le prince d'Orange qui se voyoit à la tête de trente mille hommes ; & sur-tout contenir un nombre prodigieux de citoyens qui déjà détestoient le joug au-devant duquel ils avoient volé.

1672.

Le duc de Luxembourg n'avoit sous ses ordres que vingt-quatre mille hommes, dont les deux tiers étoient dispersés dans les places dont on vient de parler. Le Roi à son départ, persuadé qu'il ne pourroit jamais garder tant de villes avec une poignée de soldats , l'avoit laissé le maître d'évacuer celles qu'il jugeroit à propos , en lui recommandant seulement la conservation d'Utrecht,

*Dépêche de
Luxembourg
à Louvois du
1 Août.*

1672. Cette ville, en ouvrant ses portes au Roi, avoit obtenu de n'être point chargée d'une garnison; mais Luxembourg ayant reconnu que le prince d'Orange y entretenoit de secrètes liaisons, & ne pouvant confier le salut de cette place à la fidélité douteuse de ses citoyens, y fit entrer huit bataillons. Il campa avec le reste de son armée réduite à quatre bataillons & à cinq mille hommes de cavalerie aux portes de la ville, tant pour contenir vingt mille habitants armés, que pour empêcher le prince d'Orange d'en entreprendre le siege.

*Hist. de
Hollande, t.
IV. pag. 173,
& suiv.*

Au reste, il n'avoit pu rassembler les troupes dont on vient de parler, qu'en évacuant plusieurs places, & entr'autres Oudevater, Croanembourg, & Voerden, qui n'est située qu'à trois lieues d'Amsterdam. Le prince d'Orange ne manqua pas de s'en saisir & de les fortifier, ainsi que tous les châteaux qui sont entre Amsterdam, Leyde & Utrecht.

Son dessein étoit de resserrer les François, & sur-tout de les empêcher

cher de lever des contributions jusqu'aux portes d'Amsterdam, en attendant que les circonstances lui fournissent l'occasion d'assiéger Utrecht, & de les chasser de la Province. Luxembourg, de son côté, persuadé que le seul moyen d'entretenir la confiance de ses troupes, & de diminuer celle de l'ennemi, étoit d'agir, s'embarque sur des bateaux plats avec trois mille hommes, & vogue à travers l'inondation au château de Croanembourg, défendu par une garnison considérable. A son approche, un régiment de cavalerie s'enfuit, le Duc attaqua le château qu'il prit avec cinq cents hommes. Les châteaux de Loënen, de Jaarsevelt & plusieurs autres eurent le même sort. Toutes les garnisons tombèrent entre les mains du Duc, qui fit environ douze cents prisonniers dans cette course.

Pendant qu'il portoit la terreur jusques dans le fond de la Hollande, il apprit qu'il y avoit eu quelques soulèvements à Utrecht & dans les autres villes, à cause des taxes que

1672.

M. Robert, Intendant de l'armée ;
 & que quelques citoyens avoient
 formé le complot de livrer la ville
 & la garnison Françoisise au prince
 d'Orange. Cette nouvelle le ramena
 promptement dans la capitale de
 son gouvernement.

A son arrivée, les habitants qui
 se sentoient coupables, s'enfuirent.
 En vain Luxembourg publia une
 Ordonnance par laquelle il leur en-
 joignoit de retourner dans leur pa-
 trie, sous peine de confiscation des
 biens qu'ils y avoient laissés : tous
 préférèrent l'exil au danger de vivre
 sous la domination d'un vainqueur
 dont ils avoient conspiré la ruine.

*Dépêche de
 Luxembourg
 à Louvois du
 17 Août,*

Pour prévenir les suites de la
 légéreté & du mécontentement des
 habitants d'Utrecht, le Duc en-
 treprit de les désarmer. La nuit
 du 15 Août, il fait entrer toutes
 ses troupes dans la ville, distribue
 son artillerie dans les places publi-
 ques ; & après avoir pris les pré-
 cautions que dictoit la prudence, il
 visite lui-même les maisons, & en-

leve les armes qui furent transportées à l'Hôtel de Ville, sans qu'aucun des habitants d'Utrecht, qui peu auparavant s'étoient laissés emporter aux plus terribles menaces, osât témoigner la plus légère résistance. C'est ainsi que, sans effusion de sang, il exécuta une entreprise qui avoit donné de grandes inquiétudes à la Cour.

1672.

A peine avoit-il pourvu au salut de la garnison Françoisise d'Utrecht, qu'on apprit que le prince d'Orange fortifié par un corps de dix mille hommes qu'il venoit de retirer de dessus la flotte, étoit sorti de son camp de Bodegrave. Son dessein étoit enfin de remplir la promesse qu'il avoit faite à la ville d'Amsterdam, de chasser les François de la province d'Utrecht.

Tout paroïssoit favoriser le succès de l'entreprise : la supériorité du nombre, la valeur du Prince, les vœux de la Province conquise qui tous se réunissoient en sa faveur. Luxembourg ne comptoit que six mille hommes sous ses drapeaux ;

1672.

& il n'avoit nuls secours à espérer, parce que l'électeur de Brandebourg occupoit avec vingt-cinq mille hommes les meilleures troupes de France que le vicomte de Turenne venoit de retirer de la Hollande, pour marcher à sa rencontre.

Au reste, le prince d'Orange se croyoit si sûr de vaincre, qu'il négligea de mettre garnison dans Voerden dont la situation bloquoit en quelque sorte Amsterdam. Il ne pouvoit croire que Luxembourg, à la vue d'une armée quatre fois plus nombreuse que la sienne, osât l'affoiblir encore, en occupant une place qu'il avoit déjà évacuée faute de troupes. Il paroît qu'on pensoit de même à la Cour de France, puisque M. de Louvois n'eut pas plutôt appris quelles étoient les forces & les desseins de l'ennemi, qu'il manda au Duc de ne s'attacher qu'à la défense d'Utrecht : *Le Roi est persuadé, lui disoit-il, que la plus rude guerre que vous puissiez faire aux Hollandois, est la conservation de cette place.*

*Dépêche de
Louvois à
Luxembourg
du 18 Août.*

DE LUXEMBOURG. 165

Mais il s'en falloît bien que Luxembourg pensât ainsi : il répondit à M. de Louvois avec autant de force que de liberté, que le seul moyen de détruire le prince d'Orange, dans l'esprit des Hollandois qui s'attendoient à des exploits éclatants de sa part, & de les réduire à accepter la paix aux conditions dictées trois mois auparavant par le Roi, étoit de le vaincre : Tels sont, ajoutoit-il, les maux auxquels la Hollande est en proie par nos courses, que je ne doute point qu'un léger avantage remporté sur le Stadhouder qu'elle regarde comme son libérateur, n'acheve de la bouleverser. Vous avez de fortes garnisons dans des villes qui ne sont point à portée d'être insultées. Détachez-en seulement six bataillons à mon secours. Quelque nombreuse que soit l'armée du prince d'Orange, je n'en demande pas davantage pour la battre. Si vous me refusez ce renfort, sans doute qu'il faudra évacuer les places par le moyen desquelles je désolois les Hollandois, & brûler les fauxbourg d'Utrecht; mais considérez quelles seront les suites

1672.

Dépêche de
Luxembourg
à Louvois du
30 Août.

1672. *de cette démarche : les paysans se souleveront , & nous deviendrons la fable & peut-être la proie de l'ennemi. Non, je ne peux soutenir l'idée de la honte qu'une pareille conduite imprimerait sur les armes du Roi ; & j'aimerois mieux servir par-tout ailleurs en qualité de Capitaine de chevaux-légers , que de voir ici la gloire de la nation flétrie entre mes mains.*

Des représentations si justes touchèrent le Roi qui lui envoya six bataillons avec un transfuge , dont le Duc ne profita gueres moins que de ce secours.

*Hist. de
Hollande , p.
158, & suiv.*

Ce transfuge appelé le comte de Montbas , étoit fameux par de grandes aventures. Né François & obligé de sortir de sa patrie pour s'être battu en duel , il s'étoit attaché au service de la Hollande , & étoit parvenu à la place de Commissaire général des armées , la troisième dignité militaire de la République. Il avoit épousé la fille du célèbre Hugues Grotius : mais cette alliance fut la source de ses disgrâces ; elle le rendit odieux au prince

d'Orange, parce qu'elle l'attacha à la faction de Louvestein, dont M^{rs} de Vitt étoient les chefs. Dans

1672.

le cours de cette campagne, il avoit été chargé de la défense du Rhin contre les François. Mais comme le Stadhouder ne lui avoit donné qu'une poignée de soldats, Montbas s'imagina qu'il ne cherchoit qu'à lui faire perdre l'honneur & la vie. Il écrivit aux députés des Etats-Généraux, pour les supplier de confier son poste à un autre Général. Le maréchal de Vurts lui fut substitué. On fait quel fut le succès du passage du Rhin. Le Stadhouder voyant la Hollande en proie aux armes victorieuses des François, fit arrêter Montbas. Il le traduisit au conseil de guerre pour avoir abandonné son poste, sans attendre les ordres de son Général. Le peuple ému auroit déchiré cet infortuné Gentilhomme, sans le prince d'Orange, qui le destinant à l'échafaud, le déroba à la fureur de la multitude. On le transporta par ses ordres, dans un chariot de foin, d'Utrecht à

1672.

*Relation
manuscrite.*

Niewerbruck où l'on instruisit son procès. Montbas se défendit avec beaucoup de fermeté; il représenta les ordres des députés des Etats qu'il regardoit comme ses Souverains. Mais le conseil de guerre ne le condamna pas moins à un bannissement perpétuel. Un arrêt si injuste ne satisfit pas encore le ressentiment de son implacable ennemi; le prince d'Orange le supprima, & lui donna de nouveaux juges.

Réduit au désespoir, Montbas forma, du sein de sa prison, le dessein hardi d'envelopper le Stadhouder dans son désastre, & de lui arracher la vie. Il trouva moyen d'avoir un pistolet, pour s'en servir contre son persécuteur, qui tous les jours passoit à pied sous les fenêtres de sa prison. La destinée du prince d'Orange, qui le réservoir au trône, le déroba au danger qui le menaçoit; il cessa de passer par la même rue. Montbas lassé d'attendre sa victime, ne s'occupa plus que des moyens de fuir; il eut le bonheur de rompre ses fers, & de se sauver
avec

avec des travaux incroyables à travers l'inondation qui s'étendoit depuis Niewerbruck jusqu'à Voerden, d'où il se rendit à Arnheim auprès du prince de Condé. Bien-tôt après le marquis de Louvois l'envoya à Utrecht, dans l'espérance qu'il seroit utile au duc de Luxembourg, par les liaisons qu'il avoit conservées en Hollande avec les restes de la faction opposée au prince d'Orange.

1672.

Le premier exploit de Luxembourg, après avoir reçu le renfort qu'il avoit demandé, fut la conquête de Voerden qu'il surprit; il y établit en garnison le régiment de Picardie, & quelques compagnies Suisses sous les ordres du comte de la Mark. De-là il s'embarqua sur des bateaux plats, & fut porter la terreur & le ravage dans tous les bourgs, les villages & les châteaux des environs d'Amsterdam & de Leyde, où il fit un butin immense.

*Hist. de
Hollande, p.
212. le 18
Sept.*

On ne sauroit croire quel fut le chagrin du prince d'Orange, d'avoir perdu par une aveugle

1672.

*Hist. de
Hollande le
28 Sept. p.
215.*

*Dépêche de
Luxembourg
à Louvois du
30 Sept.*

confiance la ville de Voerden, dont la garnison devint le fléau d'Amsterdam. Résolu de réparer sa faute par une expédition éclatante, il s'avance vers Naerden que la flotte Hollandoise bloquoit déjà par mer; mais le jour même qu'il avoit destiné à l'attaque générale de cette place importante, Luxembourg déjà revenu de sa course, jetta du secours dans Naerden, & força le prince d'Orange de se retirer. Les châteaux, les écluses fortifiées que les Hollandois occupoient auprès de Naerden, furent attaqués, emportés & détruits.

Le prince d'Orange alla camper à Vesep, derrière un large & profond canal. Par sa position, il menaçoit également Utrecht, Naerden, Bommel, le fort de Creve-cœur & Voerden : quoique Luxembourg n'eût pas plus de quatre mille hommes sous ses ordres, il résolut de s'approcher de l'ennemi, pour être plus à portée de pénétrer ses vues, & de déconcerter ses projets. La marche des François fut brusque

& hardie ; ils surprirent l'armée Hollandoise, dont la grande garde fut battue & poursuivie par les dragons, qui se jetterent à la nage dans le canal , & s'avancerent jusqu'aux retranchements des Hollandois , d'où ils emmenerent beaucoup de prisonniers.

1672.

Le lendemain 9 Octobre, Luxembourg ordonna un fourage général jusques sous le camp de l'ennemi. Quelques troupes Hollandoises ne pouvant soutenir une telle bravade, sortent sans ordre des lignes pour fondre sur les fourageurs : elles furent enveloppées & taillées en pieces par les dragons. Ces succès, quoique légers , avoient tellement encouragé le soldat François, que Luxembourg étoit résolu d'insulter le lendemain le camp ennemi : il tint pendant toute la nuit des partis sur le prince d'Orange, dans le dessein de l'attaquer le lendemain matin.

*Relation
manuscrite.*

Mais le Prince , à l'aide d'un brouillard épais , échappa à la vigilance de Luxembourg , qui n'apprit que le lendemain matin que

Voerden étoit investi par les Hollandois.

1672.

Quoique Voerden couvrît la province d'Utrecht , quoiqu'elle donnât entrée aux François dans le pays soumis aux Hollandois, le Duc étoit moins inquiet du salut de cette place, que de celui de la garnison qui consistoit en plus de deux mille hommes ; la ville de Voerden n'avoit pour toute fortification qu'une muraille , elle pouvoit être insultée & emportée d'emblée. Déjà le comte de la Marck faisoit du haut de la tour les signaux dont il étoit convenu avec Luxembourg pour lui annoncer le danger qui le menaçoit.

Qu'on juge de l'inquiétude & de la perplexité du Général François : le pays généralement inondé n'offroit aux yeux étonnés qu'une vaste mer ; on ne pouvoit approcher de l'ennemi que par une chaussée étroite ; il falloit se résoudre à voir prendre l'élite de ses troupes , ou à combattre avec environ trois ou quatre mille hommes le Stadhouder

qui en comptoit quatre fois plus
sous ses drapeaux.

1672.

Jamais l'ame de Luxembourg ne paroissoit plus active, & son courage plus intrépide & plus fertile en ressources, que lorsque les obstacles & les dangers devenoient plus terribles. Après avoir délibéré quelques instants sur le parti qu'il convenoit de prendre, il résolut de marcher promptement au prince d'Orange, afin de ne lui pas laisser le temps de fortifier ses lignes, & de lui fermer la seule avenue par laquelle son camp fût accessible. La rapidité de l'exécution répondit à la hardiesse de l'entreprise : il prend seul la poste pour Utrecht, où il s'abouche avec le marquis de Genlis, Maréchal de camp, à qui il donne ordre de lui amener au village d'Harmelen les huit bataillons de la garnison d'Utrecht. Il retourne pendant la nuit à son armée, qu'il conduisit sur le champ à l'ennemi. Arrivé au village d'Harmelen, son premier soin fut de faire allumer un fanal au haut du clocher, afin d'avertir

*Mémoires
de Saint-Germain.*

le comte de la Mark du secours.
 1672. Cependant le marquis de Genlis ne paroissoit point. Après l'avoir attendu en vain pendant plus de six heures, Luxembourg craignant que chaque instant ne fût le dernier de Voerden, poursuit sa route sur la chaussée, qui d'un côté étoit renfermée par un canal large & profond, & de l'autre par l'inondation. Il parvint à l'entrée de la nuit au pont du village de Kamerick, que l'ennemi avoit oublié de rompre.

*Mémoires
de Feuqui. p.
194. t. III.*

A l'aspect de la poignée des soldats qui le suivoient, les habitants du village le prirent pour un Officier général Espagnol qui alloit renforcer l'armée du prince d'Orange. Dans cette idée, ils se jetèrent à ses genoux, & le conjurent de ne faire aucun quartier aux François assiégés dans Voerden. Cette méprise, dont il ne put s'empêcher de rire, en lui découvrant les sentiments des Hollandois, ne fit que le confirmer dans le desir extrême qu'il avoit de les humilier.

*Dépêche de
Luxembourg
du 16 Oct.*

Arrivé à la portée de l'artillerie

ennemie , il s'arrêta encore pour attendre le marquis de Genlis. Pendant ce temps là, quoiqu'il connût parfaitement la situation du pays & l'inondation, qu'il alloit lui-même sonder tous les jours, il envoya encore un espion, en qui il avoit une confiance particuliere, pour sonder de nouveau la profondeur de l'eau, & observer la contenance de l'ennemi: cet homme adroit & intelligent remplit parfaitement ses ordres; & bien-tôt après il lui vint faire part des obstacles étonnans que le prince d'Orange avoit su apporter en moins de vingt-quatre heures, au projet de lui faire lever le siege.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

1672.

Son armée étoit partagée en trois corps, qui formoient autant de quartiers devant la ville. Le premier étoit aux ordres du Stadhouder; le second, sous ceux du comte de Hornes; le troisieme, qui seul paroissoit accessible, avoit été confié à Frédéric de Nassau-Zuylestein, le plus brave officier de la République.

1672.

Zuylestein avoit pourvu à la défense de son quartier en habile Général ; il étoit campé avec environ huit mille hommes à la tête de la chaussée, sur laquelle il avoit élevé deux forts derriere cinq retranchements, dans les fossés desquels il avoit fait entrer l'eau du canal. Ces forts bien palissadés, étoient garnis de plusieurs batteries de canon qui enfiloient la chaussée : devant le fort de la droite, étoit un moulin qu'il remplit de grenadiers ; à gauche, il y avoit une grande maison qu'il fit percer, afin que les troupes qu'il y posta, prissent, au moment de l'assaut, les François en flanc. Dans cette situation, Zuy-lestein défioit le Général François, & ne souhaitoit rien tant que d'en être attaqué, pour le faire repentir de son audace.

Le rapport de l'espion ne changea rien au projet de Luxembourg ; cependant, avant que d'entamer l'action, il jugea à propos d'assembler le conseil de guerre, auquel il appella le comte de Montbas. Il

ne dissimula point les obstacles qu'il y avoit à vaincre pour sauver Voërdën, & la grandeur du péril ; mais il ajouta qu'il ne désespéroit pas de la victoire, parce que l'inondation, qui couvroit les lignes de l'ennemi, profonde & impraticable à la droite, n'avoit que trois ou quatre pieds de hauteur à la gauche ; que par ce moyen, on pourroit attaquer les retranchements de front & en flanc ; que quelque nombreuse que fût l'armée du prince d'Orange, il ne pourroit lui opposer sur une digue, plus de troupes qu'elle n'en pourroit contenir ; & il conclut qu'il falloit marcher, sans attendre le marquis de Genlis.

Les Officiers qui composoient le conseil de guerre, étoient de jeunes colonels avides de gloire ; ils applaudirent aux vues du Général, & furent se mettre à la tête de leurs corps pour combattre.

Telles furent les dispositions de Luxembourg : il laissa le marquis de Boufflers avec son régiment de dragons, vis-à-vis les retranche-

1672.

*Feuq. tom.
III. p. 194.*

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1672.

ments construits sur la digue du vieux Rhin; il avoit ordre d'y faire une fausse attaque, au moment qu'il entendroit le bruit de l'artillerie, à l'assaut que lui-même alloit livrer aux Hollandois retranchés sur la digue du canal de Kamerick. Le reste des troupes étoit rangé sur deux lignes, les François à la première, les Suisses à la seconde. Son plan d'attaque embrassoit en même temps, le moulin, la maison, les forts & les retranchements.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

Relat. Man.

Il étoit environ minuit, lorsqu'on entendit le signal du combat. Luxembourg, qui s'étoit chargé de l'attaque des forts à travers l'inondation, se jette le premier dans l'eau; en entrant, il fait un faux pas & tombe; l'Officier & le Soldat, qui se défioient également du comte de Montbas, jettent un cri furieux contre lui, comme s'il eût entrepris de faire périr le Général & l'armée, pour obtenir sa grace du prince d'Orange. Luxembourg eut la présence d'esprit de l'envoyer au marquis de Boufflers, sous prétexte de

lui porter des ordres, mais en effet pour le dérober à l'injuste fureur de la soldatesque, & en même temps il continue de marcher. Le soldat honteux de ne pas suivre un si brave Chef, s'élance dans l'eau, & fond sur la maison & le moulin avec une telle impétuosité qu'il l'emporte ; delà il marche aux forts, & les attaque avec la même vigueur ; ils alloient avoir le même sort que la maison, sans l'imprudence d'un soldat qui mit le feu au moulin ; l'incendie fit apercevoir à Zuylestein le gros des François, contre lequel il dirigea son feu avec tant de succès, qu'il les repoussa avec beaucoup de carnage. Luxembourg les rallia dans l'eau, mais les voyant rebutés ; il les laissa reposer quelque temps : après quoi il les conduisit aux retranchements, qu'il attaqua en même temps de front & en flanc.

Zuylestein les défendit long-temps avec un courage héroïque ; mais malgré ses efforts & ses belles dispositions, les cinq retranchements

1672. & les deux forts furent emportés, après un combat nocturne de six heures, le plus furieux de cette guerre. Le carnage fut affreux; Zuylestein percé de dix-huit blessures, mourut les armes à la main, sans vouloir de quartier.

A la première nouvelle de la victoire des François, le prince d'Orange & le comte de Hornes abandonnerent précipitamment l'assaut qu'ils livroient à la place; ils allèrent se réfugier dans le camp de Bodegrave, que les marais, les canaux & l'inondation rendoient inaccessible.

*Feuqui. t.
III. p. 194.*

Les vaincus perdirent dans cette action six mille hommes qui furent tués ou noyés. La nombreuse artillerie qui défendoit les forts & les retranchements, tomba au pouvoir du vainqueur avec une grande partie des bagages du prince d'Orange. La victoire coûta aux François mille hommes tués & davantage de blessés: le comte de Meilly, Colonel du régiment de Normandie, fut du nombre des premiers.

Il est constant que si Luxembourg eût attendu le marquis de Genlis , qui ne parut que plus de six heures après la victoire , Voerden eût tombé au pouvoir de l'ennemi , malgré la belle défense du comte de la Mark , qui , dans le court espace du siège , fit de vigoureuses sorties , dans l'une desquelles le comte de Laval Bois - Dauphin ^(a) fut tué. La place étoit réduite à la dernière extrémité : au reste la Mark contribua à la victoire ; la nuit même du combat , au bruit de l'artillerie , il attaqua le quartier du prince d'Orange. Quoique repoussé , il occupa les forces du prince d'Orange , qui n'osa affoiblir son quartier , pour renforcer celui de Zuy-
lestein.

En entrant dans Voerden , le Duc fut reçu avec des applaudissements incroyables de la garnison : il la félicita à son tour , ainsi que son brave Commandant , sur le cou-

^(a) Ce Seigneur étoit neveu du comte de Laval tué en 1646 , au siège de Dunkerque , à la veille d'être Maréchal de France ,

1672.

rage & le zele qu'elle avoit témoigné ; il renvoya ensuite avec les plus grands honneurs , le corps de l'intrépide Zuytlestein au prince d'Orange.

*Mémoires
de Saint-Germain,*

Le Roi n'eut pas plutôt appris le détail & les circonstances de cette action unique par son audace, qu'il écrivit de sa propre main au vainqueur dans les termes les plus flatteurs. Il vouloit dès-lors l'élever à la dignité de Maréchal de France; mais le marquis de Louvois à qui il fit part de ses vues , l'ayant pressé d'honorer en même temps du bâton plusieurs Lieutenants généraux plus anciens que Luxembourg , le Roi changea d'idée. Il se contenta pour lors de nommer le Duc à la compagnie des Gardes-du-corps , que le comte de Lausun, son ancien favori , avoit possédée. La charge de Capitaine des Gardes-du-corps étoit devenue , depuis que Louis XIV régnoit par lui-même , l'une des premières de l'Etat. Elle étoit enviée par tout ce qu'il y avoit de Grand dans le Royaume, & le Roi

n'en disposa jamais qu'en faveur des Maréchaux de France qu'il aimoit , & estimoit le plus. 1672.

A ce bienfait , dont Luxembourg connoissoit le prix, le Roi en ajouta un autre qui n'étoit gueres moins considérable. Pour le mettre en état de payer un brevet de retenue de quatre cents mille livres au comte de Lausun , il lui fit don de la charge de Maître de la garde-robe vacante par la mort du comte de Nogent noyé au passage du Rhin. Le Duc la vendit six cents mille livres au marquis de Tilladet; le brevet de retenue fut payé, & la veuve du comte de Nogent reçut une gratification de cinquante mille écus.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

*Dépêche de
Louvois du
28 Oct.*

Pour achever de lui témoigner toute sa confiance , le Roi le laissa maître de nommer aux emplois vacants par la mort des Officiers tués au combat de Voerden. Le Duc s'acquitta d'une commission si honorable avec l'approbation de toute l'armée; il n'eut égard qu'aux services , aux talents & au zele des prétendants. Enfin il mit le comble

*Dépêche de
Louvois du
30 Oct.*

1672.

à sa gloire , en obtenant de la Cour, le rappel du marquis de Genlis, qui avoit été exilé pour n'avoir pas rempli avec plus d'activité les ordres de son Général. Genlis servit depuis avec beaucoup de distinction ; il parvint au grade de Lieutenant général, & fut tué à la bataille de Cassel.

En réfléchissant sur la conduite de Louis XIV, on ne fera point étonné de voir qu'un Prince si attentif & si reconnoissant ait été servi avec tant de zele & de succès.

L'élévation du Duc répandit beaucoup de joie à la Cour & à la ville : la nation applaudit aux victoires & à la fortune d'un homme , qui , après avoir éprouvé tout ce que l'adversité a de plus accablant, loin de se laisser abattre par la destinée qui sembloit le poursuivre, avoit su jusques dans le sein de l'exil & de la proscription, se couvrir de gloire , & acquérir des talents qui le rendoient nécessaire à l'Etat.

Cependant les maux de la Hollande

lande augmentoient chaque jour. L'inondation devenue plus terrible par l'ouverture des digues que les François élargissoient sans cesse , avoit forcé les payfans de chercher contre la fureur des eaux un asyle jusqu'au plus haut étage de leurs maisons. Là ces malheureux dépouillés de leurs bestiaux que l'inondation avoit engloutis , privés de tous secours , en proie au désespoir , périssoient de faim. Ceux qui s'étoient réfugiés dans les principales villes , y porterent la misere & les maladies contagieuses ; il n'y avoit point de semaine qu'il ne mourût dans la seule ville d'Amsterdam jusqu'à mille personnes.

Tant que les Hollandois furent soutenus par l'espérance de voir les François chassés de la province d'Utrecht, ils supporterent ces maux horribles avec une grandeur d'ame héroïque. Mais la défaite de Voerden , & la retraite de l'électeur de Brandebourg , ne leur laissant plus appercevoir de terme à leurs infortunes , le peuple désespéré com-

1672.

Dépêche de
Luxembourg
à Louvois du
16 Nov.

1672.

*Dépêche de
Luxembourg
à Louvois du
6 Déc.*

mença à demander hautement la paix ou une suspension d'armes. Luxembourg, par le moyen de ses émissaires, échauffa encore les plaintes & la fermentation. Il y eut des séditions dans plusieurs villes. Enfin le grand Pensionnaire de Hollande, Fagel , quoique redevable de sa fortune au prince d'Orange, ne put consentir à la ruine entière de sa patrie. Il entama , de concert avec les principaux membres des Etats-Généraux, une négociation secrète avec le duc de Luxembourg. Il se servit du baillif de Voerden , qui , au moyen des passe-ports qu'on lui accorda , fit plusieurs voyages à Utrecht & à la Haie.

En permettant à son Général d'écouter Fagel , le Roi lui témoigna qu'il ne se relâcheroit jamais des propositions qu'il avoit voulu dicter six mois auparavant. Mais le grand Pensionnaire n'osa jamais offrir que celles que Louis XIV avoit rejetées avec tant de mépris. Luxembourg déploya envain toute son éloquence , pour porter le Ministre

Hollandois à satisfaire la Cour de France. *Vous trouvez*, lui disoit-il, *les conditions de la paix insupportables à un peuple libre ; mais à quel titre en espérez-vous de plus favorables ? Quels sont les succès qui pourroient vous mériter un traitement plus modéré ? J'avoue que les conquêtes du Roi ne se sont point étendues , depuis que vous avez pris la résolution désespérée d'ensevelir votre patrie sous les eaux. Mais au moins il les a toutes conservées , & ses alliés lui demeurent constamment attachés. Pour vous , si vous réfléchissez sur votre situation , vous la trouverez plus déplorable qu'elle n'a jamais été. Les secours que vous attendiez d'Allemagne , & qui seuls vous ont fait préférer une guerre si ruineuse à la paix , ont été repoussés. La fuite de l'électeur de Brandebourg vous livre à la merci du Roi. Chaque jour que vous différez de suivre un parti dicté par la nécessité , ajoute un nouveau poids à vos malheurs. Il faut enfin que vous souleviez toute l'Europe contre la France , pour vous soustraire au joug dont elle vous menace ; mais supposé que vous*

1672.

Ibidem,

1672. réussissiez à mettre dans vos intérêts l'Allemagne & le Nord, ne voyez-vous pas, qu'avant que les armées de ces différents Princes se soient ébranlées, votre pays sera misérablement dévasté & ruiné. Je sais que vous comptez sur des secours plus prompts de la part de l'Espagne ; mais quand cette couronne seroit assez puissante pour balancer les forces & la fortune du Roi mon maître, quels fruits recueillerez-vous d'une alliance aussi suspecte ? Quoi donc ! des Républicains aussi jaloux de la liberté que les Hollandois, seroient assez aveugles, pour ne pas s'appercevoir que le prince d'Orange n'entretient de si grandes liaisons avec les Espagnols vos anciens tyrans, que pour s'établir, par leur protection, Souverain des misérables restes de votre patrie ! Si les Espagnols se déclarent aujourd'hui en sa faveur, c'est dans l'espérance de vaincre plus aisément un comte de Hollande, qu'une République puissante qu'ils n'ont jamais pu soumettre en soixante années de la plus sanglante guerre.

Soit que Fagel fût ébranlé par les raisons du Duc, soit seulement qu'il

voulût procurer à quelque prix que ce fût la paix à sa patrie , il fit affûrer Luxembourg , que si le Roi vouloit envoyer un Ministre à la Haie , la paix seroit conclue en moins de huit jours. Mais le Roi jugeant qu'il étoit plus convenable à sa dignité , que le traité fût négocié à sa Cour & sous ses yeux , ou plutôt appréhendant de donner des soupçons à ses alliés , refusa de se prêter aux vues du grand Pensionnaire. Il espéroit que les Hollandois vaincus par tous les maux dont ils étoient assaillis , demanderoient bientôt à renouer la négociation : il se trompa. Soit que Fagel craignît que les Hollandois ne le punissent un jour de les avoir portés à se soumettre à des conditions honteuses, soit que le sort de de Vitt, son prédécesseur, déchiré par la populace , pour avoir agi contre les vues du Stadhouder , l'effrayât ; il est constant qu'il se renferma dans un profond silence. M. de Louvois furieux de voir succéder à tant d'ardeur pour la paix , une si grande

1672.

*Dépêche de
Luxembourg
du 12 Déc.*

1672. indifférence, donna ordre au duc de Luxembourg de faire une guerre encore plus vive & plus sanglante aux Hollandois, afin de les réduire à tomber aux pieds du Roi, avant que l'Allemagne dont il se défoit, occupât les forces du Royaume par de puissantes diverfions.

Le fonds du caractère de Luxembourg étoit l'enjouement, la bonté & la facilité. En prenant possession du gouvernement d'Utrecht, il avoit formé le dessein de traiter le peuple conquis avec modération, pour l'accoutumer au joug. Sa conduite fut blâmée : le marquis de Louvois, dans la plupart des dépêches, lui reproche d'avoir adouci les ordres de la Cour : *Il faut*, lui dit-il dans une lettre datée du 6 Octobre, *que je vous die que tous les ménagements que vous avez pour les Hollandois, font un fort mauvais effet; & que le Roi veut absolument que vous fassiez brûler tout ce qui ne vous apportera pas la contribution.* Dans une autre du 14 Octobre: *Il ne faut jamais demander d'ordre du Roi, quand il sera*

question de noyer les Hollandois, & de mettre de l'eau entr'eux & vous, qui les empêche de rien entreprendre, parce qu'ils sont perdus, si dans peu ils n'entreprennent quelque chose. Il n'y a pas de meilleur moyen de les empêcher que de couper la digue de Zuydersée (^a). C'est une folie que de songer à gagner le cœur des peuples de la Hollande, tant par leur méchant naturel, qui feroit que ce seroit une mauvaise acquisition, que parce que rien ne les portera à cesser d'assister le prince d'Orange que les incommodités qu'ils recevront.

1672.

Il s'en falloit bien que Luxembourg eût la même opinion que Louvois du caractère des Hollandois. Je ne connois point de nation, lui dit-il dans une lettre du 10 Octobre, qui se rende plus volontiers à la raison, & qui mérite d'être traitée avec plus de bonté. Mais pour toute réponse, Louvois lui écrivit ainsi : Je vous conjure de vous défaire de ces

(^a) Le Zuydersée est un grand golphe de l'Océan qui occupe trente lieues d'étendue : il bai-
gne la Hollande méridionale, la West-Frise, les provinces d'Utrecht, d'Over-Issel & de Frise.

1672. *sortes de tendresses qui vous portent à ménager les peuples. Coupez toutes les écluses ; c'est le moyen de désoler les Hollandois. Enfin pour achever le tableau , dans une lettre du 28 Décembre : S'il gele au lieu où vous êtes ; aussi fort qu'ici , nous entendrons bientôt parler de vous , & nous apprendrons que vous aurez mis le feu par tout , qui est ce à quoi l'on desire que vous vous appliquiez particulièrement.*

D'après des ordres aussi absolus ; aussi severes , aussi réitérés , il falloit renoncer au commandement de l'armée , ou se conduire selon les vues du Ministre. L'ambition & l'humanité s'opposoient également chez Luxembourg à l'un ou à l'autre de ces partis. Il continua donc d'agir avec modération , tant qu'il crut ne pas choquer trop fortement le marquis de Louvois. Ainsi il diminua les taxes que l'Intendant Robert imposoit sans cesse sur la province. Il contint les troupes dans une discipline si exacte , que les Etats d'Utrecht avouerent que le pays avoit plus souffert en trois ou quatre jours

DE LUXEMBOURG. 193
jours de la part du prince d'Orange
dans ses expéditions de Naerden
& de Voerden , que des troupes
Françoises pendant un séjour de
neuf mois.

1672.

Dépêche de
Luxembourg
à Louvois du
28 Fev. 1673.

Il faut avouer cependant que ,
malgré ses soins , sa vigilance , &
l'exemple qu'il donna d'un désin-
téressement égal à celui des anciens
Généraux Romains, les Gouverneurs
des places de son gouvernement abu-
serent , pour la plupart , de leur pou-
voir , pour s'enrichir. Quelques-uns
favoriserent le brigandage & la li-
cence du soldat : M. Stoup , Com-
mandant d'Utrecht , le seul Officier
peut-être qui se montra digne de
son Général par son intégrité, écri-
voit ainsi à M. de Louvois : *Il n'a pas*
tenu à M. de Luxembourg, qu'il n'ait
empêché ces désordres , ou qu'il n'y ait
remédié ; il a fait , & il fait incessam-
ment plusieurs Ordonnances à cet effet.
Mais il n'a pas jusqu'ici pu venir à
bout de les faire exécuter , ni de châ-
tier tous ceux qui les ont transgressées , à
cause de leur grand nombre & de leur
qualité. Car ce ne sont pas seulement

Du 27 Sept.

1672. *les simples soldats ou cavaliers qui sont coupables ; il y a des principaux Officiers de l'armée qui n'ont que trop de part à ces désordres. Au reste, ces excès furent légers en comparaison de ceux que Luxembourg se vit obligé de laisser impunis dans l'expédition de Hollande dont on va bientôt parler : il est temps de reprendre le fil des événements.*

Comme l'inondation privoit Luxembourg des fruits qu'il auroit pu espérer de la défaite du prince d'Orange & de la consternation des Hollandois ; pour ne pas laisser la valeur de ses troupes oisive, il revint à son premier plan, qui étoit d'envoyer sans cesse des détachements dans des bateaux plats, tant pour enlever des postes, que pour lever des contributions jusqu'aux portes d'Amsterdam, de Leyde & de Delft. Les François ne revenoient jamais de ces expéditions, sans amener beaucoup de prisonniers & un butin considérable.

Le 14 Novembre, Luxembourg apprend que le prince d'Orange,

pour arrêter ces courses, avoit jetté le régiment de Bampfild, composé de douze cents hommes dans le fort de Hylestein. Ce fort étoit défendu par plusieurs enceintes de palissades, par un parapet de douze pieds de hauteur, par différentes batteries de canon & par l'artillerie de trois frégates; il paroissoit être hors d'insulte. Mais Luxembourg qui avoit accoutumé l'Officier & le soldat à ne trouver rien d'impossible sous ses ordres, forme le dessein de l'enlever d'emblée: il confie l'exécution de cette entreprise au comte de Sault, jeune Colonel, qui s'étoit signalé au combat de Voerden. Telle étoit alors la supériorité des troupes Françoises, qu'il ne donna au Comte que sept cents hommes pour cette expédition. Le Comte remplit les ordres de son Général avec une audace incroyable; il se jeta le premier dans un grand canal qu'il passa à la nage; & malgré le feu des deux batteries, & celui des trois frégates arrêtées dans le canal, il força l'ennemi, &

1672.

*Dépêche de
Luxembourg
à Louvois des
15 & 16
Novembre.*

1672. mit le feu au fort & aux frégates : trois cents Hollandois périrent misérablement dans les flammes , autant furent tués , environ cent tombèrent entre les mains du vainqueur , à qui cet exploit valut le grade de brigadier.

Cette longue suite de malheurs , les murmures & les cris du peuple accablé de tous les maux de la guerre , loin de lasser la constance magnanime du prince d'Orange , ne faisoient qu'exciter son courage. Battu , repoussé par-tout , pouvant à peine défendre les misérables restes de sa patrie , il forme le hardi dessein de porter le flambeau de la guerre dans les Etats du Roi de France : entreprise héroïque , & dont il n'y avoit peut-être point d'exemple en Europe depuis Scipion & les Romains , qui , hors d'état de soutenir le poids de la guerre en Italie contre Annibal , osèrent la transporter en Afrique & jusqu'aux portes de Carthage. Le Stathouder concerta son projet en homme supérieur. Au premier bruit

de sa marche, les princes Allemands étoient convenus de faire une puissante diversion ; le comte de Monterey, Gouverneur des Pays - Bas, devoit se rendre auprès de lui avec son armée ; enfin les places de la Flandre Françoisse absolument dégarnies de troupes, ne laissoient au Stadhouder que l'embarras du choix.

1672.

Après avoir jetté de fortes garnisons dans les villes de la Hollande les plus exposées aux armes des François, & confié la garde des camps retranchés de Swmerdam & de Bodegrave au comte de Konismark & au colonel Moïse-Paynvin avec chacun dix régiments, le Stadhouder part le 10 Décembre à la tête de 25 mille hommes, traverse la Hollande & le pays de Liege, pousse le duc de Duras, qui veilloit à la sûreté de la frontiere avec un camp volant, & vient fondre inopinément sur l'importante place de Charleroi, qui n'avoit pour toute garnison qu'une seule compagnie d'infanterie.

1672.

A cette nouvelle tout fut en mouvement à la Cour, & dans les armées Françoises. Louvois accourt en Flandre pour veiller au salut de la province ; mais ces efforts tardifs n'auroient pas empêché la perte de Charleroi, sans la hardiesse du comte de Montal. Cet Officier général traversa le 22 Décembre avec autant de courage que de bonheur, les quartiers de l'armée Hollandoise, & entra avec un corps de troupes dans Charleroi, sans avoir perdu un seul homme. Le prince d'Orange ne pouvoit plus espérer la conquête de Charleroi qu'en l'assiégeant dans les formes ; mais rien n'eût été plus téméraire que de s'engager à une pareille entreprise au milieu des rigueurs de l'hiver ; il prit donc le sage parti de se retirer. Malgré le malheureux succès de son expédition, l'Europe commença à regarder ce Prince dont le courage étoit si audacieux & si fécond en ressources, comme un ennemi redoutable pour la France.

Pendant que la fortune trahissoit

*Hist. de
Hollande, t.
IV. p. 239
& suiv.*

devant Charleroi la valeur & la prudence du Stadhouder, elle sau- 1672.

voit la Hollande du joug des François. Il y avoit long-temps que Luxembourg étoit profondément occupé des moyens de réduire avec environ douze mille hommes un pays dont Louis XIV n'avoit pu achever la conquête avec une armée de cent vingt mille hommes soutenus de toute la puissance de l'Angleterre, de l'électeur de Cologne & de l'évêque de Munster. Le projet du Général François étoit si bien combiné, que c'en étoit fait de la République, sans un de ces événements imprévus, que les peuples qui en ont recueilli les fruits, sont en droit de regarder comme un prodige de la Divinité en leur faveur.

Depuis plus de six mois, le prince d'Orange avoit travaillé avec des soins & une dépense incroyables à fermer toutes les avenues de la Hollande, pour mettre la capitale & les principales villes de cette riche province à l'abri d'une invasion.

1672.

*Feuq. rom.
III. p. 125.*

Toutes les têtes des digues étoient couvertes de forts: il avoit tracé des camps aux portes de Bodegrave, de Swmerdam & de Nieuwerbruck, dont on ne pouvoit approcher qu'en franchissant l'inondation, les canaux & les marais qui les environnoient. Enfin il les avoit tellement fortifiés du côté d'Utrecht, qu'on les regardoit comme inattaquables. Il est constant que s'il n'eût pas négligé de les mettre hors d'insulte du côté de la Hollande, Luxembourg n'auroit pu former le dessein de les emporter sans témérité; mais comme il connoissoit le fort & le foible de ces forts, il attendoit avec impatience que l'hiver lui frayât de nouvelles routes à travers les glaces pour les attaquer à revers. Le succès de son entreprise entraînoit nécessairement la perte de la Hollande, province remplie de villes grandes & florissantes, mais qui n'avoient, pour toute défense, qu'une simple muraille, & des citoyens amollis par les délices de la paix. Au reste

pour espérer de réussir, il falloit
avoir une armée accoutumée à agir 1672.
sur la glace ; ce genre de guerre
étoit tout-à-fait inconnu aux Fran-
çois. De quels obstacles ne triom-
phe pas le zele ! Dès les premieres
gelées, le Duc distribue des patins
à ses Soldats, & les exerce lui-
même à marcher, à courir, à cam-
per, à garder les rangs, & à combat-
tre sur la glace. Il ne les eut pas
plutôt vu fermes & intrépides,
qu'il les mena tour-à-tour en deta-
chements; il entreprit même de for-
cer la ville de Gonde. Mais le comte
de Konismark, qui étoit campé à
Bodegrave avec un corps d'armée,
renforça si à propos la garnison de
cette place, que Luxembourg ne
jugea pas à propos de l'attaquer.

Cependant les Hollandois, at-
tentifs à tous les mouvements d'un
Général si hardi & si entreprenant,
employoient nuit & jour plus de
cent mille payfans pour rompre la
glace & détruire les nouveaux che-
mins que la saison présentoit à son
audace. Mais plus l'hiver avançoit,

*Histoire de
Hollande,
tome IV, p.
244 & suiv.*

1672.

plus le travail des payfans devenoit inutile; il falloit plusieurs jours pour ruiner l'ouvrage d'une seule nuit. Malgré la patience incroyable des Hollandois, ils se virent obligés de renoncer à une entreprise aussi pénible que rebutante.

Le Duc, qui vouloit profiter de l'absence du prince d'Orange, alloit fonder lui-même tous les jours la glace; enfin, voyant qu'il n'avoit cessé de geler depuis le 21 Décembre jusqu'au 25, il donne ordre à son armée de se tenir prête à partir; elle consistoit en 10 mille hommes d'infanterie, & deux mille de cavalerie & de dragons; en même temps il assembla les principaux Officiers, au nombre desquels étoient le comte de Sault, les marquis de Boufflers, de Gassion, de Mouffy, de Sourches & de la Meilleraie, à qui il communiqua son projet.

L'entreprise que je propose à votre courage, leur dit-il, peut paroître hardie & périlleuse; il s'agit d'emporter, l'épée à la main, trois camps égale-

ment fortifiés par l'art & la nature.

Mais les mesures que j'ai prises rendent

le succès de cette entreprise aussi certain

que décisif. Ces postes si vantés , si for-

tifiés par leur tête , les ennemis ont

absolument négligé de les couvrir du

côté de la Hollande. La glace , en nous

ouvrant des chemins jusqu'ici inaccessi-

bles , nous met à portée de les tourner ,

& de les forcer par l'endroit le plus

foible. Les villes de Leyde , de la Haie ,

de Delft , enfin toute la Hollande aban-

donnée par le prince d'Orange , tombera

sous notre pouvoir. Nous en assurerons

la conquête , en appelant les troupes

Françoises & Munstériennes , qui hi-

vernent dans l'Over-Issel & la Guel-

dre. Au reste , la victoire en forçant

les Etats-Généraux à recevoir la paix ,

aux conditions que le Roi jugera à pro-

pos de leur accorder , nous couvrira

d'une gloire immortelle. Il n'en falloit

pas tant pour exciter tous ces Offi-

ciers d'une valeur éprouvée à bra-

ver les plus affreux périls. Le Sol-

dat de son côté , n'eut pas plutôt

appris qu'on le conduisoit en Hol-

lande , que l'espérance de s'enrichir

1672.

Feug. tome
III, P. 36.

1672.

par le pillage du pays le plus opulent de l'Europe , le remplit de zele , d'ardeur & de confiance.

*Dépêche de
Lux. à Louv.
du 6 Janvier
1673.*

Le lendemain 26, Luxembourg, après avoir encore de nouveau fait fonder par-tout la glace, donna le signal du départ : tel étoit l'ordre de sa petite armée : le comte de Sault, les marquis de Boufflers & de Mouffy commandoient l'avant-garde composée des dragons & de deux bataillons ; le corps de bataille obéissoit à MM. de Sourches & de la Meilleraie ; l'arriere-garde où étoit la cavalerie, avoit pour commandant le marquis de Gassion. Luxembourg, pour encourager les troupes, se mit au premier corps de l'avant-garde.

Il n'y avoit pas encore quatre heures que l'armée étoit en marche, qu'il tombe une neige fondue, qui embarrasse les chemins & les rend très-difficiles. Luxembourg inquiet de cet accident, s'arrête, & envoie un Capitaine de dragons avec sa compagnie, pour reconnoître & éprouver encore la force

de la glace. Sur le rapport de cet Officier, qu'elle porte par-tout, le Duc persuadé qu'il n'y a pas un instant à perdre, poursuit sa route: malgré l'horreur des ténèbres & le mauvais temps, l'armée marcha l'espace de deux lieues, à travers une campagne inondée & glacée; elle vint à bout de franchir heureusement un grand nombre de fossés & de canaux.

1672.

Cependant la neige devenue plus épaisse, tomboit avec une telle abondance que le dégel devint général; la glace fond & se brise sous les pieds des hommes & des chevaux. Le marquis de Gassion qui conduisoit l'arrière-garde, & qui n'avoit pas encore perdu Voerden de vue, se trouva heureux de pouvoir regagner cette place.

L'avant-garde arriva sur les sept heures du matin aux bords d'un canal large & profond, qui l'arrêta pendant plus de deux heures, jusqu'à ce que Luxembourg eût fait construire un pont sur lequel il passa avec environ trois mille fantassins

1672.

& dragons. Malgré les obstacles horribles qui naissoient à chaque pas, il continua de marcher; mais bientôt l'armée divisée par une infinité de canaux dégelés, n'eut plus pour perspective qu'un vaste amas de glaçons rompus, flottants çà & là, d'eaux & de boue. Pour comble de malheur, les villages, que l'on se vit forcé de démolir, ne fournissoient pas assez de matériaux pour construire autant de ponts qu'il en auroit fallu pour réunir les différents corps de l'armée.

Ibid.

*Histoire de
Hollande, p.
246 & 47.*

Dans cette situation, la plus terrible peut-être où Général se soit jamais trouvé, le Duc ne dut le salut de son armée qu'à son courage. Voyant qu'il lui étoit également impossible de se retirer à Utrecht, & de poursuivre sa route, il prit le parti d'attaquer sans artillerie, & avec une poignée de soldats, les troupes Hollandoises dispersées dans les principaux postes qui couvroient Swmerdam & Bodegrave; il déclara d'un front serein au soldat inquiet & consterné, que c'é-

toit aux retranchements des ennemis qu'il le conduisoit, & qu'il n'y avoit d'espérance de salut que dans la victoire.

1672.

Quoiqu'épuisés par une marche de vingt-quatre heures au milieu des glaces & des boues, par la veille & les travaux de la nuit, les François rappellent leur courage & leurs forces; ils arrivent enfin sur les trois heures après-midi au pied de deux retranchements couverts de troupes & d'artillerie. Le Duc les attaque l'épée à la main, & les emporte, sans perdre un seul homme, par la lâcheté de l'ennemi qui s'enfuit après quelques décharges de mousqueterie. Les forts & les villages voisins furent aussi mal défendus, & on parvint bientôt à la vue de Swmerdam.

Swmerdam n'est qu'un bourg de la Hollande, mais aussi peuplé, plus riche & plus florissant que les villes de France du second ordre; on y comptoit sept ou huit cents maisons, dont la plupart le disputoient en magnificence à celles

1672. d'Amsterdam & de la Haie. Les habitants, à l'approche des François avoient voulu s'enfuir; mais ils avoient été retenus par les troupes de Konismark, qui leur jurèrent sur tout ce qu'il y avoit de plus sacré de repousser l'ennemi.

Rien n'eût été plus facile, si leurs Officiers n'eussent perdu la tête. En effet, Swmerdam étoit défendu par un canal large & profond, & entouré de retranchements, qu'il n'étoit pas possible de forcer sans artillerie.

Luxembourg partagea ses troupes en trois corps. Le marquis de Mouffy avec le premier, marcha à la droite du canal, le comte de Sault à la gauche, & Luxembourg avec le troisieme resta au milieu.

Après avoir attaqué & emporté un Village, il trouve sur le canal un pont que les ennemis n'avoient rompu & brûlé qu'en partie; il se hâte de faire jeter sur les débris du pont, des planches & des claies, & de faire passer les grenadiers l'un après l'autre sur ce pont, à travers
les

*Dépêche de
Luxembourg,
du 6 Janv.*

les décharges réitérées des Hollandois rangés en bataille sur l'autre bord du canal. L'audace des François intimida tellement ceux-ci , qu'ils s'enfuirent & abandonnerent les retranchements.

1672.

Pendant ce temps-là, le marquis de Mouffy passoit le canal à la nage, & le comte de Sault sur un pont; les troupes réunies entrèrent vers la nuit, l'épée à la main, dans Swmerdam.

Le Duc, sans perdre un instant , se met en route vers Bodegrave , avec environ douze cents hommes. La fortune qui lui avoit livré Swmerdam , le rendit encore maître , après un léger combat, de ce poste admirable. La terreur de son nom étoit telle que Konismark désespérant de défendre le camp retranché qui étoit devant cette ville, venoit d'en sortir , pour couvrir Leyde , l'une des plus belles villes de la Hollande.

Tous ces succès étoient grands & rapides ; mais ils ne mettoient pas encore les François à l'abri du

1672. fort le plus funeste. En effet, il leur étoit toujours impossible de retourner à Utrecht par le chemin qu'ils avoient pris; ils ne pouvoient se retirer que par Niewerbrug & Wierrick. Mais comment emporter sans artillerie des forts imprenables? La destinée qui avoit sauvé la Hollande par un dégel imprévu, garantit aussi les François d'un désastre inévitable. Le colonel Moïse Paynvin, à qui le prince d'Orange avoit confié la défense de ce poste redoutable, s'enfuit à Goude avec toutes ses troupes.

A peine Luxembourg put-il ajouter foi à une nouvelle aussi inespérée. Il se hâta d'occuper la place; en y entrant, il fut frappé d'admiration à la vue des fortifications. Le fort étoit environné d'un triple retranchement construit dans l'eau, palissadé de pieux d'une grosseur énorme; d'un côté étoit un fortin avec deux demi-bastions d'une régularité parfaite; de l'autre, un rempart à l'épreuve de l'artillerie, avec un chemin couvert,

palissadé & entouré d'un fossé profond. Cent hommes bien déterminés auroient pu défendre avec succès cette fameuse forteresse contre une armée de cent mille hommes. Le Duc, sans perdre un instant, employa toutes les troupes à détruire ces ouvrages étonnants, qui avoient coûté aux Hollandois des sommes immenses. Une longue enceinte de forts, qui étoient construits entre Niewerbrug & Bodegrave eurent le même sort. Il fit mettre ensuite le feu à vingt gros navires chargés de toutes sortes de marchandises, que les glaces tenoient arrêtés au milieu du canal de Swmerdam.

Pendant ce temps-là, les troupes restées à Swmerdam, se montrèrent indignes de la victoire, par les excès auxquelles elles s'abandonnerent. Luxembourg étoit à peine sorti de la place, pour aller occuper Bodegrave, que les François qui d'abord avoient témoigné de la modération, plutôt parce qu'ils étoient accablés des fatigues de cette pénible expédition, que

1672.

*Histoire de
Hollande,
tome IV,
p. 248.*

1672.

par un sentiment d'humanité , devenus tout à coup furieux , mettent le feu à la place , & n'en font qu'un monceau de cendres & de ruines. Heureux les habitants de ce Bourg florissant , si le vainqueur n'avoit exercé sa rage que sur les maisons , les temples & les êtres inanimés. Mais désespéré de ne pas trouver dans le pillage un aussi riche butin qu'il se l'étoit promis , il se jette sur tous les habitants , sans distinction d'âge , de sexe ni de rang , comme s'ils avoient tous conspiré pour lui cacher leurs trésors , & en fait un horrible massacre. Pour comble de malheur , la nuit couvroit de ses voiles le crime , en sorte que dans l'horrible tumulte , excité d'un côté par les cris & les menaces des François , & de l'autre par les gémissements , la fuite précipitée des Hollandois , & l'incendie qui se répandoit par tout , la voix des Officiers ne pouvant plus être entendue , le Soldat ne mit point de bornes à sa licence & à sa barbarie. Ce ne fut pas sans peine & sans dan-

ger que quelques Officiers vinrent à bout d'arracher des bras enflantés de leurs barbares compatriotes une petite partie de leurs victimes. Après cette terrible exécution, toutes les troupes se rendirent à Bodegrave auprès de leur Général.

Elles le trouverent occupé des moyens de pénétrer jusqu'à la Haie. L'approche du prince d'Orange avec son armée, loin de modérer l'envie extrême qu'il avoit de s'emparer de cette espee de capitale, étoit un nouveau motif qui l'y portoit. Rien n'eût plus flatté ses desirs, que d'entrer l'épée à la main dans la Haie, à la vue du Stadhouder, pour faire voir à toute la Hollande quel foible appui elle avoit en la personne de ce Prince. Mais la durée du dégel apporta un obstacle invincible à l'exécution de ce projet. Il fallut se contenter du dommage irréparable qu'il avoit causé aux Hollandois, & qui fut évalué à plus de vingt millions de florins.

Avant que de donner le signal de

1672.

*Dépêche de
Luxembourg,
du 4 Janv.*

la retraite, il fit mettre le feu par les mains du marquis de Boufflers à toutes les maisons qui sont situées entre Bodegrave & Goude. A son départ de la premiere de ces deux places, & conformément aux ordres de la Cour, qui vouloit venger l'incendie des villages François que le prince d'Orange avoit brûlés auprès de Charleroi, Luxembourg abandonna Bodegrave aux flammes; mais il recommanda sur-tout qu'on s'abstînt de verser le sang & de violer. Bodegrave, qui n'étoit ni moins riche ni moins peuplé que Swmerdam, fut donc détruit de fond en comble. Il y eut aussi de grands excès commis dans cette dernière ville: tant il est difficile de contenir une soldatesque victorieuse, qui ne respire que le sang & le pillage.

Pour se venger de tant de maux, les Hollandois entreprirent de noyer Luxembourg avec son armée: ils coupent toutes les digues qui arrêtent & contiennent la mer: mais leurs travaux leur furent funestes; la mer acheva de submerger les

endroits qui n'étoient pas inondés , & fit périr un nombre infini de chevaux & de bestiaux. Le Général François avoit si bien combiné sa retraite, qu'il étoit déjà à Utrecht où il fit la revue de son armée. Cette expédition ne lui coûta que vingt soldats.

 1672.

*Dépêche de
Luxembourg,
du 8 Janv.*

Tel fut le succès de cette fameuse entreprise. Si Luxembourg manqua la conquête de la Hollande , il eut du moins la gloire de la remplir de terreur & d'effroi. Rien depuis le commencement de la guerre ne lui fut si sensible que les coups qu'il lui porta : la nouvelle de la déroute des troupes de Konismark, de la prise de Swmerdam , de Bodegrave, de Niewerbruk , apportées coup sur coup dans les principales villes , avoit jetté une telle consternation que les plus riches familles s'enfuirent ; tous les canaux étoient couverts de bateaux, dans lesquels les fugitifs embarquoient leurs femmes , leurs enfants, leurs trésors. Amsterdam ne paroissoit pas un asyle assez sûr contre l'audace & la

*Histoire de
Hollande,
tome X.*

1672.

fortune des François. La plupart se retirèrent jusqu'à Embden & Hambourg ; la populace qui étoit restée à Leyde, transportée de douleur & d'indignation, ferma les portes de la Ville aux vaincus, & força le Magistrat de sortir jusqu'au-delà des fauxbourgs, pour présenter les clefs au Duc, qu'on attendoit à chaque instant.

Au reste, la retraite de Luxembourg ne rassuroit pas encore le peuple ; une nouvelle gelée pouvoit le ramener plus fier & plus terrible. Le prince d'Orange regardé auparavant comme le libérateur de la République, étoit presque généralement détesté. On le chargeoit d'injures & d'imprécations, pour s'être opposé à la paix. Sa personne même paroissoit menacée ; il ne put calmer l'indignation des citoyens, qu'en consentant sur le champ au congrès qui fut indiqué à Cologne, & en abandonnant au ressentiment du peuple le colonel Moïse Payvin, qui eut la tête tranchée. Le comte de Konismark auroit eu un
fort

*Dépêche de
Luxembourg,
du 16 Janr.*

fort aussi tragique sans sa fermeté.

Assiégé dans sa maison à Leyde par la populace qui vouloit le mettre en pieces, il prépara quelques barils de poudre, & défia les plus hardis d'entre les féditieux, de venir le trouver dans sa chambre. La crainte de partager avec ce brave Suédois la mort qu'il se destinoit, contint le peuple. Le prince d'Orange vint insensiblement à bout de le justifier. On le vit même, la campagne suivante, remplir les premières places de l'armée. Au reste, il ne sembla survivre à sa disgrâce, & échapper à la fureur du peuple, que pour mourir plus glorieusement. Blessé mortellement au siege de Bonn, il mourut, en protestant qu'il n'avoit évacué Bodegrave que dans le dessein de sauver Leyde.

1672.

Quoique le prince d'Orange eût considérablement augmenté son armée, en enrôlant, sans distinction de naissance, d'état, la quatrième partie des citoyens, & qu'il eût établi son quartier à Leyde, pour être plus à portée de prévenir les

1673.

1673.

*Dépêche de
Luxembourg,
du 22 Janv.*

François , Luxembourg n'avoit point renoncé au dessein de rentrer en Hollande. En attendant que de nouvelles gelées lui présentassent les moyens de frapper de nouveaux coups , il étoit perpétuellement occupé à tenir ses troupes en haleine. Indépendamment de l'exercice ordinaire , il accoutumoit les bataillons à marcher sur une même ligne , à garder les distances , à passer brusquement les défilés , & à se remettre ensuite rapidement en bataille. On ne sauroit croire combien l'exercice contribuoit à la fanté & à la vigueur du soldat ; les réflexions perpétuelles que le Duc faisoit sur l'art militaire , le mirent à portée de découvrir bien des défauts dans la maniere d'exercer & de conduire les troupes ; il fit part de ses observations au marquis de Louvois , qui en profita dans la suite.

Mais le Duc n'étoit pas tellement occupé de ce soin , qu'il ne ramassât une quantité prodigieuse de vivres , de fourages & de munitions

de guerre , dont il faisoit des magasins pour la campagne prochaine aux dépens du pays ennemi. L'armée François & la province d'Utrecht étoient par ses soins dans une extrême abondance , tandis que le peuple de Hollande périssoit ou de misere ou de l'intempérie de l'air, causée par le long séjour des eaux sur la terre. Presque tous les bestiaux avoient été noyés, ou étoient morts faute d'aliment , & il falloit en faire venir d'Allemagne à grands frais pour la subsistance des troupes & des citoyens. Le découragement étoit tel , que les détachements de la République , quoique supérieurs en nombre , & favorisés par les payfans & la connoissance du pays , étoient toujours battus , les Bourgs, les Villages & les Châteaux réduits en cendre , conformément aux ordres destructeurs du Ministre de la guerre.

¶ Dans ces tristes circonstances, il ne falloit qu'une nouvelle invasion de François en Hollande, pour achever la ruine de la République. Le grand

1673.

*Dépêche de
Luxembourg
du 2 Fév.*

1673. pensionnaire Fagel, & la plupart des membres de l'Etat, peu rassurés par la contenance & les promesses du Stadhouder, voulurent renouer avec le Duc les négociations de l'année précédente. Mais le Roi lui défendit de les écouter, à moins qu'ils ne promissent de se soumettre aux conditions qu'ils avoient déjà deux fois rejetées.

La ruine de la Hollande n'étoit point réservée à une nation qui eût peut-être été la première à déplorer sa victoire. L'hiver, contre la nature du climat, s'écoula tout entier sans de fortes gelées, en sorte que Luxembourg n'osant hazarder son armée sur un élément qui avoit manqué de lui être funeste, se vit obligé de renoncer à ses projets. Les Hollandois, de leur côté, regarderent la douceur de l'hiver comme une espece de miracle : persuadés que le ciel s'intéressoit à leur salut, ils reprirent courage, avec d'autant plus de raison, qu'ils n'ignoroient pas que la moitié de l'Europe alloit s'unir à eux contre leurs ennemis.

Au commencement du printemps, le prince de Condé se rendit à Utrecht avec de nombreuses troupes ; mais elles n'étoient composées que de jeunes gens enrôlés pendant l'hiver. C'étoit avec cette armée sans expérience , & dont Boileau disoit *qu'elle seroit fort bonne lorsqu'elle seroit majeure* , que Condé avoit entrepris de soumettre la Hollande. L'inondation plus profonde & plus étendue que la campagne dernière, fut pour la République un rempart impénétrable. Envain sur la foi de quelques Ingénieurs , le Prince employa son armée à des travaux immenses , pour faire refluer dans la mer les eaux qui couvroient presque toute la surface de la terre ; les ouvertures que l'on fit aux digues , pour recevoir l'écoulement de la marée , présenterent à l'Océan de nouveaux passages qu'il franchit avec fureur. Il fallut se hâter de les fermer , pour ne pas laisser à jamais submergé un pays qui ne doit son existence qu'aux travaux , à l'industrie & aux arts,

*Lettres de
Madame de
Sévigné,
CLXVI.*

1673.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

Le duc de Luxembourg profita de l'inaction forcée de l'armée pour se rendre au siège de Maëstrecht, que le Roi réduisit sous ses loix avec beaucoup de gloire. Après avoir prêté à ce Prince le serment de fidélité pour la charge de Capitaine des Gardes, il retourna auprès de Condé, pour exécuter, sous ses ordres, une entreprise qui n'avoit pas moins d'éclat que celle de Maëstrecht.

C'étoit la conquête de Boisleduc, ville considérable du Brabant Hollandois. La situation de la place, au milieu des marais que forme la rivière d'Aa, ses fortifications extraordinaires, la nombreuse garnison que le prince d'Orange y avoit jettée, & encore plus la difficulté d'en approcher, rendoit le succès de cette expédition incertain, difficile & périlleux : mais accoutumé à triompher des plus grands obstacles; irrité d'ailleurs de n'avoir rien fait cette campagne qui répondît à la gloire de son nom, Condé étoit résolu à tout hazarder, pour se ren-

dre maître d'une place dont la conquête entraînoit celle de tout le Brabant. Déjà l'on avoit commencé à faigner l'inondation qui s'étendoit à plus de deux lieues de la place ; l'armée entière concouroit avec beaucoup d'ardeur à l'exécution des desseins de son Général, lorsque de nouveaux événements amenèrent de nouvelles guerres, & forcerent Condé de renoncer à son entreprise.

1673.

De tous les Princes jaloux de la gloire & des succès éclatants de Louis XIV, le seul électeur de Brandebourg avoit osé marcher au secours de la Hollande accablée. Vaincu & poursuivi par Turenne, jusques dans le sein de ses Etats, il signa un traité, auquel il ne fut fidele que jusqu'à ce qu'il eût vu la moitié de l'Europe prête à fondre sur les Etats de son vainqueur.

L'Empereur donna l'exemple ; il fut le premier qui entreprit d'arrêter la fortune de Louis XIV. Il n'avoit, aussi-bien que l'électeur de Brandebourg, d'autres motifs de la guerre

1673.

qu'il déclaroit, que son inquiétude & sa jalousie. Cependant , pour appuyer sa querelle de quelque prétexte capable d'en imposer à l'Europe, il se déchaîna, dans un manifeste , contre l'ambition du monarque François , qu'il accusoit de vouloir s'établir, contre la foi des traités, en Westphalie. En même temps il menaça l'électeur de Cologne , les évêques de Munster & de Strasbourg , de les proscrire comme des traîtres; le premier, pour avoir vendu à la France les villes de Bonn , de Nuits & de Keyserverts , & tous pour avoir contracté d'étroites liaisons avec un Prince qui devenoit de jour en jour plus redoutable à l'empire Germanique.

Au bruit des préparatifs de Léopold, l'Espagne, qui s'étoit contentée jusqu'alors de fournir à la Hollande les secours stipulés par les traités d'alliance, déclara hautement la guerre à Louis XIV. L'espérance de recouvrer bientôt les provinces qu'elle avoit cédées

par la paix d'Aix-la-Chapelle , fut le principal motif d'une démarche qui lui fut dans la suite plus fatale qu'aux autres Alliés. Le roi de Dannemark , tous les Souverains de l'Allemagne , excepté l'électeur de Baviere & le duc d'Hanovre , céderent à l'exemple & à l'autorité de l'Empereur , appuyés de l'or de la Hollande ; ils ne virent plus dans Louis XIV , autrefois leur protecteur contre Léopold , qu'un voisin plus puissant , plus dangereux que le chef même dont ils avoient limité le pouvoir sous ses auspices.

1673.

Le Roi forcé de partager ses forces contre la multitude d'ennemis qui s'élevoient contre lui , ne pensa plus à la conquête de la Hollande. Le prince de Condé eut ordre d'entrer avec son armée dans les Pays-Bas ; & Luxembourg resta à Utrecht pour s'opposer au prince d'Orange , qui déjà menaçoit cette province avec trente mille hommes.

Il ne manquoit au général François qu'une armée , pour arrêter les efforts du Stadhouder ; car on ne

1673.

*Dépêche de
Lux. à Louv.
au 28 Août.*

peut appeller de ce nom , un corps de trois ou quatre mille hommes , qu'il retira des places les moins exposées aux armes des Hollandois , & qui furent les seules forces dont il disposa , pour défendre son gouvernement. Dans ces circonstances , qui rendoient son emploi encore plus difficile que la campagne dernière , il proposa à la Cour d'évacuer les places les moins importantes , afin de former des garnisons une armée capable de contenir le Stadhouder , & d'entretenir en Hollande une guerre ruineuse pour la République.

Ce conseil si sage ne fut point approuvé ; le marquis de Louvois persuadé qu'en abandonnant si promptement ses conquêtes , le Roi feroit à toute l'Europe un aveu trop humiliant de foiblesse , écrivit au Duc de conserver, à quelque prix que ce fût , la province entière qui obéissoit à ses ordres.

Luxembourg remplit le plan de la Cour , qu'il n'approuvoit pas , comme s'il en eût été l'auteur : ja-

mais il ne donna de plus grandes marques de zèle, de vigilance, d'activité & d'application. Nuit & jour à cheval, parcourant toutes les places, veillant continuellement sur les démarches du prince d'Orange, il succomba bien-tôt sous les violents efforts de corps & d'esprit qu'il fit : épuisé, malade, mais soutenu par la grandeur de son courage, il ne voulut jamais quitter le camp volant, à la tête duquel il harceloit & fatiguoit l'ennemi.

*Lettre de M.
Stoupe à M.
de Louvois,
du 7 Sept.*

Le mois de Septembre étoit arrivé, que le Stadhouder n'avoit encore osé exécuter aucun des grands projets qu'il méditoit, tant il redoutoit le génie audacieux & fécond en ressources du général François. Honteux enfin d'une inaction qui excitoit les murmures de toute la Hollande, il forma le dessein d'assiéger Naerden ; mais dans la crainte d'éprouver devant cette place le même affront qu'à Voerden, il n'y eut point de précaution qu'il ne prît, point de stratagème qu'il ne mît en usage,

1673.

Ibidem.

pour tromper & écarter Luxembourg. Cependant son armée étoit quatre fois plus nombreuse que celle que les François pouvoient lui opposer.

*Histoire de
Guillaume
III.*

D'abord pour encourager ses troupes, qui n'ayant encore éprouvé que des revers, manquoient absolument de confiance, il déclara, qu'il donneroit par-tout l'exemple, en s'exposant le premier au danger; mais aussi, qu'il puniroit avec rigueur, sans distinction de rang, de grade & de naissance, tous ceux qui, dans les combats & les assauts, oublieroient les devoirs sacrés de l'honneur & du patriotisme. Il partagea ensuite son armée en deux corps; le premier alla se présenter devant Bommel, qu'une puissante escadre tenoit déjà investie; l'autre demeura sous ses ordres dans le camp qu'il occupoit.

*Histoire de
Hollande, de
la Neuville,
tome IV. pag.
306 & 307.*

A la nouvelle de la marche des ennemis, tout malade qu'il étoit, Luxembourg se porta à Tiel avec quinze escadrons qui composoient toutes ses forces. Le siège de Bom-

mel n'étoit qu'une ruse de la part

 du prince d'Orange. Il n'eut pas

 1673. plutôt appris le mouvement de Luxembourg, qu'il alla se présenter devant Naerden.

De toutes les entreprises que pouvoit former le prince d'Orange, c'étoit celle dont le Duc redoutoit le moins le succès, tant à cause de l'excellent état de la place, que de la confiance qu'il avoit en la valeur de la garnison.

La ville de Naerden est située sur le Zuyderfée au nord d'Utrecht, à quatre lieues d'Amsterdam. C'est une belle & forte place. Les Etats-Généraux ne la voyoient qu'avec une extrême douleur entre les mains des François, à cause des incommodités terribles que recevoit Amsterdam d'un si fâcheux voisinage.

Luxembourg avoit établi dans cette Ville une garnison de trois mille hommes de vieilles troupes, & l'avoit pourvue d'une immense quantité de munitions de guerre & de bouche; au reste, toutes ces précautions, & la valeur de la gar-

1673.

*Dépêche de
Luxembourg
à Louvois,
du 15 Juillet.*

nison le rassuroient moins sur la destinée de Naerden, que la réputation de Dupas, qui en étoit le gouverneur. Il avoit une telle confiance en la capacité de cet Officier, qu'il écrivoit à M. de Louvois, en lui rendant compte des qualités & des défauts de tous les Commandants des places conquises en Hollande, qu'il ne souhaitoit rien tant que le prince d'Orange s'attachât au siege de Naerden, dans l'espérance que la savante & vigoureuse défense de Dupas lui fourniroit l'occasion de battre encore une fois les Hollandois. Les Généraux ennemis avoient de Naerden & de son Gouverneur la même idée que Luxembourg. C'étoit, malgré eux, que le Stadhouder avoit hazardé cette entreprise. Mais on va voir comment ce Dupas si généralement estimé, répondit à l'opinion qu'on avoit conçue de son courage & de ses talents.

*Mémoires
pour servir à
l'histoire de la
guerre de
1672.*

L'avarice, la source de tant de maux, fut la cause déplorable de la honte de Dupas & de la perte de

Naerden. Cet homme, qui de soldat de fortune, étoit parvenu par ses services & la protection du Vicomte de Turenne, au grade de Maréchal de Camp, avoit acquis dans les armées plus de gloire que de biens ; il avoit vécu jusqu'à 50 ans dans une pauvreté honorable. Mais il ne s'étoit pas plutôt vu établi dans une Ville riche & commerçante, qu'il n'avoit songé qu'à réparer les injustices du sort & à s'enrichir. L'argent qu'il amassa en dix-huit mois, fut considérable. Heureux s'il n'en eût préféré la conservation, aux loix de l'honneur & du devoir.

En effet, à peine eut-il vu le prince d'Orange campé aux portes de Naerden, qu'il craignit que la place ne fût emportée d'assaut, & que sa fortune ne devînt la proie de l'ennemi. Cette lâche & funeste idée l'agita si fort, que loin d'inspirer à la garnison la fermeté nécessaire en une occasion qui attiroit sur lui les regards de l'Europe, il lui communiqua la frayeur dont il

1673.

*Lettres de
Lux. à Louv.
du 12, 14 &
18 Sept.*

Le 12 Sept.

avoit l'ame remplie. Pendant la durée du siege qui ne fut que de quatre jours, il se comporta comme un homme qui avoit perdu le courage & le jugement. Enfin, après 48 heures de tranchée ouverte, quoique le fossé ne fût point comblé, ni la demi-lune emportée, il battit la chamade. Il est constant qu'avec quelques étincelles de courage & de génie, il n'y a point de Gouverneur qui n'eût défendu Naerden encore plus de dix jours.

Il n'en falloit pas tant pour être secouru. Déjà Luxembourg avoit rassemblé huit mille hommes de toutes les garnisons de la Province : il n'attendoit plus que la cavalerie de l'évêque de Munster qui étoit en route pour marcher à l'ennemi. Qu'on juge de sa douleur & de sa surprise, lorsqu'on lui annonça que Dupas s'étoit honteusement rendu, sans avoir égard aux plaintes & aux reproches de plusieurs soldats, qui frémissaient d'indignation de sa foiblesse. Le chagrin du Duc augmenta encore en apprenant que le prince

prince d'Orange avoit résolu de lever le siège à son approche , pour ne pas commettre l'armée de la République à l'événement incertain d'un combat.

1673.

Toutes ces circonstances , lorsqu'elles parvinrent à la Cour , affligèrent le Roi , & excitèrent sa juste colere contre Dupas. Le Duc eut ordre de l'arrêter , & de le juger à la tête du conseil de guerre. Le malheureux Dupas convaincu de lâcheté par la déposition d'un grand nombre de témoins & par le cri des troupes , fut condamné à être dégradé & traîné , la pêle à la main , dans les principales rues d'Utrecht. Plusieurs Officiers , pour s'être comportés à la défense de Naerden , comme les officiers Hollandois à celle de leur patrie , partagerent la honte & le châtiment de leur Commandant.

*Lettre du
Roi à Lux.
du 20 Sept.*

*Recueil de
lettres , t. I.
page 277.*

On parla diversément dans le monde du jugement de ces militaires. Les uns , comme le marquis de Louvois , le trouvoient trop modéré. *C'est un grand bonheur à*

*Lettre du
18 Nov.*

1673. *M. Dupas , écrivoit-il à M. Robert ; Intendant de la province d'Utrecht, d'avoir été jugé , comme il a été , puisqu'homme n'a si bien mérité la corde ; & que dans le crime dont il étoit accusé , il n'y a point de milieu entre l'absolution & la mort.*

D'autres , au contraire , affecterent de plaindre sa destinée & celle de ses compagnons de fortune. Ils regardoient son arrêt comme trop rigoureux. Mais ils ne considéroient pas que cet exemple, au commencement d'une longue & sanglante guerre, influa peut-être beaucoup sur la conduite des officiers François. Il n'y en eut pas un dans la suite qui ne fît des prodiges de valeur dans la défense des places qui leur furent confiées.

Au reste , les loix de l'histoire ne permettent point de passer sous silence que Dupas entreprit de se justifier aux dépens du duc de Luxembourg. Il l'accusa , dans des mémoires imprimés , de n'avoir pas fait tout ce qui dépendoit de lui pour le secourir. Quoique la dé-

fense du malheureux Gouverneur
 de Naerden eût été très-mal reçue
 de la Cour & du public , Luxem-
 bourg qui étoit d'une extrême sen-
 sibilité sur tout ce qui pouvoit in-
 téresser sa réputation , écrivit une
 longue lettre au prince de Condé,
 pour lui rendre compte de sa con-
 duite dans cette affaire. Condé lui
 répondit ainsi : *Ce qui me donne du*
chagrin contre vous , c'est de voir que
vous vous mettiez en peine de me faire
votre apologie , pour vous justifier de
n'avoir pas combattu avec sept ou huit
escadrons M. le prince d'Orange qui en
avoit soixante ou quatre-vingts. C'est
bien de vous en effet qu'on doit croire
que vous prenez mal votre parti , & que
vous évitez l'occasion d'en venir aux
mains avec l'ennemi ! Toutes les
fois que je pense à cette malheureuse
affaire de Naerden , je ne peux que je
ne sois dans une colere terrible contre
ce maraut de Dupas , de l'avoir si lâche-
ment rendue , & de voir qu'il vous a
ôté par-là une si belle occasion de faire
quelque chose d'avantageux pour votre
gloire & de très-important pour le ser-
vice du Roi.

1673.

 Lettre du
 18 Oct.

1673.

Pour terminer tout ce qui regarde cet événement, Dupas dégradé, ruiné, délivré ensuite à la prière du vicomte de Turenne de la prison perpétuelle à laquelle il avoit été condamné, reprit son ancien courage : il se jetta, la campagne suivante en qualité de volontaire, dans la ville de Grave assiégée par toutes les forces de la Hollande. Il fut tué dans une sortie en combattant vaillamment sous les ordres du brave Chamilly.

Cependant, soit que la contenance fiere de Luxembourg en imposât au prince d'Orange, soit que ce Prince crût qu'il seroit plus avantageux à la cause commune de joindre l'armée Impériale dans l'électorat de Cologne, que de tenter des conquêtes difficiles dans la province d'Utrecht, il se met en route, s'ouvre les passages, & arrive sous les murs de Bonn, où le comte de Montécuculli s'étoit rendu du fonds de l'Allemagne.

Turenne qui veilloit au salut de l'Alsace & de la Lorraine, n'avoit

pu l'empêcher de passer le Rhin & la Moselle. Il faut avouer pour-
tant que le général de l'Empereur fut plus redevable du succès de cette belle marche à l'infidélité de l'électeur de Treves , qui, au mépris de la neutralité , lui livra les passages, qu'à sa longue expérience. Dans le même temps , l'armée d'Espagne commandée par le comte de Monterey , vint prendre part aux exploits du prince d'Orange & de Montécuculli. Les trois chefs réunis attaquèrent la ville de Bonn , & l'emportèrent en neuf jours de tranchée ouverte.

1673.

Le 2 Nov.

A la nouvelle de la perte de Bonn , le duc de Luxembourg qui n'ignoroit pas que l'électeur de Cologne , pour ne pas voir ses Etats ravagés par trois armées , avoit entamé une négociation secrète avec l'Empereur , accourut d'Utrecht , pour sauver Nuits & Keyserverts où étoient déposés d'immenses magasins de vivres & de munitions. Il jeta deux mille cinq cents hommes dans la première de ces deux places

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

1673.

sous les ordres du marquis de Chamilly , & mille dans l'autre sous ceux de M. de Reveillon. Après cette heureuse expédition , il retourna promptement dans la province d'Utrecht, que le prince d'Orange menaçoit d'une nouvelle invasion.

En arrivant dans la Capitale de son gouvernement, il reçut les ordres du Roi pour évacuer toutes les conquêtes de la Hollande , excepté Grave & Maëstrecht. On a vu plus haut que si la Cour , deux ou trois mois auparavant , avoit consenti à une partie de ce sacrifice , que les circonstances rendoient d'une nécessité absolue , Luxembourg eût pu former un corps d'armée des garnisons des villes abandonnées , & empêcher la prise de Naerden. Car enfin , cet exploit eut des suites d'autant plus heureuses pour la République, qu'il rétablit la confiance de ses troupes. On verra dans la suite, que de tous les alliés , ce furent les Hollandois qui combattirent avec le plus de courage à la

sanglante bataille de Senef.

1673.

Au reste, les ordres de la Cour étoient devenus d'une exécution périlleuse. Déjà le prince d'Orange fortifié par un corps de six mille hommes de cavalerie de l'Empereur, avoit détaché le comte de Hornes avec douze mille hommes, & le général Sporck (^a) avec la cavalerie Allemande soudoyée par les Etats-Généraux, pour tenir Luxembourg en échec. Lui-même avec le reste de son armée fut camper sur la chaussée de Namur, le seul chemin que les François pouvoient prendre pour rentrer dans le Royaume. Enfin, pour achever d'envelopper Luxembourg, & rendre sa défaite inévitable, le comte de Monterey alla se poster avec les Espagnols auprès de Hui.

*Mémoires de
S. Germ.*

*Histoire de
Holl. t. IV.
p. 318 & suiv.*

Dans cette situation des armées, toute l'Europe regarda le duc de Luxembourg comme perdu. En effet, pour échapper à tant de forces

(^a) Sporck, de valet de tambour, étoit devenu Comte de l'Empire & Général d'armée; il laissa cinquante mille écus de rente à sa famille, & plus de trois millions d'argent comptant.

1673. réunies contre lui seul, l'audace qui lui avoit été jusqu'alors si heureuse, ne suffisoit pas; il falloit avec beaucoup d'expérience, un génie supérieur.

Sans s'étonner des menaces & des dispositions de l'ennemi, Luxembourg commença par évacuer les villes de Hollande. M. de Louvois toujours inflexible, lui avoit mandé de détruire les fortifications des places qu'il abandonneroit, & même de n'en faire qu'un monceau de cendres & de ruines, s'il prévoyoit que l'ennemi pût s'en servir, pour lui rendre sa retraite impraticable. Depuis les excès commis à Swmerdam & à Bodegrave, Luxembourg passoit pour un Général terrible & inhumain; mais il fit bien voir par sa conduite combien il est injuste de rendre un chef responsable de la cruauté & de la licence d'une soldatesque effrénée qui ne connoît, dans le sein de la victoire, d'autres dieux que ses passions. En effet, loin de remplir le ministère odieux dont il étoit chargé, il eut l'adresse

&

*Lettre de
Louvois à Lux.
du 20 Sept.*

*Recueil de
lettres, t. I.
p. 176.*

& le bonheur de concilier ce qu'il devoit aux ordres de la Cour, avec les sentimens de compassion qu'il ne pouvoit refuser à plus de dix mille familles qui eussent été ruinées sans ressource, s'il eût détruit & incendié leur patrie. Il se contenta de raser les principales fortifications des places qu'il évacuoit, & d'imposer des contributions médiocres sur les habitants, pour indemniser le Roi des magasins qu'il ne pouvoit transporter. Les sommes qu'il retira, quoique considérables, ne répondoient point à l'opulence d'un pays qui alloit devenir la principale ressource de tous les Potentats ligués contre la France.

*Mémoires
pour servir à
l'Histoire de
la guerre de
1672.*

Déjà, malgré tous les efforts du comte de Hornes & du général Sporck, il avoit abandonné, sans perdre un seul homme, les villes de Voerden, d'Hardevich, de Crève-cœur, de Bommel, d'Amersfort, de Rheéne, de Wageningen, d'Erbourg, de Campen, de Hatten, de Stéenvich & de Meppel. Il contint les troupes dans une telle

*Mémoires
de Saint-Germain.*

*Mém. pour
servir à l'Hist.
de la guerre
de 1672.*

1673.

discipline, qu'il n'y eut pas un soldat qui osât commettre le plus léger désordre, en se retirant d'un pays si riche, & qu'il ne quittoit qu'avec un extrême regret. Après avoir fatigué & trompé les ennemis, il arriva heureusement à Utrecht.

*Histoire de
Holl. t. IV.
p. 323 & suiv.*

Cette manœuvre brillante ne fauvoit pas encore l'armée. Les dangers au contraire, & les obstacles sembloient augmenter de jour en jour. Il falloit traîner après soi, dans cette retraite, trois cents pièces de canon qu'il avoit trouvées dans les villes de Hollande, & plus de trois mille chariots chargés de riches dépouilles, & il manquoit de cavalerie. L'ennemi, maître de l'électorat de Cologne & des places de la basse Meuse, ne lui laissoit d'autre issue pour retourner en France, que la route de Charleroi; & en même temps il lui fermoit les passages avec trois armées, dont la moindre étoit supérieure à la sienne.

Quoique Luxembourg connût toute la grandeur du péril auquel

il alloit être exposé, il ne laissa pas que de se mettre en route avec seize mille hommes. Il sortit d'Utrecht le 15 Novembre au son des cloches, des trompettes & des tambours. Les Magistrats & les principaux citoyens le conduisirent jusqu'à une lieue d'Utrecht, croyant ne pouvoir témoigner trop d'honneur à un Général étranger qui les avoit gouvernés avec autant d'intégrité que de désintéressement. Le Duc gagna Maëstrecht, où il jeta la nombreuse artillerie qu'il emmenoit de la Hollande. Il campa sous le canon de la place, jusqu'à ce que le colonel Stoup qui lui amenoit le reste des troupes Françoises dispersées dans l'Over-Issel, l'eût joint.

Cependant le Roi étoit dans de vives alarmes sur la destinée de cette armée. Quoiqu'il eût beaucoup de confiance en Luxembourg, le nombre & la position des ennemis l'inquiétoient. On parloit à la Cour d'envoyer Condé & Turenne avec de nombreuses troupes pour le dégager : déjà le comte de Schomberg

 1673.

*Lettre de
Madame de
Sévigné.
CLXXIX.*

1673. avoit pris les devants avec un corps de cavalerie, pour favoriser sa retraite; mais l'habileté de Luxembourg rendit inutile ce secours, qui d'ailleurs s'étoit mis trop tard en route.

D'abord, pour suppléer à la foiblesse de sa cavalerie, Luxembourg ordonna à six cents grenadiers de monter à cheval pour faire le service des dragons. La marche de l'armée, quoiqu'embarassée par un nombreux attirail de bagage, fut disposée avec tant d'ordre; elle montra une contenance si fiere, que jamais le comte de Hornes & le général Sporck, qui avoient réuni leurs corps, n'osèrent l'attaquer. Ce n'étoit pas assez pour Luxembourg de leur échapper; il vouloit illustrer sa retraite par une victoire. Il leur dressa des pieges pour les surprendre; mais soit qu'ils s'en défiassent, soit qu'ils ne jugeassent pas à propos de se mettre à portée d'être combattus, ils ne suivirent l'armée que d'assez loin, & se retirèrent ensuite. Les François marcherent alors tranquillement le long de la Meuse;

*Dépêche de
Lux. du 18,
20, 22 Nov.*

ils n'avoient plus à craindre que la rencontre du prince d'Orange & du comte de Monterey.

1673.

L'audace devenoit inutile , & même dangereuse devant des ennemis plus redoutables que ceux dont on venoit d'être délivré : il n'y avoit de moyen de leur échapper que la ruse. Luxembourg l'employa avec autant d'adresse que de succès. Il feignit de renoncer au dessein de rentrer en France par Charleroi ; ses mouvements annonçoient qu'il alloit traverser le Condros & les Ardennes pour gagner Sedan. Le chemin étoit long, difficile & impraticable, sur-tout en hiver, à une armée surchargée de butin. Cependant le Duc en imposa tellement au prince d'Orange par les bruits qu'il fit répandre , & par ses fausses démonstrations , que le Stadhouder, dans la crainte que la proie qu'il attendoit depuis si long-temps , ne lui échappât, marcha à Namur pour le couper d'avec Sedan.

*Mém. de
Fœuquieres,
t. II. p. 148.
& suiv.*

Cette faute prévue & préparée par Luxembourg , lui ouvrit les

1673.

chemins de la retraite. Dès qu'il eut vu les rivières & la chaussée libres, il rebrousse chemin, passe la Meuse; & après une des plus belles marches, arrive à Charleroi le 6 Décembre sans avoir perdu un homme ni un chariot. Les Généraux alliés, dont les troupes étoient épuisées & diminuées par les fatigues horribles qu'elles soutenoient depuis trois semaines, se retirèrent avec le chagrin & la honte d'avoir manqué un coup qu'ils avoient eux-mêmes publié dans toute l'Europe comme infaillible & décisif.

Jusqu'ici Luxembourg avoit passé pour un Général hardi, actif, entreprenant; mais sa retraite lui acquit une réputation de sagesse & d'habileté, qui ne laissoit au-dessus de lui que Condé & Turenne. C'est le jugement qu'en porta le Roi lui-même, qui, après avoir donné des louanges magnifiques à une expédition plus utile & plus glorieuse qu'une victoire, lui déclara que, quoiqu'il ne fût pas encore Maréchal de France, il ne commande-

*Hist. de
Hollande, t.
IV, p. 223.*

roit désormais ses troupes qu'en chef. Les circonstances qui survinrent, ne permirent pas à ce Prince de remplir sa promesse. Luxembourg de son côté, qui savoit que la vraie gloire d'un citoyen consiste à servir sa patrie en quelque grade & quelque lieu que ce soit, ne rappella jamais au Roi la parole qu'il lui avoit donnée dans un transport de reconnoissance.

1673.

La moitié de l'Europe s'étoit élevée dans le cours de la dernière campagne contre la France. Au commencement de celle-ci, elle se vit abandonnée de tous ses alliés, & réduite à ses propres forces. La même main qui avoit soulevé contre elle la Maison d'Autriche, le roi de Dannemarck & presque tout le corps Germanique, détacha le roi d'Angleterre de ses intérêts. Ce fut le prince d'Orange héréditaire, qui venoit d'être déclaré Stadhouder, pour avoir, par sa constance & sa politique, sauvé l'Etat ébranlé. Il négocia la paix de la Hollande à la Cour d'Angleterre avec beau-

1674.

*Hist. de
Hollande, t.
IV, p. 333.*

1674.

coup de mystère. On admire encore aujourd'hui l'adresse avec laquelle il déroba la connoissance d'une affaire si importante au ministère François. Le traité fut signé à Westminster sous les yeux de l'Ambassadeur de France & d'un grand nombre d'espions de la première qualité, auxquels Louis XIV donnoit de fortes pensions, sans que ce Monarque, d'ailleurs si bien servi, fût informé autrement que par la voix publique d'un événement si imprévu & si fâcheux. Le seul égard que Charles II lui témoigna en l'abandonnant, fut de lui laisser un corps de quinze mille Anglois, qui servoit en France depuis le commencement de la guerre. Mais il permit au Stadhouder de lever de son côté dans ses Etats, autant de troupes qu'il le jugeroit à propos, & il lui promit de plus de laisser périr, faute de recrues, le corps soudoyé par Louis XIV. Au reste, toutes ces marques d'amitié ne satisfirent point encore le prince d'Orange. Il s'appliqua dès-lors à atti-

rer à la ligue les Anglois dont la haine contre la France ne demandoit qu'à éclater. Bien résolu, s'il ne trouvoit pas Charles II disposé à entrer dans ses vues, d'armer contre lui les Républicains & les factieux de ses Etats, dût-il renverser son trône. En attendant l'occasion de faire éclore de si vastes projets, il se porta pour médiateur du traité, par lequel l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster renoncèrent à l'alliance de la France. La défection de ces deux Princes valut à la Hollande une armée de vingt mille hommes, qu'ils entretenoient aux dépens & pour le service de Louis XIV.

C'est ainsi qu'un Prince de vingt-quatre ans, qui n'étoit que le premier magistrat d'une République que Charles-Quint daignoit à peine compter au nombre de ses provinces, devenoit le héros des ennemis de la France. Sa haine contre Louis XIV consacrée par la jalousie de tous les princes de l'Europe, lui fraya le chemin au trône d'An-

1674.

gleterre ; elle le mit à la tête de presque toute la République Chrétienne. Après Charles-Quint , il fut l'ennemi le plus formidable de la France. On verra par la suite de cette histoire, que les François eussent succombé sous ses efforts plus puissants , plus réitérés , plus étendus que ceux du prince Autrichien, si Guillaume d'un génie profond , d'un courage indomptable , d'une ambition sans bornes, eût été aussi heureux à la tête des armées que dans le cabinet , ou plutôt si le ciel n'eût fait naître en France un grand Roi & de grands hommes , pour arrêter un ennemi si fier , si dangereux , si implacable.

Cependant Louis XIV dont le Royaume étoit encore plein de force & de vigueur, peu étonné de la défection rapide & générale de ses alliés , se préparoit à soutenir seul le poids énorme de la guerre. Jamais Roi , par son application & ses lumières , ne fit un usage plus heureux de la valeur & du zèle de ses sujets , des talents de ses Gé-

néraux & de la capacité de ses Ministres. Quatre armées furent formées pendant l'hiver. La première destinée à servir en Flandre sous les auspices de Condé, devoit être de cinquante mille hommes ; la seconde beaucoup moins nombreuse étoit consacrée à la défense de l'Alsace & de la Lorraine : elle avoit pour général Turenne. Le comte de Schomberg commandoit la troisième en Roussillon : enfin , le Roi s'étoit réservé à lui-même la quatrième, pour soumettre une seconde fois la Franche-Comté. Indépendamment de toutes ces forces qui pouvoient monter à cent dix mille hommes, Luxembourg étoit chargé de la conduite d'un corps de troupes, à la tête duquel il devoit ouvrir au Roi les chemins de la Franche-Comté, & contenir le duc de Lorraine, chargé de la défense de la Province.

La conquête de la Franche-Comté coûta beaucoup plus au Roi que celle de 1668 ; c'est qu'il ne trouva point de traîtres qui lui vendissent

1674.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1674.

*Ibidem.**Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

leur patrie , comme dans sa première expédition. Toutes les places, & sur-tout Dole & Besançon, furent défendues avec une vigueur surprenante. Luxembourg soumit Pontarlier, Ornans, & plusieurs autres postes ; de-là il s'avança sur les frontieres de l'Alsace , au-devant du duc de Lorraine, qui s'efforçoit d'entrer dans la Province avec un corps de cavalerie. La crainte de s'engager entre Turenne qui commandoit l'armée d'Alsace , & Luxembourg, arrêta le Prince Lorrain ; bientôt après Charles IV retourna en Allemagne , abandonnant la Franche-Comté aux armes de Louis XIV. Sur ces entrefaites le Roi appella auprès de lui Luxembourg, pour lui faire part d'une lettre importante qu'il venoit de recevoir de l'armée de Flandre.

Le prince de Condé, dont l'ame pleine de feu , les fatigues de la guerre, & les passions avoient usé, à la fleur de l'âge, le corps plus agile que vigoureux , écrivoit au Roi, qu'assiégé d'infirmités, atta-

qué d'une goutte violente, il craignoit de ne pouvoir soutenir le poids du commandement. Il le conjuroit de lui envoyer le duc de Luxembourg, comme le seul homme en qui il eût assez de confiance, pour décider des opérations, sur son rapport & ses lumières, ou pour le mettre à la tête de l'armée en sa place un jour de bataille, si les douleurs de la goutte l'empêchoient de monter à cheval. Pour comprendre toute l'inquiétude du Roi, il faut savoir que, malgré ses efforts, les armées qu'il avoit mises sur pied, ne répondoient point à celles des ennemis. Trente mille hommes en Alsace contre soixante & dix mille, cinquante mille dans les Pays-Bas contre quatre-vingt-dix mille. On ne pouvoit se flatter du salut de l'Alsace, de la Lorraine & de la Champagne menacées par les alliés, qu'en voyant Turenne & Condé à la tête des armées. Cependant, à la veille des événements les plus critiques, le Roi étoit sur le point d'être privé de l'un des deux appuis de son

1674.

trône, à moins qu'il ne lui donnât pour Lieutenant-Général un homme à qui il venoit de promettre de ne l'employer qu'en chef. Dans cette situation, le Roi prit le parti le plus honnête ; il communiqua la lettre de Condé à Luxembourg, & le laissa le maître de sa destinée. Luxembourg ne balança pas un instant : il répondit au Roi que *bon sang en lui ne pouvoit mentir*, & qu'il étoit disposé à sacrifier l'intérêt de sa gloire à ce qu'il devoit à l'Etat & à la confiance dont l'honoroit le grand Condé. Dès le lendemain, il partit pour l'armée de Flandre, où il fut reçu avec une joie égale du Prince & des troupes.

Mais ce sacrifice généreux manqua de lui devenir funeste. Outre le duc d'Enguien qui partageoit en quelque sorte l'éclat & les honneurs du commandement, avec un pere dont il étoit tendrement chéri, le prince de Condé avoit pour Lieutenants-Généraux le duc de Navailles, le comte de Rochefort & le chevalier de Fourilles. Tel étoit alors

l'ordre établi dans les armées du Roi. Les Maréchaux de France & les Officiers généraux du même grade rouloient entr'eux. Luxembourg qui avoit commandé toute sa vie Rochefort & Fourilles , se soumit sans peine à l'usage. Il n'en fut pas de même de M. de Navailles, qui, malgré toute sa vertu , jaloux peut-être des marques d'amitié & de confiance que Condé prodiguoit à Luxembourg , déclara qu'il ne marcheroit jamais l'égal d'un Officier Général , qui commençoit à peine l'apprentissage de la guerre , lorsqu'il étoit déjà constitué en grade. Il appuyoit ses prétentions sur le titre de Capitaine - Général qu'il avoit autrefois obtenu de la Cour , & sur les commandements en chef qu'il avoit exercés plusieurs fois. A ces raisons, Luxembourg n'en opposoit pas de moins fortes : la promesse récente du Roi , de ne l'employer qu'en qualité de Général , la qualité de Feldt-Maréchal dans l'armée des alliés ; enfin il citoit autant de commandements que

Navailles, & la voix publique ajoutoit qu'ils avoient été remplis avec

*Lettres manuscrites de
Lux. à Louv.
du 10 Juillet.*

encore plus de gloire & de succès. Il est constant que les vœux de Condé, de d'Enguien, de l'armée entiere étoient pour Luxembourg; mais la Cour pensa autrement, & décida en faveur de Navailles.

Luxembourg regarda ce jugement comme un outrage. Il se plaignit amèrement du Ministre de la guerre, qu'il accusa d'être l'unique auteur de l'horrible dégoût qu'il essuyoit. Il lui écrivit qu'il respectoit l'ordre établi dans les armées; mais que cet ordre devoit être général, & qu'il ne concevoit pas, que par une distinction odieuse, on dût renverser les loix en faveur de M. de Navailles, & au préjudice d'un homme tel que lui; qu'une si grande injustice alloit le forcer à une retraite, qui lui seroit d'autant plus pénible, qu'il seroit privé à jamais de la joie & de la gloire de servir le Roi.

Soit que le marquis de Louvois n'eût influé en rien sur le jugement
de

de la Cour, soit qu'il cherchât 1674.

seulement à calmer l'indignation du Duc, il se justifia avec beaucoup plus de modération, qu'on ne semble en attendre d'un Ministre aussi fier qu'absolu. Dans une lettre datée du 20 Juillet, il le conjure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne point céder à son ressentiment, à la veille de parvenir à la première dignité de la guerre.

Je ne saurois trouver de termes, dit-il, pour vous bien expliquer la peine où je suis sur ce qui vous regarde. Au nom de Dieu, modérez votre chagrin. Pourriez-vous avoir la pensée de devenir habitant de Ligny, tandis que vos ennemis seroient à la tête des armées. Si j'avois moins d'inquiétude pour vous, je vous gronderois de vos injustices pour moi; mais je vous les pardonne toutes, pourvu que vous cachiez votre ressentiment.

Reponse de Louv. du 14.

Les conseils de Louvois ne firent aucune impression sur Luxembourg: il continua toujours de lui attribuer la mortification qu'il avoit reçue. Dans une nouvelle lettre du 18

1674.

Juillet, après lui avoir rapellé les raisons qu'il croyoit avoir de se plaindre de lui, il lui parle ainsi au sujet du bâton de Maréchal de France : *La charge de Maréchal ne m'a jamais assez ébloui pour lui sacrifier mon honneur. Je n'ai point oublié que plusieurs de mes prédécesseurs ont commandé les Maréchaux de France sans l'être eux-mêmes. Si je n'ai pas encore acquis leur réputation, personne au moins ne me reprochera de n'avoir pas fait tout ce qui dépendoit de moi, pour marcher sur leurs traces.*

Condé qui ne voyoit qu'avec douleur la France prête à perdre par une retraite précipitée, le guerrier qu'il regardoit comme le plus digne de le remplacer, trouva le secret de le conserver au service : il le détacha avec un corps de troupes, pour veiller au salut de la frontiere de Champagne, que le comte de Souches, Général de l'Empereur, menaçoit d'envahir avec trente mille hommes. Luxembourg qui n'en avoit que dix mille, couvrit Dinant, Philippeville,

Charleville , avec tant d'art que Souches n'osa en tenter la conquête. 1674.

Ce Général conduisit son armée au camp du prince d'Orange , auquel s'étoit déjà joint le comte de Monterey. Les forces des alliés furent alors infiniment supérieures à celles de France ; ce qui obligea Luxembourg de s'approcher de Condé.

Le prince d'Orange déclaré généralissime des trois armées combinées , étoit secondé par les comtes de Souches , de Monterey , de Valdeck , le duc de Lorraine, aïeul de l'Empereur régnant , le duc de Holstein , le prince de Vaudemont , & le marquis d'Assentar , tous Généraux pleins de valeur & d'expérience. La grandeur de ses projets répondoit à celle de ses forces , il vouloit entamer la campagne par une victoire qui lui ouvrît les chemins de la Champagne & de Paris.

Le plan de Condé réduit à la défensive , étoit d'arrêter par la seule science des campements , dans laquelle il excelloit , cette multitude d'ennemis. Bien résolu de n'enga-

*Histoire de
Hollande , t.
IV. p. 351 &
suiv.*

1674.

Mémoire D.
M. D. L. F.

ger d'action , qu'autant que la fortune lui présenteroit les moyens de vaincre , sans hasarder sa gloire & son armée. Une faute de l'ennemi le mit à portée de livrer plutôt qu'il ne pensoit , le combat le plus long & le plus furieux de cette guerre. En conséquence du dessein qu'il avoit formé , le prince d'Orange avoit marché aux François retranchés derrière la rivière de Piéton. Il perdit deux jours en de vains efforts pour les arracher de ce poste excellent. Mais voyant que Condé se moquoit de ses tentatives , il décampa pour prendre Charleroi , & entrer ensuite en Champagne. Dans sa retraite , il prêta le flanc aux François ; la tête de son armée étoit arrivée à Mons , que l'arrière-garde n'étoit pas encore sortie du village de Senef. C'étoit là l'occasion qu'attendoit Condé pour combattre. Ce Prince qui , à la supériorité des talents , joignoit une connoissance profonde du pays qui étoit le théâtre de la guerre , savoit qu'il étoit désormais impossible au

Prince de venir au secours de l'ar-
riere-garde composée d'Espagnols. 1674.
Il l'attaqua donc avec cette rapidité
d'exécution qui caractérise toutes
ses actions.

Tel étoit l'ordre de bataille de
l'armée. Luxembourg, à qui Condé
vouloit donner des marques écla-
tantes d'estime & d'amitié, com-
mandoit la droite; Navailles, la
gauche. Condé toujours accom-
pagné du duc d'Enguien qui eut la
gloire de lui sauver la vie en ce
combat; ne prit point de poste &
se trouva par-tout. Rochefort con-
duisoit la maison du Roi. Fourilles
& Montal commandoient l'infante-
rie. *Le 11 Août.*

Au moment que Condé s'apper-
çoit que l'arrière-garde protégée
par quatre mille chevaux détachés
des trois armées, commence à défi-
ler, il ordonne à l'aile droite, où
étoit la Maison du Roi, de fondre
sur l'ennemi, & de le couper d'avec
le corps de bataille. Luxembourg
exécuta cet ordre avec le plus grand
succès. L'infanterie Espagnole, au

1674.

lieu de poursuivre sa route, rentra dans le village de Senef; elle y fut attaquée & forcée par Montal, qui tua ou prit tous ceux qui défendoient ce poste.

Pendant ce temps-là Condé tailloit en pieces les quatre mille chevaux dont on a parlé ci-dessus. Tout ce que put faire le prince de Vaudemont, qui commandoit l'arrière-garde, fut de gagner, avec les débris de ce corps, le village de Saint-Nicolas-des-Bois. Il se prépara dans ce poste, que la nature avoit fortifié de bois, de défilés & de ravins, à soutenir l'attaque des François.

Cependant le prince d'Orange accouroit au secours de Vaudemont avec le corps de bataille; mais quelque rapide que fût sa marche, il n'arriva que pour être le témoin du carnage & de la fuite des siens. Déjà Condé, sans donner à Vaudemont le temps de se reconnoître, l'avoit attaqué à la tête de la Maison du Roi & de la Gendarmerie; il le renversa sur les Hol-

Hollandois du corps de bataille, qu'il mit en fuite, sans que le prince d'Orange, qui se comporta en Héros, pût les retenir, ni par ses prières, ni par ses menaces. Forcé lui-même de céder à la fortune, il se retira assez loin du village de S. Nicolas, où le comte de Souches le joignit avec l'avant-garde de l'armée.

1674.

Tout autre Général que le grand Condé se seroit trouvé fatisfait d'un si beau triomphe. Le champ de bataille étoit jonché de six mille Espagnols ou Hollandois tués sur la place; il y en avoit davantage de pris, avec plus de cent drapeaux ou étendarts. Le trésor, les équipages des alliés étoient tombés entre ses mains, & une si grande victoire ne lui avoit pas coûté trois cents hommes. Mais l'ame de Condé remplie de la maxime de César, qui croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire, sembloit prendre de nouvelles forces à la vue de l'ennemi qui se rallioit. Il entreprit de le défaire entièrement, & de rendre cette jour-

1674.

née encore plus glorieuse pour lui que celles de Rocroi , de Northingue & de Lens. Certes , s'il eût pu rassembler son infanterie occupée à ramasser les dépouilles de l'ennemi éparfes dans la plaine , & la mener sur le champ au prince d'Orange , c'en étoit fait des alliés , qui paroiffoient dans la plus grande confusion ; mais il se passa plus de deux heures , avant qu'il fût possible de ramener le foldat au drapeau ; il n'en fallut pas davantage pour sauver les ennemis.

En effet , le prince d'Orange qu'on laiffoit ainfi respirer , profitoit en grand Capitaine de ces instans précieux. Après avoir ranimé le courage de son armée , il la rangea en bataille sur un terrain entrecoupé de haies , de défilés & de buissons , & couvert de ravins profonds & de hauteurs. Aidé de l'expérience de Souches , du génie du duc de Lorraine , & des lumieres de Valdeck , il tira de la situation des lieux tous les avantages imaginables ; son infanterie & les dragons furent

furent postés dans les haies ; il garnit les hauteurs , & sur-tout celle du village du Fay qui étoit au centre de la bataille , de cavalerie & de dragons ; enfin il établit sur le bord des ravins des batteries de canons chargés à cartouche , pour arrêter la première fureur des François. Condé dont l'impatience égaloit le courage , au désespoir de voir l'ennemi se fortifier ainsi , ne put prendre sur lui d'attendre que son infanterie fût entièrement réunie pour commencer un nouveau combat ; il se mit à la tête des corps à mesure qu'ils arrivoient , & les conduisoit lui-même à la charge. C'est ainsi que le feu de son génie l'emporta au-delà du plan qu'il s'étoit tracé à lui-même. Heureux , si voyant qu'il ne pouvoit attaquer avec toutes ses forces une armée qui , quoique battue en partie , étoit encore d'un tiers plus nombreuse que la sienne , & de plus retranchée dans un poste presque inaccessible , il eût songé à une retraite salutaire. Mais la Providence avoit

1674.

1674.

marqué ce jour, pour être le dernier de plus de vingt-cinq mille hommes rassemblés de toutes les parties de l'Europe.

Le combat recommença donc sur les deux heures après-midi. Il est inutile de dire qu'il fut un des plus terribles dont nos annales nous conservent le souvenir. Les François firent des efforts surprenants. Mais les Alliés excités par la haine, la vengeance & le désespoir, les repoussèrent avec un horrible carnage. Luxembourg, dont le nom seul faisoit frémir les Hollandois depuis la campagne de 1672, eut principalement à combattre les troupes de cette nation, réputées par Condé les plus mauvaises des Alliés, & qui, encouragées par le prince d'Orange, témoignèrent ce jour-là plus de fermeté que les Espagnols & les Allemands mêmes. On regarda comme une espece de miracle, que Luxembourg qui combattit toujours au plus fort de la mêlée, n'eût point été blessé. A son exemple, il n'y eut pas un seul Of-

ficier ni un Soldat de l'aile qu'il commandoit, qui préférant la mort à la honte, ne fît au-delà de ce qu'il étoit en droit d'exiger. Le duc de Navailles, digne rival de Luxembourg, le duc d'Enguien, le comte de Rochefort, Fourilles, Montal, seconderent de leur côté Condé avec un zele & une émulation dignes des plus grands éloges. Les quatre derniers furent bien-tôt mis hors de combat par les blessures qu'ils reçurent.

1674.

Cependant quoique l'infanterie Françoisse parût entièrement rebutée d'un combat si long & si opiniâtre, Condé s'acharnoit toujours sur le village de Fay. Il ordonna aux Suisses de marcher; mais pour toute réponse, les régiments de cette brave nation, qui avoient prodigieusement souffert, jettent leurs armes & se couchent par terre; Condé, sans s'arrêter à des instances inutiles, envoya prier Luxembourg de marcher au poste qu'il avoit résolu d'emporter.

Mém. du
M. D. L. F.

Cet ordre, s'il eût été exécuté, *Mém. de*
S. Germ.

1674.

livroit la victoire à l'ennemi. En effet, Luxembourg, à l'œil de qui rien n'échappoit dans une bataille, venoit de s'appercevoir d'une manœuvre hardie & brillante du comte de Souches. Ce vieil & habile Général avoit fait passer la cavalerie Allemande de la droite à la gauche, pour tomber sur le flanc de l'armée Françoisse. Au lieu donc de se rendre auprès de Condé, Luxembourg lui fit dire, que loin d'abandonner un poste d'où dépendoient le salut de l'armée & la victoire, il falloit le fortifier sur le champ de nouvelles troupes. Condé porta du mouvement de Souches le même jugement que le Duc; il lui envoya un renfort, à l'aide duquel il arrêta Souches, & repoussa les Hollandois qui avoient regagné du terrain. Il fut arrêté à son tour par le prince d'Orange, qui vint le combattre avec des troupes fraîches. Ce fut dans cette partie du champ de bataille qu'il y eut le plus de sang répandu. La nuit même ne fut pas capable de modérer la fureur des combats.

tants; ils s'acharnerent les uns sur les autres à la seule clarté de la lune: Luxembourg, après des efforts inouis, enfonça quelques bataillons Hollandois, & renversa les escadrons qui les soutenoient. Enfin sur les onze heures du soir, la lune ayant disparu, le combat cessa. Les deux armées restèrent chacune sur le terrain qu'elle occupoit au milieu des morts & des blessés. Condé se dispoisoit à commencer le lendemain, à la pointe du jour, un nouveau combat; mais il n'y avoit gueres que lui dans les deux armées, qui eût encore envie de se battre. En effet les François épouvantés de la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, ne soupiroient qu'après la retraite. Les Alliés encore plus maltraités, les prévinrent, & décamperent deux heures avant le jour, après avoir fait une décharge générale d'artillerie & de mousqueterie.

Tel fut le succès du mémorable & triple combat de Senef, de Saint-Nicolas-aux-Bois, & du Fay. Il dura

1674.

*Histoire de
Hollande, t.
IV. p. 366.*

*Mém. du
M. D. L. F.*

1674.

dix-sept heures , & coûta la vie à plus ^(^a) de vingt-sept mille hommes , dont près de la moitié François. Les Alliés osèrent s'attribuer la victoire , parce qu'ils avoient conservé une partie de leur poste ; mais les trophées consistants en un nombre prodigieux de prisonniers , de drapeaux & d'étendards, déposèrent contr'eux , & apprirent à toute l'Europe quel étoit le véritable vainqueur.

Le prince d'Orange , quoique vaincu , acquit dans cette célèbre journée une gloire égale à celle de Condé. On fut persuadé dans les deux armées , que sans le génie , l'activité & le courage héroïque du Stadhouder , les Alliés auroient été entièrement défaits.

Dans la relation que Condé envoya à la Cour de cette action sanglante , il donna de si grands éloges à la conduite & à la valeur du duc de Luxembourg , que le Roi se crut obligé de lui écrire de sa pro-

(^a) Les Curés du voisinage enterrent vingt-sept mille cadavres dans un espace de deux lieues.

pre main pour le féliciter & le remercier : *Si vous n'aviez pas déjà mérité toute mon estime par les services que vous m'avez rendus en tant d'actions*, lui dit ce Prince reconnoissant, *je ne pourrois la refuser aux marques de courage & d'habileté que vous venez de témoigner en ce dernier combat. Je suis charmé que mes Gardes se soient autant distingués qu'ils l'ont fait.*

1674.

*Lettre du
Roi à Lux.
du 18 Août.*

Cependant le prince d'Orange qui vouloit soutenir aux yeux de l'Europe le titre de vainqueur qu'il s'étoit arrogé par une jactance indigne d'un grand homme, se fortifie de nouvelles troupes, & s'approche de Condé pour lui livrer une nouvelle bataille. Mais le Général François, en choisissant des postes avantageux, déconcerta les vues des Alliés. Enfin, pour ne pas perdre en mouvements inutiles une campagne qui, dans le plan du Stadhouder, devoit être si funeste à la France, les Alliés s'attachèrent au siège d'Oudenarde.

*Relation de
la campagne
de 1674.*

Cette ville étoit d'une force &

1674.

d'une étendue médiocre ; mais elle avoit pour défenseurs le marquis de Ranes & Vauban. La tranchée fut ouverte le 15 Septembre. Trois jours après , l'ennemi attaqua , & emporta la contrescarpe au prix du sang de près de deux mille hommes. Il étoit temps de marcher au secours des assiégés qui ne pouvoient pas encore , malgré la valeur & l'art , défendre la place plus de quatre jours.

Le 20.

Condé passe l'Escaut , partage son armée en trois corps , se met à la tête du premier , & donne le commandement des deux autres à Luxembourg & à Navailles. Son dessein étoit d'attaquer séparément & en même temps les trois armées ennemies dans leurs lignes. A l'approche des François, le prince d'Orange assembla le conseil , & proposa aux autres Généraux d'épargner à Condé la moitié du chemin. Cet avis également sage & vigoureux fut rejeté. Les comtes de Souches & de Monterey, qui avoient encore l'imagination remplie de la

terrible journée de Senef, refusèrent absolument de commettre leurs troupes à l'événement incertain d'une nouvelle action. Dès le lendemain ils décamperent à l'aide d'un brouillard épais, qui sauva leur arriere garde d'une défaite certaine. Tout ce que put faire le prince d'Orange ainsi honteusement abandonné, fut de se réfugier sous le canon de Gand. On conçoit quel dut être le chagrin du Prince : il se plaignit amèrement aux Cours de Vienne & de Madrid de la conduite de Souches & de Monterey. L'un & l'autre lui fut sacrifié. Mais la campagne n'en étoit pas moins perdue. Car on regarda comme de foibles avantages pour les Alliés, la conquête de Grave que le comte de Chamilly leur remit après quatre-vingts six jours de tranchée ouverte, & celle de Hui & de Dinant, places très-mal fortifiées. Le prince de Condé, dont l'armée étoit diminuée de moitié par les détachements qu'il avoit envoyés en Alsace, n'avoit pu marcher au secours de

ces deux dernières villes.

1674.

Turenne se couvrit cette campagne d'une gloire immortelle. Il sauva par la seule supériorité de ses talents l'Alsace & la Lorraine contre une multitude prodigieuse d'Allemands qu'il battit en différents combats.

1675.

Quelque brillants que fussent les succès de la France, ils n'étoient pas assez décisifs pour déterminer les Alliés à la paix. Il y avoit pourtant un congrès ouvert à Cologne sous la médiation de l'Angleterre & de la Suede. Mais les Alliés & sur-tout l'Empereur avoient une telle confiance en leurs forces, qu'ils ne cherchoient qu'à traîner la négociation en longueur. Ils ne vouloient mettre les armes bas, qu'après avoir referré la France dans les bornes prescrites par les traités de Munster & des Pyrénées. On ne doit pas passer sous silence que le duc de Luxembourg autorisé par le Roi, réclama dans le congrès de Cologne, & ensuite dans celui

de Nimegue (^a), la province dont il portoit le nom. Mais on n'eut pas plus d'égard aux droits de son épouse, qu'à ceux de la Maison de la Trémoille sur le royaume de Naples. Les enfants du Duc ont depuis renoncé à des tentatives infructueuses, pour recouvrer le patrimoine de leurs ancêtres maternels.

1675.

Cependant l'Empereur toujours rempli du desir de prolonger une guerre dans laquelle il n'envisoit que des succès, frappe le coup le plus hardi, & vient enfin à bout de rompre le congrès de Cologne. Le prince Guillaume de Furstemberg, Ministre-Plénipotentiaire de l'électeur de Cologne, qui, sur la foi du droit des gens & la protection des Couronnes médiatrices, regardoit le congrès comme un asyle sacré, est enlevé, transporté dans un château en Autriche, & condamné à perdre la tête à cause de ses liaisons intimes avec la France. L'amitié du Pape lui sauva, à

(^a) Il envoya en qualité de son Agent, Saint-Germain, son Capitaine des gardes.

1675.

la vérité, la vie ; mais il fut traité comme un criminel d'Etat , & renfermé dans une étroite prison. A la nouvelle de cet attentat, Louis XIV cria à l'infraction du droit des nations. Pour toute réponse , l'Empereur fit saisir dans Cologne une somme assez considérable qui appartenoit à la France. Les plaintes du Roi redoublèrent ; il rappella ses Ambassadeurs, & demanda vengeance de tant d'injures aux rois d'Angleterre & de Suede. Mais il ne put intéresser dans sa querelle que le dernier. Charles XI, jeune , ardent, ambitieux, avide, comme ses ancêtres , de combats & de conquêtes , exigea de l'Empereur une satisfaction éclatante de l'affront fait à sa médiation. Sur son refus il lui déclara la guerre, ainsi qu'à ses Alliés. Quelques Ecrivains prétendent que la Cour de Suede céda plutôt à l'argent de la France qu'à ses raisons. Quoi qu'il en soit, Charles XI s'embarqua dans cette guerre avec plus de courage que de prudence.

Il eut à combattre le roi de Da-

nemarck, l'électeur de Brandebourg & tous les Princes de la basse Allemagne, jaloux des établissemens de la Suede dans l'Empire. Le feu de la guerre s'étendit des Pyrénées jusques dans la Norwege, & les malheurs de la République Chrétienne se multiplierent. Mais au lieu des victoires dont la Suede s'étoit flattée, elle n'éprouva que des revers. Louis XIV seul profita de la diversion qu'elle fit; il fut déchargé, moyennant quelques subsides, du fardeau de la guerre contre le roi de Danemarck, l'électeur de Brandebourg & plusieurs Princes dont les troupes ne parurent plus sur le Rhin ni dans les Pays-Bas.

Malgré le nouvel ennemi qui venoit de s'élever contr'eux, les Alliés formerent sur le Rhin, en Flandre & sur la Moselle des armées beaucoup plus nombreuses que celles que la France put leur opposer. Mais Louis XIV plus prévoyant, plus actif, mieux servi que ses ennemis, les prévint dans les Pays-Bas. Dès la fin de Mars, il parut

1675.

*Histoire de
Hollande ,
de la Neur.
t. IV. p. 412.*

dans ces riches provinces à la tête d'une armée de quatre-vingts mille hommes qu'il partagea en différents corps. Le duc d'Enguien, le maréchal de Créqui, les ducs de Luxembourg & de la Feuillade, le comte de Rochefort, commandoient toutes ces troupes qui agissoient de concert : ils reconnoissoient pour Généralissime le prince de Condé. Le Roi lui-même ne se réserva que le commandement d'un corps qui campoit auprès de Charleroi. Le succès couronna la sagesse du Roi. Dinant fut emporté par le maréchal de Créqui ; Hui, par le comte de Rochefort ; & la citadelle de Liege, par le comte d'Estrade. Peu après le duc d'Enguien vint assiéger Limbourg défendue par une garnison de trois mille hommes.

A la nouvelle du siège de cette dernière place, le prince d'Orange s'ébranla avec une armée de cinquante mille hommes, composée d'Espagnols & de Hollandois. On s'attendoit à une bataille, par la

raison que depuis le rappel des comtes de Souches & de Monterey, le prince d'Orange se trouvoit le maître absolu de ses opérations, & qu'il desiroit ardemment d'en venir aux mains avec les François. Le Roi, de son côté, n'eut pas plutôt appris la marche & les desseins de l'ennemi, qu'il appella auprès de lui Condé & Luxembourg, & s'avança jusqu'entre Tongres & Maësfrecht. La bataille sembloit inévitable ; mais le prince d'Orange, dont la cavalerie étoit inférieure à celle des François, ne voulut point combattre que la cavalerie Allemande & Lorraine, qui avoit hiverné sur la Moselle, ne l'eût joint. Pendant ce temps-là, Limbourg capitula.

Après cette conquête, le Roi détacha Luxembourg avec un corps d'armée, pour porter la terreur & le ravage dans toute l'étendue du Brabant. Le Duc exécuta les ordres du Roi avec sa rapidité ordinaire : il pénétra jusqu'aux portes de Bruxelles, d'Anvers, de Malines & de

1675.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

*Relation de
la camp. de
1675.*

*Hist. de
Hollande, t.
IV. p. 414.
& 415.*

1675. Louvain, dissipant les troupes qui se présentoient à lui, & contraignant cette Province florissante à de grandes contributions. Le cri des peuples qui étoient les malheureuses victimes de cette expédition, se fit entendre au prince d'Orange, qui se hâta de quitter les bords de la Meuse. Quelque rapide que fût sa marche pour couper Luxembourg de la grande armée, celui-ci trouva le secret de ramener ses troupes victorieuses & chargées de butin, au camp du prince de Condé.

Le Roi étoit déjà retourné en France. Il avoit laissé à Condé le soin de veiller au salut de ses anciennes & de ses nouvelles conquêtes avec une armée de quarante mille hommes. Le maréchal de Créqui défendoit les bords de la Moselle avec un corps de dix mille; le reste des troupes que le Roi avoit conduit dans les Pays-Bas, fut envoyé en Alsace.

Cependant le prince d'Orange qui, avec les seules forces de l'Espagne & de la Hollande, comptoit
sous

sous ses drapeaux plus de cinquante mille hommes , renvoie la cavalerie Allemande sur la Moselle , & s'avance jusqu'à Hall , dans le dessein d'assiéger Ath. Condé déconcerta ce dessein en renforçant à propos la garnison de la ville menacée. Il choisit ensuite un camp dans lequel le prince d'Orange n'osa entreprendre de le combattre.

1675.

Telle étoit la situation des armées dans les Pays-Bas , lorsque tout-à-coup on apprit la mort de Turenne , qui , à la veille de recueillir les fruits d'une campagne aussi laborieuse que savante , avoit été tué d'un coup de canon. Luxembourg donna des larmes avec toute la France , à la mort imprévue de ce grand homme , qui l'avoit comblé dans tous les temps de marques particulières d'estime & d'amitié. Peu après il reçut le bâton de Maréchal de France. Cet honneur fut communiqué en même temps à M^{rs} d'Estrades , de Navailles , de Schömberg , de la Feuillade , de Vivone & de Rochefort. Mais ce qui distingua

1675.

*Lettres de
Madame de
Sévigné.
CCIX. &
CCX.*

Luxembourg de ses collègues, c'est la confiance que le Roi lui témoigna, en lui donnant dans ces conjonctures aussi délicates que difficiles le commandement général de l'armée de Flandre. Condé alla se mettre à la tête de l'armée d'Allemagne. Le choix du Roi fut reçu avec un applaudissement général des troupes d'Alsace & de Flandre.

Les affaires étoient dans une espèce de crise. Déjà Montécuculli, malgré le courage & l'habileté du comte de Lorge à la journée d'Altenheim, étoit entré en Alsace ; il menaçoit la Lorraine d'une invasion ; & pour comble de malheur, il n'y avoit plus d'armée sur la Moselle depuis la défaite entière du maréchal de Créqui à Confarbrick. On fait que ce Général infortuné, trahi par la lâcheté de quelques Officiers, fut livré lui-même au vainqueur avec la ville de Treves, qu'il avoit entrepris de défendre. Enfin les séditions qui avoient éclaté l'année précédente en Guyenne & dans la Bretagne, n'étoient pas tellement

éteintes, qu'une légère étincelle ne pût les rallumer : il ne falloit peut-être qu'un nouveau désastre pour plonger la France dans les plus affreux périls.

1675.

Mais Condé & Luxembourg, chargés dans ces moments critiques des destinées de l'Etat, rappellerent bientôt la confiance par la sagesse de leur conduite. On dit que le premier, en quittant l'armée des Pays-Bas, dit tout haut qu'il auroit bien voulu entretenir l'ombre de Turenne pour prendre la suite de ses desseins, & entrer dans ses vues, & la connoissance profonde qu'il avoit du pays qui étoit le théâtre de la guerre. Il est constant que Luxembourg n'avoit rien à desirer de ce côté-là; possédant la confiance intime de Condé auquel il succédoit, dépositaire de ses secrets, plein de ses projets, il se montra aussi le digne élève de ce Prince qui l'avoit honoré tant de fois de ses leçons.

*Lettre de
Madame de
Sévigné.
CCX.*

Avec une armée réduite à moins de trente mille hommes, à cause

A a ij

1675.

des détachements que Condé avoit conduits en Alsace, il falloit sauver toutes les places de la frontiere, exposées aux armes de l'ennemi. Le prince d'Orange les menaça tour à tour d'un siege. Mais toujours prévenu par Luxembourg, qui à chaque pas l'arrêtoit par la seule science des campements, il appella à son secours les troupes victorieuses de Créqui à Confarbrick; son armée monta alors à plus de soixante mille hommes. Il n'y avoit point de succès dont les Alliés ne se flattassent; cependant tel fut l'ascendant du génie de Luxembourg, que le Prince se vit réduit à n'oser rien entreprendre.

*Hist. de
Hollande, t.
IV. p. 424.*

Honteux enfin, & désespéré d'être le seul Général des Alliés, qui, avec la plus formidable de leur armée, n'eût rien exécuté de toute la campagne, le Stadhouder entre dans le Hainaut, & s'attache au siege de la ville de Binch défendue par trois cents hommes; il la prit en peu de jours, & déchargeant sur elle tout le poids de sa colere, il

la réduisit en cendre. C'est à cet exploit que se bornerent les vastes projets des ennemis qui, après la mort de Turenne, la défaite de l'armée de la Moselle, & la prise de Treves, avoient compté sur la conquête de la meilleure partie de la Flandre. Luxembourg entra à son tour dans le pays ennemi ; il emporta en neuf heures le château de Thuyn, place très-forte sur les frontières du Brabant. Il réduisit aussi une multitude de petits postes, qui resserrèrent extrêmement les Alliés dans leurs quartiers d'hiver. Enfin les partis de l'armée de France surprirent toujours, & battirent ceux de l'ennemi.

Tel fut le succès de la campagne de 1675 en Flandre, une des moins éclatantes, & peut-être une des plus glorieuses du maréchal de Luxembourg. Qui, à la vue de la conduite de ce Général, ne se rappelle celle du maréchal de Saxe en 1744 ? Mêmes conjonctures, mêmes vues, mêmes talents, mêmes événements. Il faut avouer que les

1675. grands hommes ont souvent dans leur marche des traits de ressemblance, dont on ne peut s'empêcher d'être frappé.

Condé avoit fait en Alsace une campagne qui n'étoit pas moins glorieuse ; la seule terreur de son nom fit lever à l'ennemi le siege d'Haguenau, & la supériorité de sa manœuvre celui de Saverne. Mais Montécuculli réduit à repasser le Rhin, frappa dans sa retraite un coup de maître ; il se saisit du poste de Lauterbourg, qu'on lui laissa imprudemment fortifier. Cette faute fut d'autant plus funeste à la France, que la perte de Lauterbourg entraîna celle de Philipsbourg ; mais il ne faut point anticiper sur des événements qu'on va bien-tôt développer avec plus d'étendue.

1676. Dès les premiers jours de l'année où nous entrons, le Roi nomma les Généraux de ses armées. Le maréchal de Navailles obtint le commandement de celle de Catalogne ; le maréchal de Vivone fut envoyé en Sicile, dont une partie des habitants

avoit levé l'étendart de la révolte contre l'Espagne. Le Roi se destina à lui-même la gloire d'enlever en Flandre quelques places aux Espagnols ; il devoit avoir sous ses ordres MM. de Créqui, de Luxembourg, de la Feuillade, de Schomberg & de Lorge. Son dessein, après avoir exécuté le plan qu'il avoit tracé, étoit de distribuer ainsi les nombreuses forces dont il se faisoit accompagner : une partie devoit se rendre en Alsace ; une autre sur la Moselle ; & le reste ayant Luxembourg à sa tête, devoit contenir les Alliés en Flandre. Enfin la conduite de la guerre en Alsace étoit réservée au grand Condé.

1676.

*Mém. pour
servir à l'hist.
de la guerre
de 1672.*

Mais ce Prince, qui depuis plusieurs années ressentoit toutes les incommodités d'une vieillesse prématurée, pensoit déjà sérieusement à la retraite ; l'exemple du connétable Vrangél qui, après avoir rempli l'Europe de sa réputation & de ses exploits, avoit eu la douleur de voir la gloire de vingt campagnes éclipsée par les disgraces d'une

1676.

seule, faisoit une forte impression sur l'ame de Condé. Il savoit que les mêmes douleurs dont il se plaignoit, avoient empêché le général Suédois d'agir & de vaincre : il craignoit la même destinée. Retenu cependant par l'amour de la patrie, à laquelle il ne pouvoit se dissimuler qu'il fût nécessaire, il déclara au Roi, qu'il étoit prêt de partir pour l'Alsace ; mais en même temps il lui insinua, qu'il espéroit de S. M. qu'elle lui associeroit le duc d'Enguien dans le commandement de l'armée. Louis XIV avoit certainement de Condé la même opinion que toute l'Europe ; il le regardoit comme le plus grand homme de guerre qui fût en France ; il estimoit aussi beaucoup le duc d'Enguien, qui avoit donné par-tout de grandes marques de courage, de zele & d'application. Enfin le salut de Philipsbourg, dont il s'agissoit cette campagne, le touchoit infiniment. Mais telle étoit la délicatesse de ce Prince fier & jaloux de son autorité, qu'il ne pouvoit soutenir l'idée qu'on lui arrachât les
graces

graces & les bienfaits. Sur le seul soupçon que Condé avoit voulu profiter des circonstances , pour élever le Duc au commandement, il aimait mieux se priver des services du pere, que de voir le fils , en quelque sorte, malgré lui, à la tête de ses armées.

1676.

On n'eut pas plutôt appris que Condé ne commanderoit pas en Alsace, que presque tous les Maréchaux de France sollicitèrent avec ardeur cet emploi. Ils n'en voyoient que l'éclat, sans en connoître le danger. Condé plus instruit, avoit beau dire : *Ah ! le beau poste, ah ! le joli commandement jusqu'au mois d'Août.* Aucun d'eux n'étoit touché d'un discours que l'événement ne justifia que trop. Le maréchal de Lorge encore tout brillant de la gloire acquise au combat d'Altenheim contre Montécuculli, fier de la qualité de neveu de Turenne, sous lequel il avoit fait l'apprentissage de la guerre, croyoit qu'on ne pouvoit lui refuser ce commandement. Le maréchal de Duras fon-

*Lettre de
Madame de
Sévigné.*

1676. doit ses prétentions à peu-près sur les mêmes titres.

Mais au défaut de Condé, le public croyoit que le choix du Roi ne pouvoit regarder que Créqui, Schomberg ou Luxembourg.

Le premier étoit né avec des talents sublimes pour la guerre ; mais on lui reprochoit des défauts qu'on ne voit qu'avec une peine extrême dans un grand homme. Il passoit pour haut, fier & avare ; on ajoutoit qu'il étoit haï des troupes, & principalement des Officiers peu accoutumés à trouver de l'orgueil, en France, dans leurs supérieurs. Il faut cependant avouer, à la gloire du maréchal de Créqui, qu'il ne se fut pas plutôt apperçu, que les défauts dont on vient de parler, avoient contribué à ses disgraces la dernière campagne, qu'il s'appliqua à se vaincre lui-même. Il eut le bonheur & la gloire de réussir, au point qu'on l'eût pris pour un autre homme. En effet, le reste de sa vie il ne se fit pas moins respecter par sa politesse, son

affabilité & son désintéressement, que par sa valeur & son génie. Mais le Roi ignoroit le changement salutaire que l'infortune avoit opérée dans son ame ; d'ailleurs il ne pouvoit oublier la journée de Consrabrick, dans laquelle Créqui avoit été battu par un homme qui n'avoit joué toute sa vie qu'à la bafsette. Ce Prince crut le traiter favorablement, en lui laissant le commandement de l'armée de la Moselle qu'il avoit eu l'année précédente.

1676.

*Lettre de
Sévigné,
CCVIII.*

Le maréchal de Schomberg s'étoit rendu célèbre par de grandes victoires en Portugal contre les Espagnols ; il passoit avec raison pour un grand Capitaine. Cependant il n'avoit pas tout-à-fait soutenu dans cette guerre la haute opinion qu'on avoit conçue de lui. Le Roi croyoit avoir remarqué en lui plus de précaution que d'audace, plus d'expérience que de génie, plus de lenteur & d'incertitude que d'activité. On l'accusoit de n'avoir pas saisi rapidement en Catalogne, où

*Mém. pour
servir à l'hist.
de la guerre
de 1672.*

1676. il commandoit l'armée, toutes les occasions qui s'étoient présentées de vaincre. Au surplus, le marquis de Louvois faisoit observer au Roi, que Schomberg, Allemand & Protestant, avoit de grands biens & beaucoup d'amis en Allemagne; qu'il y avoit lieu de craindre que ce Général ne ménageât trop les Princes de l'Empire, & sur-tout ceux de sa religion. Le Roi qui avoit de grands projets en Flandre, le destina à servir dans son armée avec les maréchaux d'Humières, de Lorge & de la Feuillade.

Tout concouroit donc à donner ce commandement si envié au Maréchal de Luxembourg. Ses succès qui n'avoient été balancés par aucuns revers, la conquête de l'Overyssel, la victoire de Woerden, la prise des camps retranchés de Swerdam & de Bodegrave, le salut des conquêtes du Roi en Hollande, dûe principalement à ses talents, sa retraite d'Utrecht, la gloire qu'il s'étoit acquise au combat de Senef, la sagesse avec laquelle il avoit tenu

en échec toutes les forces des Alliés 1676.
 la campagne dernière, enfin l'a-
 mour & la confiance du soldat ;
 voilà les titres qui déterminèrent le
 Roi en sa faveur.

Au reste, Luxembourg ne se
 laissa pas tellement éblouir par l'é-
 clat d'un choix qui le couvroit de
 gloire, qu'il ne comprît le danger
 qu'il y avoit à succéder dans les
 circonstances les plus critiques à
 Turenne & à Condé. Il ne connois-
 soit l'Alsace que par la carte, &
 les entretiens fréquents qu'il avoit
 eus avec ces deux grands hommes ;
 mais il n'ignoroit pas que l'Alle-
 magne entière alloit s'ébranler pour
 la conquête de Philipsbourg dont
 la garnison n'avoit cessé, depuis le
 commencement de la guerre, de
 porter le fer & le feu dans les
 plus belles provinces de l'Em-
 pire. Tous les amis de Turenne,
 l'assuroient que ce grand homme
 disoit ordinairement, que s'il voyoit
 jamais Philipsbourg bloqué ou as-
 siégé, il n'en tenteroit pas même
 le secours par l'impossibilité de

*Lettres ma-
 nuscrites de
 Villeroi, de
 Boufflers &
 de Talard à
 Luxembourg.*

1676.

réussir, mais qu'il dédommageroit le Roi de la perte de cette forteresse par la conquête de Strasbourg ou de Fribourg. Le sentiment de Turenne, appuyé de celui de Condé, n'étoit que trop suffisant pour inquiéter un Général aussi jaloux de la réputation des armes du Roi que Luxembourg.

Les affaires étoient encore dans une situation plus déplorable qu'on ne le pensoit à la Cour. Non-seulement Montécuculli s'étoit saisi, comme on l'a indiqué ci-dessus, du poste de Lauterbourg; mais il avoit aussi emporté les châteaux situés aux environs de Philipsbourg. La place fut investie pendant tout l'hiver par une multitude de payfans ruinés par les courses de la garnison. Ils s'étoient cantonnés dans les bois voisins, d'où ils surprenoient les partis qui sortoient de la Ville.

*Mém. pour
servir à l'hist.
de la guerre
de 1672.*

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

Le maréchal de Rochefort qui commandoit sur les frontières de l'Alsace & de la Lorraine, reçut ordre de reprendre le poste de Lau-

terbourg , avant que les ennemis l'eussent fortifié. Mais Rochefort , avec beaucoup de courage & d'esprit , n'avoit aucune des grandes qualités qui constituent un Général. Il manquoit sur-tout de prévoyance & d'activité ; c'étoit lui qui dans la campagne de 1672 , avoit été cause qu'Amsterdam & toute la Hollande n'étoient pas tombés au pouvoir du Roi , en négligeant de se saisir de Muyden. Malgré cette faute & le cri public , il n'avoit point été exclus du commandement , par l'amitié du marquis de Louvois , que l'on accusoit d'avoir quelquefois plus d'égard à la soumission des Généraux qu'à leurs talents.

Quoi qu'il en soit , les reproches qu'il essuia sur la campagne de Hollande , ne le rendirent ni plus appliqué ni plus vigilant. Il couronna même dans le temps dont on parle , toutes ses fautes par la plus grande que Général ait jamais faite.

D'abord , malgré les ordres du Roi qui le pressoient sans cesse de reprendre Lauterbourg , & de ra-

1676.

*Mémoires du
M. D. L. F.*

1676.*Ibidem.*

vitailleur Philipsbourg, Rochefort ne s'ébranla qu'au mois de Février. Il avoit sous ses ordres cinq régiments & un convoi immense de munitions de guerre & de bouche, qu'il devoit jeter dans la place. Sur sa route, on lui amena quelques officiers Allemands qui s'étoient laissé prendre exprès, pour l'assurer que le duc de Lorraine, qui étoit encore à Vienne, marchoit à lui avec une armée entière. Qui le croiroit? Rochefort fut assez crédule pour ajouter foi à une nouvelle qui devoit lui paroître si suspecte; & sans s'informer de la vérité du fait par ses partis & ses espions, il se hâta de ramener ses troupes & son convoi sur la Moselle, en s'applaudissant du bonheur avec lequel il avoit échappé à l'ennemi. Mais il ne tarda pas à reconnoître le piège grossier qu'on lui avoit tendu. La honte d'avoir si mal exécuté les ordres du Roi, la douleur & le regret d'être la cause certaine de la perte de Philipsbourg, le jetterent dans une maladie de langueur, dont

il mourut dans le cours du printemps.

1676.

Bien-tôt après le marquis de Bade-Dourlach, qui commandoit l'armée des Cercles, enchanté du succès de la ruse avec laquelle il avoit écarté le général François, travailla sans relâche à rendre les approches de Philipsbourg impénétrables. Il fit abattre une quantité prodigieuse d'arbres dans les forêts qui couvroient son camp ; il éleva ensuite de distance en distance des retranchements & des forts qu'il garnit d'artillerie, & qu'il revêtit de fossés larges & profonds, dans lesquels on fit entrer l'eau du Rhin : c'est dans cette situation qu'il attendit l'infanterie que l'Empereur devoit lui envoyer, pour assiéger Philipsbourg dans les formes.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

Quelque grands que fussent les obstacles que Luxembourg prévoyoit, & ceux qu'il ne prévoyoit pas, il étoit bien résolu de déployer toutes les forces de son génie, soit pour tenter le secours de Philipsbourg, soit pour dédommager la France de cette perte par la conquête

1676.

d'une place importante. Son imagination vive & féconde enfanta les projets les plus beaux , les plus dignes du nom François ; cette campagne eût été fertile en grands événements , si les lenteurs , les incertitudes , & enfin les ordres du Cabinet ne lui eussent lié les mains.

Dans l'impatience où il étoit de prendre une connoissance particulière du pays qui étoit le théâtre de la guerre , il partit dès le mois de Mars pour l'Alsace. Il s'aboucha sur sa route avec le maréchal de Rochefort, qui déjà malade de chagrin d'avoir si mal répondu à la confiance du Roi , ne lui donna que de foibles éclaircissements sur ce qu'il lui importoit le plus de savoir. Arrivé à Schelestat , Luxembourg fit fortifier cette place , ainsi que Haguenau & Saverne : car l'Empereur ne bornoit pas ses vues à la seule conquête de Philipsbourg ; il aspirait à celle de l'Alsace & de la Franche-Comté ; il vouloit rétablir le duc de Lorraine sur le trône de ses ancêtres. C'est dans le dessein

d'exécuter de si grands projets , qu'il envoya toutes ses forces sur le Rhin. 1676.

Outre l'armée Impériale , celle des Cercles , à laquelle tous les Princes & les Etats Germaniques avoient contribué , étoit considérable. Le célèbre Montécuculli avoit été nommé Généralissime de toutes ces troupes. Mais ayant appris la retraite de Condé , il déclara à l'Empereur , qu'après avoir eu l'honneur de mesurer son épée contre Kuprogli , Turenne & Condé , il ne vouloit pas hazarder sa gloire contre des Généraux qui ne faisoient que commencer à commander les armées. Sur son refus , le choix de l'Empereur tomba sur le duc de Lorraine. Ce Prince étoit le plus illustre élève de Montécuculli , comme Luxembourg de Condé.

L'armée Françoisé ne fut assemblée qu'à la fin de Mai ; elle n'étoit composée que de vingt-cinq mille hommes , parmi lesquels on comptoit huit mille Anglois qui servoient en Alsace depuis le commencement de la guerre ; mais elle

1676.

devoit être fortifiée dans la suite par de nombreux détachements de l'armée de Flandre, qui déjà sous la conduite du Roi & de Monsieur, avoit fait la conquête de Condé & de Béthune.

En sortant de leurs quartiers, les soldats Anglois commirent de grands excès; plusieurs désertèrent, non comme on le publia, parce qu'ils n'avoient plus le maréchal de Turenne à leur tête, mais par l'avarice honteuse de leurs Officiers qui les laissoient manquer de tout.

*Dépêche de
Luxembourg
à M. de Louv.
du 28 Mai.*

Le premier soin de Luxembourg, après avoir fait la revue de ces troupes, dont le triste état le toucha sensiblement, fut d'obtenir de la Cour, qu'elle payeroit aux Officiers tout ce qui leur étoit dû, à condition qu'ils donneroient des habits & des souliers aux soldats. Cet acte de justice & d'humanité, joint à la haute idée que les Anglois avoient de sa valeur & de sa franchise, lui captiva le cœur de tous ces braves gens; il n'y en eut pas un seul parmi eux qui ne lui té-

moignât, dans toute la campagne, autant d'attachement & de respect 1676.
qu'à Turenne même.

Cependant l'armée Impériale étoit en marche ; déjà elle étoit arrivée à Brumpt dans le dessein de pénétrer en Lorraine. Le Maréchal s'avança à sa rencontre pour rompre ce projet. Bientôt les deux armées se trouverent en présence l'une de l'autre à Kaukelberg. Elles n'étoient séparées que par un ruisseau couvert de haies. Luxembourg passa le ruisseau pour aller observer la position de l'ennemi ; mais il avoit eu la précaution de poster derrière les haies dont on vient de parler, quelques régiments d'infanterie & de dragons, pour favoriser sa retraite. Il remarqua par l'étendue du terrain qu'elle occupoit, que l'armée Impériale étoit plus nombreuse qu'il ne se l'étoit figurée ; elle étoit d'ailleurs campée si avantageusement sur une hauteur, qu'il jugea qu'il seroit également difficile & dangereux d'entreprendre de l'attaquer. Cependant le duc de Lorraine

*Dépêches de
Luxembourg
à Louvois des
6 & 8 Juin.*

1676.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

ne pouvant souffrir que le Général François approchât si près de son camp, détacha le comte de Tilly, Général-Major, avec un gros corps de cavalerie pour le combattre. A l'aspect des Impériaux, le Maréchal se retire & repasse le ruisseau. Tilly le suit avec plus de courage que de précaution. Maistout à coup il est arrêté par le feu des troupes Françaises embusquées derrière les haies. Tilly entreprit envain de les forcer. Après un combat de deux heures, il fut tué, & son détachement mis en fuite. Cette action coûta la vie à cinq cents Impériaux, & environ à quatre-vingts François. Le marquis de Bouffiers qui commandoit les dragons, fit des prodiges de valeur.

Les deux armées restèrent ainsi en présence pendant plusieurs jours, souffrant également de la disette des fourages, & n'osant ni l'une ni l'autre passer le ruisseau pour en venir à une action générale. Sur ces entrefaites, Luxembourg ayant appris qu'il lui venoit un renfort de

fix mille hommes, jugea à propos de décamper pour marcher à sa rencontre. Il étoit temps ; car le duc de Lorraine instruit de la marche de ce corps, avoit déjà envoyé une partie de sa cavalerie pour s'emparer des passages de Saverne, & l'enlever.

1676.

*Mémoires
de Feuquieres;
t. II. p. 317.*

Mais la retraite étoit difficile en présence d'un Général aussi vigilant que le duc de Lorraine. Avant que l'armée Françoisse pût gagner Saverne , il falloit qu'elle franchît un défilé très-long, qui aboutit au village de S. Jean-des-Choux. Ce défilé étoit commandé par des hauteurs, d'où il étoit aisé à l'ennemi d'écraser les François , s'il s'en rendoit maître. Cependant Luxembourg , après avoir pris toutes les précautions imaginables, se met en route. Arrivé au défilé ; il jette à droite & à gauche plusieurs régiments d'infanterie Françoisse & Angloise sous les ordres du comte d'Hamilton , pour empêcher l'ennemi de gagner les hauteurs.

Le duc de Lorraine ne s'apperçut

1676.

qu'à la pointe du jour de la retraite des François ; mais il ne perdit pas un instant pour les poursuivre. Il les atteignit bientôt ; & les deux armées marcherent pendant plusieurs heures , avec un ordre admirable, à la portée du mousquet l'une de l'autre. Le duc de Lorraine ne voulut point s'engager dans le défilé que l'armée Françoisse traversoit , qu'il ne se fût rendu maître des postes avantageux occupés par Hamilton. Il l'attaque donc, mais avec tant de furie , que le désordre se répand parmi les Anglois & les François : tout ce que put faire Hamilton, après avoir perdu du terrain , fut de rallier ses troupes , & de les engager à tenir encore quelques instants , en leur faisant espérer un prompt secours. Le secours parut bientôt en effet ; c'étoit Luxembourg lui-même qui le conduisoit. Le combat devint alors furieux ; il s'agissoit du salut de l'armée Françoisse. On vit Luxembourg mener lui-même les escadrons à la charge. Il fut vaillamment & heureusement secondé

*Mémoires
pour servir
à l'Hist. de la
guerre de
1672.*

secondé par les Anglois ; le comte d'Hamilton , leur Commandant , paya de sa vie la gloire qu'il acquit ce jour-là. Enfin les François excités par l'exemple de leur Général , firent de si grands efforts , qu'ils enfoncerent les cuirassiers de l'Empereur. Le duc de Lorraine voyant ses troupes ébranlées , sonna la retraite. Le Maréchal continua sa marche , & gagna la riviere du Sor, sur les bords de laquelle il se retrancha.

1676.

Dès le lendemain, l'armée Impériale parut sur une hauteur , d'où elle foudroya pendant trois jours le camp des François avec une fureur extrême ; ceux-ci répondirent à ce feu avec celui de leur artillerie , qui ne consistoit qu'en vingt pieces de canon. On se tua de part & d'autre quelques centaines d'hommes. Mais enfin le duc de Lorraine voyant qu'il lui étoit également impossible de pénétrer dans ses Etats , & d'intercepter les troupes qui arrivoient au Maréchal , ramena à Kaukelberg son armée diminuée de plus de huit cents hommes tués aux deux com-

*Mémoires
de Feuquieres,
t. II. p. 395.*

bats dont on vient de parler.

1676.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

Jusqu'ici le Maréchal avoit rempli toutes les vues de la Cour, en fermant à l'ennemi les chemins de la Lorraine, & sur-tout en l'empêchant de joindre le marquis de Dourlach devant Philippsbourg. Le Roi, en parlant de la conduite de son Général, dit hautement qu'il n'étoit pas possible d'agir avec plus de sagesse & de capacité. Il est constant qu'il n'y avoit gueres d'autres moyens de sauver Philippsbourg que de tenir le duc de Lorraine en échec pendant la campagne. Jamais le marquis de Dourlach qui bloquoit Philippsbourg, n'eût osé, avec la seule armée des Cercles, ouvrir la tranchée; ou bien il auroit eu la honte de lever le siege, puisque fortifié d'une partie de l'infanterie Impériale, il ne se rendit maître de cette forteresse, qu'après avoir été souvent sur le point d'échouer.

Mais pendant que Luxembourg, dont l'armée augmenta alors jusqu'au nombre de quarante mille hommes, se flattoit d'arrêter loin de

Philippsbourg le duc de Lorraine ,
 la ville de Straßbourg livroit le pas-
 sage à ce Général. Il embarqua sur
 le Rhin son artillerie , ses bagages ,
 son infanterie, qu'il conduisit en peu
 de jours devant Philippsbourg. Ce
 ne fut pas la seule infidélité que
 Straßbourg commit au mépris de
 la neutralité qu'elle avoit signée.
 Elle fournit de vivres les armées en-
 nemies , & elle transporta dans leur
 camp toutes les munitions de guer-
 re, sans le secours desquelles Phi-
 lippsbourg n'eût pas été conquis.
 Dans la crainte cependant de voir
 Luxembourg justement irrité , por-
 ter le fer & le feu dans son terri-
 toire, elle lui offrit aussi des vivres.
 Luxembourg exigea de plus que la
 Régence lui livrât aussi passage sur
 son pont. Cette demande qui n'a-
 voit rien que d'équitable, fut re-
 jetée d'une voix unanime.

Luxembourg s'attendoit à ce re-
 fus. Mais il ne bernoit pas sa ven-
 geance aux actes d'hostilité que les
 Straßbourgeois sembloient craindre.
 Il avoit conçu un projet plus

1676.

*Mémoires
 de Saint-Ger-
 main.*

*Dépêche de
 Luxembourg
 à Louvois du
 8 Juillet.*

1676.

grand ; c'étoit de soumettre au Roi cette ville Impériale , qui avoit toujours abusé de la neutralité pour favoriser l'ennemi , & tromper les François. La conquête de Strasbourg eût dédommagé , avec éclat la France , de la perte de Philipbourg qu'elle livroit , pour ainsi dire , à l'ennemi. L'exécution au reste de ce projet étoit beaucoup plus facile qu'on ne le croyoit ; les fortifications de Strasbourg étoient négligées en beaucoup d'endroits ; elle n'avoit pour défenseurs qu'une milice bourgeoise incapable de soutenir les attaques des troupes Françaises. Il est vrai qu'elle comptoit sur l'armée du duc de Lorraine ; mais si ce Prince eût osé marcher à son secours à travers un pays dévasté , il auroit ruiné sa cavalerie , ce qui l'eût mis hors d'état de combattre. D'ailleurs Luxembourg avoit tellement combiné son projet , qu'il ne demandoit au Roi que quinze jours pour le mettre en possession de cette grande ville. L'éclat de cette entreprise plût

*Mémoires
de Saint-Ger-
main,*

beaucoup à la Cour : on promet au Maréchal tous les secours qu'il demandoit. Les préparatifs étoient déjà commandés ; Luxembourg alloit marcher pour investir la place, lorsqu'il reçut des ordres contraires à ceux qu'il avoit obtenus. Le marquis de Louvois lui écrivit que l'intention du Roi étoit qu'il renonçât au siège de Strasbourg, pour ne s'occuper que des moyens de faire lever celui de Philipsbourg.

1676.

*Lettres de
Louvois & de
le Tellier des
18, 20, 24
Juillet.*

Voici quelle fut la raison qui obligea ainsi la Cour à changer de dessein. Avant que d'entamer la campagne, le duc de Lorraine dont le génie égaloit le courage, prévoyant que la France ne manqueroit pas de venger sur Strasbourg la perte de Philipsbourg, avoit employé les ressorts les plus puissants auprès de la République Helvétique, pour l'engager à prendre Strasbourg sous sa protection. Les Suisses étonnés depuis la conquête de la Franche-Comté, de se voir entourés presque par-tout des Etats

1676.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

d'un Prince dont on leur exagéroit sans cesse la puissance & l'ambition, ne virent pas d'un œil satisfait qu'il songeât encore à s'agrandir dans leur voisinage ; sur le bruit qui se répandit du siège de Strasbourg, ils conjurerent le Roi de laisser la liberté à une ville qu'ils regardoient comme leur alliée. Louis XIV, pour ne pas aigrir cette nation, dans un temps où presque toute l'Europe étoit liguée contre lui, aima mieux dissimuler les injures qu'il avoit reçues des Strasbourgeois, que de les punir.

Pendant ce temps-là le duc de Lorraine rassuré sur la destinée de Strasbourg, se livroit tout entier au soin de réduire Philipsbourg.

Philipsbourg est situé, comme on fait, sur la rive droite du Rhin à l'embouchure de la Saltza. Cette forteresse la plus considérable des frontieres de l'Allemagne, n'est éloignée que de deux lieues de Spire, & de six de Landau. Des marais profonds l'environnent de toute part ; elle n'est accessible que du

côté du Rhin ; mais les François avoient épuisé toutes les ressources de l'art pour la fortifier dans cet endroit. Indépendamment d'un ouvrage à cornes revêtu de briques & de pierre de taille auquel aboutissoit un pont bâti sur pilotis , ils avoient élevé deux forts , l'un en deçà , l'autre au-delà du Rhin. Les environs de Philipsbourg étoient alors couverts de bois qu'on a depuis abattu. Charles du Fay , Maréchal de camp , Officier plein de courage & de talents , commandoit dans la place ; il avoit sous ses ordres trois mille hommes de vieilles & excellentes troupes. Mais il s'en falloit bien qu'il eût la quantité de poudre & de plomb , indispensablement nécessaire pour un siege qui ne pouvoit manquer d'être long , sanglant & opiniâtre.

Le premier soin du duc de Lorraine , après avoir renforcé l'armée de Dourlach de plusieurs régiments d'infanterie , fut de venir camper sur la rive droite du Rhin dans une plaine appelée *la petite*

 1676.

*Mémoires
pour servir à
l'Hist. de la
guerre de
1672.*

1676.

Ibid.

Flandre. Il se rendit maître du cours du fleuve , en établissant un pont de bateaux près du village de Roufsen. Le Rhin, en cet endroit , se partage en quatre branches, & forme trois isles , dans lesquelles il posta une partie de son infanterie. Il fortifia aussi les postes de Graben & de Gnauden; enfin il creusa devant son camp de larges fossés dans lesquels il fit entrer l'eau du Rhin. On avoit seulement menagé de distance en distance des débouchés d'où pouvoient sortir six escadrons de front. Par sa position, le duc de Lorraine avoit le fleuve à sa droite, à sa gauche & derriere lui. Ainsi retranché comme dans une isle , il auroit défié une armée quatre fois plus nombreuse que celle des François.

C'étoit pourtant dans ce camp , d'où il couvroit l'armée de Dourlach , qu'il falloit le forcer, pour secourir Philipsbourg. Le Maréchal profondément occupé de ce grand objet, interrogeoit sans cesse tous ceux qui avoient une connoissance plus

plus particuliere du pays. Il n'y eut pas un seul Officier qui ne lui peignît avec une force extrême les dangers & les obstacles insurmontables qu'il auroit à combattre. Jacques, cet homme célèbre qui, à la science des détails, & à l'art de faire subsister une armée, joignoit l'expérience & le coup d'œil d'un Général, le conjuroit de ne pas hazarder une entreprise que Turenne lui-même avoit jugée impossible.

1676.

*Dépêche de
Luxembourg
à Louvois du
26 Juillet.*

D'après tous ces éclaircissements, Luxembourg se confirma dans la résolution de ne marcher au duc de Lorraine, qu'après avoir tenté tous les moyens possibles de l'arracher du poste qu'il occupoit. Il proposa à la Cour d'entrer en Allemagne, & de ravager les Etats des Princes, pour les forcer à rappeler leurs troupes de devant Philipsbourg. Ce projet ne fut point approuvé : le temps qu'on employa à examiner plusieurs autres plans qu'il forma, fit perdre l'occasion de les exécuter. Enfin on s'arrêta à celui-ci. Le

1676.

*Lettres de
Créqui à Lux.
des 23 & 26
Juillet.*

maréchal de Créqui, avec l'armée de la Moselle renforcée d'une partie des troupes de Flandre, devoit s'approcher du duc de Lorraine, l'attaquer ou le tenir en échec, pendant que Luxembourg fondroit avec la sienne sur les lignes du marquis de Dourlach. L'entreprise étoit pleine de dangers & d'obstacles. Mais enfin Créqui ne la regardoit pas comme impraticable. Peut-être que ces deux Généraux prévenus l'un pour l'autre de la plus haute estime, pleins de ressources & d'audace, également zélés pour la gloire du nom François, & agissant de concert, eussent battu l'ennemi, & délivré Philipsbourg.

Quoi qu'il en soit, ce projet n'eut pas plus de suite que ceux dont on a parlé. On n'en auroit point fait mention, s'il ne servoit à faire connoître le génie actif & entreprenant du Maréchal. Ce fut la nouvelle du siège de Maëstrecht, qui força la Cour à abandonner l'entreprise. Non-seulement les troupes promises à Créqui n'arriverent

point ; mais il lui fut ordonné d'envoyer presque toute son armée à Schomberg chargé du soin de secourir Maëstrecht. On fait que Schomberg, au seul bruit de sa marche, eut le bonheur & la gloire de faire lever le siège.

1676.

Enfin Luxembourg, sur les nouvelles qu'il reçut de du Fay, comprit qu'il n'y avoit d'autre moyen de sauver Philipsbourg, que de combattre le duc de Lorraine. Mais il n'osoit prendre sur lui l'événement d'un combat dont la perte eût entraîné celle de l'Alsace & de la Lorraine. Il écrivit au Ministre de la guerre pour avoir un ordre positif. Il ne dissimuloit pas la grandeur du péril : *Il n'est pas impossible, disoit-il, que malgré les obstacles qu'il y a à surmonter, l'armée du Roi composée d'excellentes troupes ne batte l'ennemi. Mais vous savez ce qui arrive quelquefois à la guerre. On prend de sages mesures ; on combat en gens d'honneur ; & tel est le caprice de la fortune, que l'événement ne répond point à nos vœux.* Louvois n'étoit ni moins inquiet ni

*Dépêche de
Luxembourg
du 18 Juillet*

1676. moins agité que Luxembourg. Le salut de Philipsbourg étoit l'objet qui l'intéressoit le plus; mais la seule idée de hazarder une armée florissante à un danger aussi évident, le faisoit frémir. Enfin, après avoir varié quelque temps dans ses réponses, il écrivit au Maréchal que le Roi s'en reposoit uniquement sur ses lumières, & que si son armée recevoit quelqu'échec considérable, il ne prétendoit pas le rendre responsable de ce désastre; il ajoutoit ensuite dans une apostille ces mots : *Au nom de Dieu, n'engagez point de combat sans quelque apparence de succès.*

Le 2 Août. Muni enfin des ordres qu'il sollicitoit depuis long-temps, Luxembourg s'ébranla du camp de Sultz qu'il occupoit depuis le 22 Juillet. Il prit sa route par Vissembourg & Landau, & arriva à Amback à une lieue de l'armée ennemie. Dès le lendemain, il alla la reconnoître; il la trouva rangée en bataille dans l'excellent poste dont on a fait la description ci-dessus; elle étoit

renforcée des meilleures troupes des assiégeants. Pour marcher à elle, il falloit traverser un bois assez épais, & ensuite se former à la portée du mousquet, dans un terrain qui ne pouvoit contenir plus de dix mille hommes. D'après ces observations, le conseil jugea qu'on ne pouvoit attaquer le duc de Lorraine dans ses lignes, sans la plus insigne témérité. Tous les efforts de Luxembourg se réduisirent donc à le tirer de sa position pour le combattre. Ce fut dans ce dessein qu'il s'approcha encore plus près de lui. La droite de l'armée Françoisse étoit appuyée aux bois de Lingefeld, la gauche au village de Sperghausen. Derrière elle, couloit un grand ruisseau qui va se perdre dans le Rhin à Spire. La gauche n'étoit séparée des Impériaux que par les canaux que le duc de Lorraine avoit creusés, & remplis de l'eau du Rhin.

Quoique la position du duc de Lorraine fût inattaquable, ce Prince, à l'approche de Luxembourg, parut inquiet. Craignant qu'à la

1676.

*Mémoires
de Feuq. tom.
II. p. 329. &
suiv.*

1676.

faveur des bois, le Maréchal n'entreprit de lui dérober ses mouvements, & de faire couler des troupes au-delà du Rhin, il fortifia sa gauche, & posta au-delà des lignes le Général Dunewald avec deux mille chevaux, pour éclairer de près la manœuvre des François. Cette démarche causa beaucoup de joie à Luxembourg. Persuadé qu'en attaquant Dunewald, le Duc ne manqueroit pas de sortir de son camp pour le soutenir, & qu'il pourroit engager une bataille; il ordonne au Marquis de la Trouffe, Lieutenant-Général, de tomber sur les deux mille chevaux Allemands. Pendant ce temps-là, l'armée François étoit sous les armes, & prête à fondre sur celle de l'ennemi, dès qu'elle paroîtroit. La Trouffe exécuta avec vigueur les ordres de Luxembourg: en moins de quelques minutes la cavalerie Allemande fut enfoncée, renversée & poursuivie jusques dans ses lignes. Mais le duc de Lorraine aima mieux laisser battre Dunewald, que de livrer bataille.

Ibidem.

dans un poste infiniment moins
avantageux que celui qu'il occu-
poit. Depuis la défaite de ce corps,
il ne laissa plus sortir personne de
son camp.

1676.

Cependant la disette de foura-
ges ne permettoit pas à l'armée
Françoise de subsister plus long-
temps dans un pays que les Alle-
mands avoient entièrement désolé:
Luxembourg crut qu'il étoit temps
d'employer un moyen de secourir
Philipsbourg, qu'il avoit réservé
pour le dernier: le voici. On avoit
construit par ses ordres une machi-
ne semblable à celle dont les Hol-
landois s'étoient servi en 1585, au
siege d'Anvers, pour brûler le pont
qu'Alexandre Farnese, duc de Par-
me, avoit établi sur l'Escaut. C'é-
toit une espece de bateau très-
grand, dans le fond duquel on avoit
massonné un mur de chaux & de
briques. Cette espece de fourneau
étoit rempli d'une grande quantité
de poudre à canon; le reste du ba-
teau étoit chargé de pierres énor-
mes & de boulets de fer, sur les-

1676.

quels on avoit étendu des planches enduites de poix , de soufre & d'huile. Outre cela, il avoit préparé six brûlots remplis de feux d'artifice. Le dessein du Maréchal étoit de diriger cette espece de machine infernale contre le pont de bateaux que les Impériaux avoient construit au - dessus de Rheinsheim. Au moment que le pont eût été renversé , huit cents grenadiers qu'il tenoit prêts dans des bateaux, devoient traverser le Rhin entre Rheinsheim & Raufem, d'où ils auroient gagné facilement Philipsbourg, avec une charge considérable de poudre. Quand bien même le Maréchal n'auroit réussi qu'à rompre le pont , il auroit causé un embarras égal au duc de Lorraine & au marquis de Dourlach ; leur communication eût été coupée à cause des crûes ordinaires du Rhin dans le mois d'Août.

Mais quelque précaution que Luxembourg eût employée pour dérober à l'ennemi la connoissance de ce dernier projet , il en avoit été instruit par les déserteurs François.

Pour prévenir l'effet de cette terrible machine, le duc de Lorraine avoit fait enfoncer au-dessus du pont de bateaux, dans toute la longueur du Rhin, des poutres d'une grandeur énorme; elles étoient attachées les unes aux autres par des chaînes de fer. On ne sauroit croire combien ce travail coûta de temps & de peine aux Allemands à cause de la rapidité du fleuve; mais enfin ils recueillirent le fruit de leur patience. La machine abandonnée au cours de l'eau, avec plusieurs brûlots, fut arrêtée par la digue; elle sauta en l'air avec les brûlots sans parvenir jusqu'au pont. Déjà le Maréchal avoit fait couler dans des bateaux les huit cents grenadiers dont on a parlé; mais ils furent aperçus par l'ennemi qui étoit nuit & jour sous les armes, & obligés de se retirer.

Il y avoit déjà vingt jours que Luxembourg employoit ainsi inutilement toutes les ressources de l'art, soit pour combattre le duc de Lorraine, soit pour secourir Philips-

*Mémoires de
Saint - Ger-
main.*

1676.

*Lettre du
Roi à Lux.
du 18 Août.*

bourg. Voyant enfin qu'il étoit impossible de forcer les retranchements dont l'ennemi étoit couvert, fans exposer son armée à une déroute certaine, il envoya au Roi le plan du camp des Impériaux, en lui demandant de nouveaux ordres. Le Roi, après l'avoir attentivement examiné avec Condé, lui répondit qu'il lui défendoit de tenter davantage l'exécution d'une entreprise aussi impraticable. Il le remercioit en même temps d'avoir eu plus d'égard à sa prudence & à son amour pour l'Etat, qu'à sa valeur en des circonstances si critiques.

Dès que Luxembourg eut reçu la lettre du Roi, il se retira abandonnant Philipsbourg à ses propres forces. Il entra dans le Brisgaw qu'il ravagea, en attendant que la Cour eût ordonné les préparatifs nécessaires pour le siège de Fribourg. Cette entreprise ne devoit pas lui coûter plus de quatre jours : car il s'en falloit bien que la capitale du Brisgaw fût aussi fortifiée que nous l'avons vue, lorsque le maréchal de

*Mémoires de
Saint - Ger-
main.*

Villars, & depuis Louis XV, en firent la conquête. Mais par une fatalité qu'on a peine à concevoir, les ordres de la Cour, pour cette expédition, tarderent plus de dix jours à arriver au camp. Pendant ce temps-là Philipsbourg capituloit. Le corps de la place n'étoit pourtant pas encore entamé, & la garnison qui n'étoit pas diminuée de huit cents hommes en 70 jours de tranchée ouverte, témoignoit un courage invincible. Mais le brave du Fay manquoit de poudre; & depuis plus d'un mois, il ne faisoit tirer le canon de la place que dans la plus pressante nécessité.

On prétend que le marquis de Louvois craignant que du Fay ne se plaignît au Roi d'une faute qui regardoit son ministère, se hâta de lui ordonner de capituler. Quoi qu'il en soit, il étoit temps que les ordres de la Cour arrivassent; car il ne restoit plus à la garnison de munitions de guerre que pour quatre jours.

La joie des assiégeants, en

1676.

*Mémoires
pour servir d'
l'Histoire de
la guerre de
1672.*

1676.

*Mémoires
pour servir à
l'Histoire de
la guerre de
1672.*

entendant les François battre la chamade , fut d'autant plus vive qu'ils ne s'attendoient plus à la conquête de Philipsbourg. Ils avoient perdu plus de dix mille hommes à ce fameux siege , sans compter un nombre prodigieux d'Officiers, qui voyant le soldat rebuté , s'exposèrent sans ménagement , pour lui rendre le courage par leur exemple. Beaucoup aussi furent emportés par les maladies que produisirent les fatigues extraordinaires & la corruption de l'air ; le marquis de Bade-Dourlach fut du nombre : il ne survécut que de quelques jours à la gloire qu'il s'étoit acquise devant Philipsbourg. Malgré sa constance, il avoit été souvent sur le point de lever le siege ; & il l'auroit fait , s'il n'eût reçu sans cesse des renforts des princes d'Allemagne , qui tous concoururent avec zele à remplacer dans son armée le vuide causé par l'épée des assiégés, la désertion & les maladies.

On ne doit pas oublier que si du Fay eût pu défendre la place encore

douze ou quinze jours , les Alliés eussent été obligés de se retirer , à cause du débordement du Rhin, qui eût comblé leurs tranchées & ruiné leurs travaux. C'est alors que la faute de Rochefort qui , après avoir laissé bloquer Philipsbourg , avoit négligé d'y faire entrer deux bataillons avec le convoi de munitions de guerre & de bouche dont on a parlé , dut paroître funeste.

1676.

Dans la joie que cauçoit au duc de Lorraine un événement si inespéré , il laissa généreusement du Fay le maître de la capitulation. Elle fut telle qu'on en voit peu d'exemples dans l'Histoire. La garnison , au nombre de plus de deux mille hommes , sortit de la place , tambour battant, mèche allumée , enseignes déployées ; la cavalerie l'épée à la main , & l'infanterie les armes hautes. Indépendamment de huit piéces de canon , il fut permis à du Fay d'emmener un mortier & quatre bateaux de cuivre.

Ibid.

Cependant la perte de Philipsbourg renversoit tous les projets du

1676.

*Mémoires
de Saint Ger-
main.*

Maréchal; il ne s'agissoit plus d'assiéger Fribourg, mais de sauver l'Alsace & la Lorraine menacées par une armée infiniment supérieure à la sienne depuis la réunion de celle des Cercles. Quoique la saison fût avancée, le duc de Lorraine avoit formé le dessein de passer le Rhin, & de prendre ses quartiers d'hiver dans ces deux Provinces. Luxembourg accourt du fonds du Brisgaw, & gagne en peu de jours la haute Alsace. Telles furent les dispositions qu'il fit pour fermer par-tout le passage du Rhin à l'ennemi. Le marquis de Boufflers fut posté avec un corps d'infanterie & de dragons près de Basle : le chevalier du Plessis à Bethfort. On éleva trois batteries à Huningue qui n'étoit pas alors une place de guerre; le Maréchal, avec le reste de l'armée, campa à Rizen. Le duc de Lorraine arrêté par-tout, eut recours à la ville de Basle, pour obtenir passage sur son territoire; mais les Suisses éclairés de près par Luxembourg, furent plus fideles à la neutralité que ne

I'avoient été les Strasbourgeois. Ils mépriserent également les prieres & les menaces du général de l'Empereur.

 1676.

Les deux armées restèrent ainsi en présence l'une de l'autre pendant près de deux mois. Luxembourg qui n'avoit plus à combattre les obstacles que la nature & l'art avoient opposés au secours de Philipsbourg, ni la lenteur & les variations du cabinet, déconcerta facilement tous les projets du duc de Lorraine. Enfin ce Prince dont l'armée diminueoit sensiblement tant par le défaut de subsistance que par la désertion, voyant qu'il lui étoit impossible de surprendre la vigilance du Général François, ramena ses troupes dans le sein de l'Allemagne, où il les établit en quartier d'hiver.

A peine l'armée Impériale se fut-elle retirée, que Luxembourg reçut ordre de s'emparer de la principauté de Montbéliard, petit Etat situé entre la Franche-Comté & l'Alsace. Le souverain de Montbé-

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1676.

liard , qui étoit de la Maison de Wirtemberg, laissoit éclater dans ses discours un zele extraordinaire pour l'Empereur. Le Roi craignant avec raison qu'un Prince si dévoué à son ennemi, ne lui livrât ses places, & ne le mît à portée de conquérir la Franche-Comté, résolut de le prévenir. Luxembourg entra le 14 Décembre dans la principauté de Montbéliard avec un détachement de son armée. L'imprudent Wirtemberg surpris d'une invasion à laquelle il ne s'attendoit pas, demande à Luxembourg une entrevue aux portes de son château. La conférence dura deux heures; le Prince s'appercevant qu'il entreprenoit inutilement de se justifier des soupçons que la Cour avoit conçus contre lui, rentre brusquement dans la place, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mais Luxembourg qui vouloit épargner à ses troupes les travaux d'un siège, après avoir fait signe aux Officiers & à ses gardes qui n'étoient qu'à quelques pas de le suivre, entre dans

le

le château avec Wirtemberg, arrête la garnison, & lui substitue des troupes Françoises. Après cet exploit, il retourna à la Cour.

1676.

On a vu par le détail de cette campagne, que Luxembourg fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine, pour la rendre heureuse & brillante. Cependant telle fut l'injustice des Courtisans, qu'ils osèrent lui imputer la perte de Philipsbourg. Rochefort étoit mort ; on avoit oublié jusqu'à sa faveur, son nom & ses fautes. On ne parloit que de celles de Luxembourg, sans qu'on en pût prouver aucune. Paris qui offre toujours un champ si vaste & si fécond à la calomnie & à la méchanceté, retentissoit d'épigrammes & de chansons contre Luxembourg. Triste récompense de tant de services rendus à l'Etat, & sur-tout d'avoir sauvé, comme il venoit de le faire, l'Alsace & la Lorraine par la sagesse de ses dispositions & la fierté de sa contenance. Les hommes qui se piquoient le plus de modération dans leurs

1676.

jugements , ne pouvant refuser à Luxembourg un courage à toute épreuve , & la gloire de plusieurs actions brillantes , disoient de lui , qu'accablé du poids d'un grand commandement , il ne se distingueroit jamais qu'à la tête d'un camp volant & par quelque coup de main. Cependant l'événement a démontré que nul Général n'a commandé de grandes armées avec plus d'ordre , de génie & de succès.

Le Roi seul & le marquis de Louvois s'éleverent avec force contre les détracteurs du Maréchal. Louis XIV avoua qu'il lui avoit donné les ordres les plus positifs de ne pas entreprendre le secours de Philipsbourg par l'impossibilité du succès , & qu'il avoit mieux aimé sacrifier une place que son armée. Louvois , dans le temps de sa querelle avec Luxembourg , lui rendit toujours justice à cet égard. Il ajoutoit que si les circonstances avoient permis à la Cour de laisser agir ce Général selon ses vues , la campagne eût été aussi glorieuse en Alsace que dans les Pays-Bas.

Mais si les fautes de Rochefort ,
 les ménagements dont le Roi ne put
 se dispenser à l'égard des Suisses , &
 l'incertitude de la Cour lierent les
 mains au Maréchal de Luxem-
 bourg , & l'empêcherent d'exécuter
 des projets qui auroient donné un
 nouvel éclat à sa réputation : il eut
 au moins la gloire de gagner le
 cœur des peuples de l'Alsace , par
 l'excellente discipline qu'il établit
 dans son armée. Toutes les Commu-
 nautés de cette province , au milieu
 desquelles il vécut , sans qu'elles
 sentissent le poids de la guerre dont
 leur pays étoit le théâtre , lui adres-
 ferent à la fin de la campagne des
 lettres de remercement , qui existent
 encore dans les archives de M. le
 Maréchal de Luxembourg : monu-
 ment rare & respectable de la ma-
 niere dont un Général doit se con-
 duire à l'égard des peuples dont on
 lui a confié la défense.

Au reste le déchaînement de la
 Cour & de la ville contre Luxem-
 bourg ne faisoit qu'ajouter aux
 marques d'estime & de confiance

1676. qu'il reçut du Roi. Dès qu'il fut arrivé d'Alsace, Louis XIV lui déclara qu'ayant de grandes vues en Flandre, il avoit jetté principalement les yeux sur lui pour le seconder, comme celui de tous ses Généraux qui connoissoit mieux le pays. Il forma avec lui seul le plan de cette campagne, qui fut, comme on le verra dans le Livre suivant, la plus glorieuse de cette guerre.



SOMMAIRE

DU TROISIEME LIVRE.

CAMPAGNE de 1677. Luxembourg investit Valenciennes. La place est emportée d'assaut. Réflexions sur cet événement. Siege de Cambrai. La ville ouvre ses portes. Luxembourg en prend possession au nom du Roi. Il est détaché avec un corps de troupes. Il joint le duc d'Orléans devant S. Omer. Bataille de Cassel. Luxembourg commande l'aile gauche. Il contribue à la victoire. Prise de S. Omer. Luxembourg commande seul dans les Pays-Bas. Forces des Alliés. Mouvements du prince d'Orange. Il assiege Charleroi. Luxembourg lui en fait lever le siege. Dispositions de Luxembourg pour combattre les Alliés. Le Marquis de

Louvois lui défend au nom du Roi de livrer bataille. Luxembourg se brouille avec le Ministre de la guerre. Fin de la campagne de 1677. Conduite & projets du Roi en 1678. Ses préparatifs. Il assiege Gand. Luxembourg contribue à la conquête de Gand. Siege d'Ypres. Luxembourg commande l'assaut de la citadelle & de la ville. Retour du Roi à Paris. Blocus de Mons. Intrigues du prince d'Orange pour rompre le congrès de Nimegue. Paix de Nimegue. Bataille de S. Denis. Fin de la guerre.





HISTOIRE

DU MARÉCHAL

DE LUXEMBOURG.



LIVRE TROISIEME.

DEPUIS que l'Empereur avoit rompu le congrès de Cologne, en faisant arrêter le prince Guillaume de Furstemberg, l'animosité sembloit avoir pris de nouvelles forces entre les Puissances belligérantes. On ne savoit quand & comment finiroit le fléau dévorant de la guerre, lorsque le roi d'Angleterre touché des maux auxquels la République Chrétienne étoit en proie, offrit pour la seconde fois sa médiation. Elle fut acceptée; un nouveau congrès s'ouvrit à Nimegue

1677.

1677.

sous les auspices de Charles II. La ville fut bientôt remplie des Ministres qui s'y rendirent de toutes les Cours de l'Europe. Mais ces démonstrations de zele pour le rétablissement de la paix n'étoient pas sinceres de la part de tous les ennemis de la France. Plusieurs parmi eux ne respiroient que la durée d'une guerre, à la faveur de laquelle ils espéroient humilier Louis XIV. Le congrès n'étoit pour eux qu'un vain spectacle, dont ils cherchoient à amuser les vœux des peuples qui soupiroient après la paix.

*Relation de
la campagne
de 1677.*

*Hist. de la
Hollande par
la Neuville.*

L'Empereur sur-tout, fier d'avoir soumis en une seule campagne les rebelles de Hongrie & Philipsbourg, protestoît qu'il ne mettroit les armes bas, que lorsqu'il se verroit maître de l'Alsace, & que le duc de Lorraine seroit rétabli dans ses Etats. Le roi de Danemarck & l'électeur de Brandebourg plus heureux contre la Suede, que Léopold contre la France, cherchoient dans la guerre de nouveaux triomphes, & l'expulsion entiere des Suédois
de

de l'Allemagne. Les uns & les autres étoient convenus de former sur le Rhin & en Poméranie des armées plus puissantes que celles des années précédentes. 1677.

Jusqu'ici l'Espagne avoit répondu aux vues des Alliés, plus par ses vœux que par ses efforts. Mais elle rémoignoit une nouvelle vigueur, depuis qu'elle avoit un nouveau Ministre. D. Juan d'Autriche, plus digne de gouverner la plus grande Monarchie de l'Univers, que la foible Reine qu'il avoit dépouillée de l'autorité suprême, préparoit une guerre plus vive en Sicile & en Catalogne.

La Hollande, quoique plus portée à la paix, augmenta aussi ses forces de terre & de mer, soit pour obtenir un traité plus avantageux, soit pour rendre à la France une partie des maux qu'elle en avoit reçus en 1672.

A la vue des menaces & des préparatifs des Alliés, Louis XIV comprit qu'il n'y avoit d'espérance de paix que dans la victoire. C'est dans

1677. ces circonstances que déployant toute la grandeur de son ame, il parut à ses sujets & à ses ennemis supérieur à lui-même. Au milieu des fêtes magnifiques qu'il donnoit à sa Cour, pour couvrir d'un voile impénétrable le secret de ses desseins, il déclara qu'il se rendroit au commencement de Mars en Flandre, pour y ouvrir lui-même la campagne.

Pendant que tout le monde s'épuisoit en réflexions & en conjectures sur ses projets, que les uns le blâmoient d'exposer ses troupes dans une saison si rigoureuse, que les autres exaltoient ses projets, sa fermeté, son génie, le maréchal de Luxembourg campoit sous Valenciennes. Il étoit parti de Versailles la nuit du 22 Février. En moins de six jours, il avoit assemblé les troupes, investi la place, & fait les dispositions du siège. Il n'attendoit plus que la présence du Roi pour ouvrir la tranchée. Ce Prince parut bientôt avec Monsieur, le duc d'Enguien, les maréchaux

d'Humieres, de Schomberg, de la Feuillade, de Lorge & tous les Grands du Royaume. Quoique la campagne ne présentât par-tout que des glaces & des frimats, l'armée composée de soixante mille hommes, vécut sous Valenciennes dans une abondance incroyable par la prévoyance du marquis de Louvois. Il faut avouer que rien de tout ce qui pouvoit contribuer aux succès d'une entreprise, n'échappoit à la sagacité de ce Ministre.

1677.

Le Roi ne fut pas plutôt arrivé qu'il partagea les quartiers de son armée. Il s'établit à Fames avec les maréchaux d'Humieres & de la Feuillade. Schomberg campa à Sauve, Luxembourg à Aulnoi, & Lorge à Azin. Chacun d'eux faisoit les fonctions de Lieutenant-Général du Roi, & commandoit à son tour dans la tranchée.

*Relat. de
la campagne
de 1677.*

La ville de Valenciennes se vante d'une haute antiquité. Elle attribue sa fondation à l'empereur Valentinien I, dont elle prétend tirer son nom. Elle est entourée de l'Escaut,

1677.

de la Ronelle , de marais inaccessibles, & d'écluses pour inonder la campagne. Les Espagnols n'avoient rien oublié de tout ce que l'art peut ajouter à la nature, pour en faire le rempart des Pays-Bas. Valenciennes passoit avec raison pour une des villes les plus riches , les plus fortes, les plus peuplées & les plus attachées à la domination Espagnole. Enfin Louis XIV regardoit la conquête de cette place comme l'exploit le plus digne de lui.

*Histoire de
Hollande ,
tome IV , p.
493.*

A la nouvelle d'une expédition qu'il étoit bien éloigné de prévoir, le duc de Villa-Hermosa , Gouverneur Général des Pays-Bas, implora le secours du prince d'Orange , comme du seul homme capable de sauver Valenciennes.

Le Stadhouder étoit à Wesel ; lorsqu'il reçut le courier de Villa-Hermosa. Il s'étoit abouché dans cette ville avec le duc de Lorraine & l'électeur de Brandebourg, pour chercher avec ces Princes, les héros des Alliés, les moyens de réduire la France à accepter, cette

campagne , la paix aux conditions qu'ils jugeroient à propos d'imposer. La nouvelle du siège de Valenciennes fit sur l'esprit des Princes une impression aussi vive que sur celui de Villa-Hermosa ; elle déconcerta les conférences. Le prince d'Orange quitta brusquement Wesel , pour assembler son armée , & se courir , à quelque prix que ce fût , une ville si importante.

1677.

Lezele & les promesses du prince d'Orange , la force de la place , la valeur de la garnison composée de quatre mille hommes de vieilles troupes , à laquelle s'étoit joint un pareil nombre de bourgeois très-aguerris , & une foule de gentils-hommes & de payfans des environs , commencerent à rassurer Villa-Hermosa. Il ne désespéroit pas même , lorsqu'il auroit été joint par l'armée de Hollande , de rendre Valenciennes l'écueil de la gloire du Monarque François , comme elle l'avoit été vingt-un ans auparavant , de celle de Turenne. Il est constant que si le sort de cette ville florif-

*Relat. de
la campagne
de 1677.*

En 1656.

1677.

Ibidem.

fante eût dépendu du courage du Marquis de Richebourg ^(a), & de l'expérience de Després, le meilleur Officier d'infanterie qui fût peut-être en Europe, les François ne l'eussent jamais emporté. Le premier qui étoit Gouverneur de Valenciennes, employa tout ce que la crainte & l'espérance ont de pouvoir sur l'esprit des hommes, pour animer la garnison & les habitants. On planta par son ordre des potences dans tous les carrefours de la ville, pour y attacher quiconque parleroit de capituler. En même temps on afficha par-tout des placards, signés *le duc de Villa-Hermosa*, par lesquels il promettoit, au nom du Roi Catholique, d'affranchir la ville de toute imposition pendant douze ans, pourvu que les habitants contribuassent à son salut. Mais la fortune de Louis XIV l'emporta sur le courage & la sagesse de ceux à qui la défense de Valenciennes étoit confiée.

Il n'y avoit que cinq jours que

(a) De la Maison de Melun.

la tranchée étoit ouverte du côté de la porte d'Azin ; & déjà , malgré l'inondation , la rigueur du froid , les sorties & le feu terrible des assiégés qui avoient une artillerie formidable , on étoit parvenu jusqu'à la contrescarpe de l'ouvrage couronné. Louis XIV impatient d'accélérer la conquête d'une place que les ennemis se préparoient à secourir , témoigna à Luxembourg qu'il desiroit donner l'assaut à l'ouvrage couronné le 16 de Mars. De tous les Généraux François , Luxembourg étoit celui qui connoissoit le mieux l'état des villes des Pays-Bas, les mœurs & les coutumes des habitants, à cause du long séjour qu'il avoit fait avec le prince de Condé dans ces provinces. Il conseilla au Roi de différer, jusqu'à la pointe du jour suivant , l'assaut qu'il méditoit , parce que c'étoit-là l'instant que les bourgeois qui avoient monté la garde pendant la nuit dans les dehors de la place , se retiroient chez eux pour goûter les douceurs du sommeil. Le Roi approuva le conseil

1677.

*Relat. de
la campagne
de 1677.*
*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

1677.

du Maréchal ; il forma avec lui le plan de l'attaque , & le laissa maître de l'exécution.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

La veille de l'assaut, Luxembourg se jeta dans un petit bateau sur l'inondation , accompagné du seul du Metz , excellent Officier d'artillerie ; il la parcourut toute entière, montrant à du Metz les endroits où il devoit établir ses batteries pour favoriser l'attaque. On verra combien la prévoyance & les mesures du Maréchal contribuerent à la victoire.

*Relat. de
la campagne
de 1677.*

Il s'en falloit bien que le dessein du Roi fût d'emporter Valenciennes d'assaut , l'idée en eût été téméraire ; car , quoique l'on eût fait , comme on l'a dit ci-dessus, de grands progrès depuis le commencement du siege , on étoit encore très-éloigné du corps de la place qu'on avoit attaqué par l'endroit le plus fort. Avant que d'y parvenir , il s'agissoit d'emporter non-seulement l'ouvrage couronné , mais encore une demi-lune revêtue de pierres , un fort appelé le *Pâté* qui avoit

pour fossé un bras de l'Escaut. De là il falloit franchir le grand lit du fleuve, qui coule avec beaucoup de rapidité le long des murs de Valenciennes, & prendre ensuite la ville. Aucun de ces obstacles n'avoit échappé à la prévoyance du Roi. Mais ce Prince espéroit, que lorsqu'il seroit une fois maître des dehors, la ville foudroyée par les bombes s'empresseroit de lui ouvrir ses portes, pour éviter une ruine certaine.

1677.

Au reste l'assaut qu'on préparoit, étoit très-périlleux; il étoit question d'enlever un ouvrage fortifié de bastions, de palissades, de fossés profonds, & d'une excellente contrescarpe. On s'attendoit à une grande effusion de sang. Le Roi qui, dans tous ses sièges, avoit toujours ménagé la vie de ses sujets, ne s'étoit porté à brusquer cette attaque, que parce qu'il voyoit les troupes souffrir des fatigues incroyables : en effet le soldat, malgré la rigueur du froid, étoit obligé de travailler & de combattre dans l'eau jusqu'à

Ibidem.

1677.

la ceinture. Il n'y avoit que la présence du Prince , ses libéralités & l'exemple des Généraux , capables de faire effuyer à l'armée des incommodités plus insupportables sans doute que le travail & le péril même.

*Relat. de
la campagne.*

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

La nuit étant arrivée, Luxembourg descendit dans la tranchée, où il disposa tout pour l'assaut. Indépendamment des troupes de jour qui étoient le régiment des Gardes & celui de Picardie, le Roi avoit commandé quatre-vingts Mousquetaires des deux compagnies, cent Grenadiers à cheval, & quarante deux compagnies de Grenadiers tirés de tous les corps de l'armée. Le marquis de la Trouffe, Lieutenant-Général, étoit chargé d'insulter la droite de l'ouvrage couronné, avec le premier bataillon des Gardes., à la tête duquel combattoient les Mousquetaires gris & les Grenadiers à cheval. Le comte de S. Gêran, Maréchal de camp, devoit en même temps attaquer la gauche avec les Mousquetaires noirs soutenus

d'un bataillon de Picardie. Le second bataillon de ce régiment & les quarante-deux compagnies de Grenadiers furent postés au milieu des deux corps dont on vient de parler, pour assaillir l'ouvrage de front. Le Maréchal se plaça dans le centre, pour être à portée d'envoyer des ordres & des secours par-tout où le besoin l'exigeroit.

Pendant toute la nuit, on fatigua beaucoup les assiégés par la quantité étonnante de bombes, de carcasses & de pots à feu qu'on jetta dans les ouvrages extérieurs de la place. Sur les cinq heures du matin, les batteries se turent; un profond silence succéda dans la tranchée au bruit & à l'agitation. Les Espagnols qui s'étoient attendus à une attaque générale pendant la nuit, persuadés qu'on n'oseroit livrer l'assaut en plein jour, permirent aux bourgeois épuisés des travaux & des veilles de la nuit de se retirer chez eux. C'étoit-là l'instant qu'attendoit le Maréchal. Il fit donner le signal du combat par une

décharge de neuf coups de canon.

1677.

Déjà le Roi s'étoit rendu avec toute la Cour sur la hauteur d'Azin, pour être spectateur de la conduite du Général & de la valeur du soldat. Les troupes animées par les regards du Prince débouchent en même temps de tous les boyaux de la tranchée. Elles marchent avec un ordre & une fierté admirables à la contrescarpe. Leur attaque fut si vive & si impétueuse, que l'ennemi, après avoir fait une seule décharge, se retira dans l'ouvrage couronné. Il y fut poursuivi & attaqué avec encore plus de vigueur. Tout ce qu'il put faire en fuyant, fut de mettre le feu à des monceaux de grenades & de pots à feu qui éclatèrent avec un fracas épouvantable. Luxembourg, qui guidoit & dirigeoit l'audace des siens, fut blessé à la main, sa perruque & son habit brûlés. Au bruit des grenades, le Roi effrayé pour les jours de son Général, envoya le marquis de Dangeau, un de ses Aides-de-Camp, à l'attaque, pour lui en apporter

*Relat. de
la campagne.*

*Hist. de
Hollande, t.
IV. p. 494.*

des nouvelles. Dangeau le trouva couvert de sang & de fumée , suivant la victoire & déjà maître de la demi-lune. L'artillerie , les mortiers , les carabiniers avoient été disposés avec tant d'intelligence , que les Espagnols s'étant vu dans la demi-lune pris en tête & en flanc par un déluge de feu, l'avoient abandonnée , dans la persuasion qu'ils étoient trahis. Ce fut envain que Després, le comte de Solre (^a) & les principaux Officiers de la garnison, qui tous, excepté le Gouverneur détenu au lit par une blessure dangereuse , étoient venus défendre ce poste , employèrent les prières & les menaces pour arrêter les soldats ; ils furent eux-mêmes entraînés dans la fuite.

1677.

*Relat. de
la campagne.*

A la vue de la déroute & du carnage des assiégés , le Commandant du fort appelé le *Pâté*, se hâta d'ouvrir le guichet , pour recueillir les fuyards. Mais le guichet se trouve en un instant si embarrassé de morts, de blessés , que ceux qui accou-

(^a) De la Maison de Croi.

1677.

*Relat. de
la campagne,*

roient pour trouver un asyle dans le fort, désespérant de se dérober à la fureur des François qui les poursuivoient l'épée dans les reins, se précipitent les uns dans le bras de l'Escaut, qui sert de fossé au Pâté; les autres se couchent par terre, & contrefont les morts, pour échapper au glaive du vainqueur.

Cependant le désordre, la fuite, les gémissements des blessés, les cris & la fureur des François qui sembloient se baigner avec joie dans le sang des vaincus, porterent un tel effroi dans l'ame des troupes à qui la garde du fort étoit confiée, que, sans songer à défendre un poste si important, elles fuirent elles-mêmes, & furent chercher un asyle dans le sein de la place. De cette multitude d'officiers & de soldats qui avoient si souvent bravé la mort, il n'y en eut pas un seul qui se souvint de fermer le guichet, tant la frayeur leur avoit troublé la raison. Les plus ardents des Mousquetaires & des Grenadiers à cheval entrèrent pêle-mêle dans le pâté

avec les Espagnols ; ils égorgerent tout ce qui se présenta à eux ; ils ne furent arrêtés dans leur course que par le pont-levis qui communiquoit aux murs de la ville même, & qu'ils trouverent levé. Cet obstacle ne sauva pas Valenciennes.

1677.

En effet, en jettant çà & là des regards inquiets & empressés, l'un d'eux apperçut un petit escalier de pierre pratiqué dans le mur ; il l'enfile suivi de vingt ou trente de ses camarades ; ils arrivent sur une plate-forme qui aboutissoit au rempart de la ville, dont ils ne se trouvoient plus séparés que par une petite porte. Les Grenadiers l'enfoncent à coup de hache ; parvenus au rempart, ceux-ci tournent contre la ville le canon destiné à sa défense ; ceux-là tombent sur le corps-de-garde du pont-levis, le passent au fil de l'épée, baissent le pont, & donnent entrée à une centaine de Mousquetaires & de Grenadiers. Tous ensemble se jettent dans la rue d'Azin, & pénètrent jusqu'à un pont de pierre bâti sur un bras de

Ibid.

1677.

l'Escaut. Là, par le conseil d'un cornette de Mousquetaires appelé Moissac, qui, à une rare valeur, joignoit beaucoup de sang froid, ils se retrancherent derriere des charrettes en attendant du secours.

*Relat. de
la campagne.*

Pendant ce temps-là Luxembourg assuroit la victoire & le salut de ces braves aventuriers. Déjà il avoit établi la communication des postes qu'on avoit emportés en les remplissant de troupes; déjà le guichet du fort avoit été débarrassé des cadavres qui en fermoient l'entrée; & M^{rs} de Riotot, de Fourbin & de la Jauvelle, capitaines des Grenadiers à cheval & des Mousquetaires, étoient entrés dans le fort avec les détachements de leurs compagnies. La vue de ce renfort encouragea les François qui étoient dans la ville, & qui combattoient contre la garnison & les habitants; bientôt après le Maréchal parut lui-même à la tête de plusieurs compagnies de Grenadiers. Son premier soin fut de poster dans les maisons de la rue d'Azin des soldats, pour protéger

protéger par leur feu les troupes qui marchaient sur ses pas. Luxembourg avança ensuite jusqu'à la grande place, où il trouva toute la cavalerie de la garnison au nombre d'environ 800 maîtres, rangée en bataille, & prête à s'ébranler pour le charger. Le Maréchal cria au Commandant qu'il eût à mettre pied à terre avec tous ses cavaliers, sous peine d'être passé au fil de l'épée. Qui le croiroit? A la voix de Luxembourg, ce corps entier, comme s'il eût entendu celle de son Général, se jette par terre, & vient apporter ses armes à ses pieds. Ainsi pris & désarmés, on les enferma dans une Eglise.

1677.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

Le Maréchal rangea ensuite les Mousquetaires en bataille sur cette même place. Pendant ce temps-là les Grenadiers se rendoient maîtres de celle du Marché. Le reste des troupes Françaises, l'artillerie prise sur l'ennemi, fut disposé avec tant d'avantage, qu'il n'y eut pas un seul quartier de la ville, où les Espagnols eussent pû se défendre, sans courir risque d'être accablés.

*Relat. de
la campagne.*

1677. On conçoit quelle devoit être la terreur des habitants de Valenciennes, de se voir, en moins de deux heures, tombés, par une fatalité dont il n'y a point d'exemple, entre les mains de leurs ennemis. Ils s'étoient réfugiés pour la plupart à l'hôtel-de-ville, pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans de si terribles circonstances. Ils ne balancerent pas long-temps sur le parti que dictoit la nécessité; ils envoyèrent au Maréchal les principaux d'entr'eux pour le conjurer de ne pas les abandonner à la fureur du soldat. Le Maréchal n'avoit pas attendu leur soumission pour leur sauver la vie, l'honneur & les biens. Il avoit ordonné, sous peine de mort, aux soldats, non-seulement de tuer & de piller, mais même d'insulter de paroles un citoyen, & de s'écarter de son poste. Après avoir parlé aux députés avec bonté, il les remit entre les mains du chevalier de Vendôme, pour les présenter au Prince sous les auspices duquel il avoit vaincu.

Au moment que le Roi avoit ap-
pris que l'ouvrage couronné étoit
emporté, il avoit quitté la hauteur
d'Azin pour se rendre à la tranchée.

1677.

Sur sa route, on lui annonça que
la demi-lune avoit eu le même
fort, bientôt après que ses troupes
étoient maîtresses du pâté, & enfin
qu'elles avoient pénétré dans la
ville. Mais il ne voulut pas ajouter
foi à cette dernière nouvelle qui
paroissoit en effet incroyable. Il n'en
fut convaincu, que lorsqu'il eut vu
les députés de Valenciennes tomber
à ses pieds, & le reconnoître pour
leur Souverain. Quoique ce Prince
fût de tous les hommes celui qui
fut le mieux se posséder, il ne put
s'empêcher de laisser éclater une
joie & une surprise extraordinaires.
Au reste il usa de la victoire en Roi
magnanime. Il envoya le marquis
de Louvois dans la ville, pour ai-
der le Maréchal à contenir le sol-
dat. Mais on a vu que tout ce qu'il
y avoit de difficile dans cette com-
mission, étoit rempli. Luxembourg
avoit arrêté les troupes dans le sein

1677. même de la victoire , & lorsqu'échauffées par la fureur de l'assaut , elles ne respiroient que le sang & le pillage.

A midi , les bourgeois reçurent des mains du marquis de Louvois la capitulation honorable que le Roi leur accorda. Deux heures après , les boutiques furent ouvertes , & les rues aussi fréquentées que si Valenciennes n'eût pas éprouvé ce jour-là même la plus étonnante des révolutions.

En reconnoissance de la clémence du Roi , à laquelle les habitants de cette grande ville avouoient qu'ils étoient redevables de tout ce que les hommes ont de plus cher , la vie , l'honneur de leurs femmes & de leurs filles , la fortune , & enfin le salut de la patrie , ils offrirent à ce Prince une somme de quatre cents mille écus. Louis XIV la destina à la construction d'une citadelle qui devoit servir en même temps d'ornement & de défense à sa nouvelle conquête.

Une si grande victoire ne coûta

aux François que 50 hommes, parmi lesquels on ne comptoit d'homme distingué que le marquis de Bourlaymont , colonel du régiment de Picardie. Mais il y en eut un grand nombre de blessés , le Maréchal, entre autres, d'un éclat de bombe au bras & à la main, & le comte de Saint-Géran. Les assiégés perdirent huit cents hommes dans l'assaut ; le reste de la garnison , au nombre de trois mille hommes, fut fait prisonnier de guerre.

1677.

*Relat. de
la campagne.*

D'après ce récit , on voit la part qu'eut le Maréchal à la prise de Valenciennes. Cependant quelques Ecrivains , amis du merveilleux, ont uniquement attribué cet exploit aux Mousquetaires. Ils n'ont parlé ni des grenadiers à cheval , ni des deux mille hommes d'infanterie commandés pour l'assaut , ni du Général lui-même. Sans doute que les Mousquetaires y signalèrent extraordinairement leur valeur ; mais leur principal mérite fut d'avoir vaillamment & heureusement exécuté les ordres du Maréchal. En effet, lorsque

1677.

emportés par leur audace , ils entrèrent dans la ville , que devoient-ils , si Luxembourg ne se fût assuré des dehors avec une rapidité incroyable , s'il ne se fût hâté de voler à leur secours. Une poignée de Mousquetaires prend - elle une des plus fortes places de l'Europe , défendue par dix mille hommes ? Après les exemples que notre histoire , & sur-tout celle du dernier siècle , fournit de Généraux chassés des villes dont ils s'étoient presque entièrement rendus maîtres , tels que le maréchal d'Aumont vaincu & pris dans Ostende qu'il avoit surpris , M. de Bellefonds chassé de Gironne , & enfin le célèbre prince Eugene , forcé d'évacuer Crémone dont il occupoit les principaux postes ; on avouera qu'il ne falloit pas moins que la conduite du Maréchal , pour profiter d'un événement qui , sans lui , eût peut-être été aussi funeste qu'il fut glorieux.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

Louis XIV étoit si persuadé que c'étoit à ce Général qu'il devoit l'éclat d'un si beau triomphe , qu'il

fut au-devant de lui , lorsqu'il vint lui rendre compte des principales
circonstances de l'assaut. Il le com- 1677.
bla en présence de toute la Cour
d'éloges & de remerciements.

Cependant ce Prince se rendoit
de plus en plus digne des faveurs de
la fortune. On n'étoit pas encore
revenu en Hollande & dans les
Pays-Bas de la consternation qu'y
avoit répandu la conquête impré-
vue de Valenciennes , qu'on apprit
que le maréchal de Luxembourg
étoit devant Cambrai avec une
partie de l'armée Françoisse.

La ville de Cambrai si célèbre
dans l'histoire de France & des Pays-
Bas , est une place considérable.
L'Escaut baigne ses murs , & lui sert
de fossé. Elle est environnée d'excel-
lents remparts, de bastions, de de-
mi-lunes & de deux forts. Mais ce qui
la rendoit redoutable , c'étoit une
citadelle de forme quarrée, qu'on
regardoit alors comme imprena-
ble. Les Espagnols entretenoient
dans cette forteresse une garnison
de mille chevaux & de sept régi-

1677. ments d'infanterie , qui , en temps de guerre , s'étoient mis en possession de porter tous les ans le fer & le feu dans toute la Picardie , & jusques sur les bords de la Seine. Il est certain que de toutes les conquêtes que le Roi pouvoit entreprendre , nulle n'étoit plus utile & plus agréable à ses sujets.

A peine Luxembourg étoit-il arrivé aux portes de Cambrai, qu'il vit aborder à son camp une multitude de payfans de Picardie , qui venoient lui offrir leurs secours, pour hâter la prise d'une ville qui, depuis près d'un siècle , n'avoit cessé de leur être funeste. Le Maréchal les employa à la construction des lignes, dont il environna la ville & la citadelle. On ne sauroit croire combien cet ouvrage immense avança en peu de temps : déjà les ponts de communication étoient établis sur l'Escaut ; tout étoit prêt pour l'ouverture de la tranchée le 22 Mars. Ce jour-là même , le Roi arriva au camp avec les maréchaux de Schomberg , de la Feuillade & de

de Lorge. Il choisit pour son quartier Avain du côté de la citadelle^(a); 1677.
celui de Luxembourg étoit à la gauche du Roi près de Cantigneule; Schomberg embrassoit dans le sien toute l'étendue du terrain qui est au-delà de l'Escaut, depuis Neuville jusqu'à Cantimpré. Enfin le maréchal de Lorge campoit vis-à-vis la porte de Valenciennes.

Le succès répondit aux vœux du Roi & de ses Généraux. La ville de Cambrai, malgré sa force & la rigueur de la saison, fut réduite en peu de jours. Luxembourg y entra le 4 Avril au matin à la tête du régiment des gardes. Mais le siège de la citadelle fut plus long & plus meurtrier. D. Pedro de Zavala qui depuis quarante ans portoit les armes avec beaucoup de réputation, la défendit vigoureusement. *Relat. de la campagne.*

Pendant que le Roi étoit attaché à une conquête aussi importante, Monsieur secondé par le maréchal d'Humieres, assiégeoit Saint-

(^a) Il avoit sous ses ordres le maréchal de la Feuillade.

1677.

Omer , la plus forte place de l'Artois. Jamais la puissance des François ne s'étoit annoncée avec plus d'éclat : deux sieges aussi considérables entrepris à la fois. Quels remparts dans les Pays-Bas capables désormais d'arrêter un Prince qui avoit subjugué Valenciennes en cinq jours de tranchée ouverte , & la ville de Cambrai en six. Les Espagnols & les Hollandois ne pouvoient plus dissimuler leur crainte. Les premiers que tous ces désastres regardoient particulièrement , ne cessèrent d'exhorter le prince d'Orange à se mettre en campagne pour interrompre le cours des prospérités de la France. Enfin le Stadhouder plus touché encore de ces pertes , que les Espagnols mêmes , s'ébranla avec une armée de trente-cinq mille hommes ; il s'avança vers Ypres , incertain s'il tenteroit la conquête d'une place ou l'événement d'une bataille.

Les mouvements des Alliés inquiétoient d'autant plus le Roi , qu'il craignoit également pour Ber-

gues & Dunkerque dégarnies de troupes , & pour l'armée de son frere qui ne consistoit qu'en vingt bataillons & quatorze escadrons.

1677.

Un autre motif n'excitoit pas moins ses alarmes , c'est que Monsieur qui avoit donné par-tout des marques d'un courage héroïque , ne s'étoit encore trouvé à aucune bataille.

Il se défoit aussi de l'expérience du maréchal d'Humieres , qui n'avoit jamais commandé de grandes armées. Jamais Louis XIV n'étoit plus convaincu des talents & du zele de Luxembourg que dans les moments de crise ; il l'appella , & lui dit qu'à la vue de la bataille qui se préparoit sous les murs de Saint-Omer , & du danger des places maritimes , il avoit jetté les yeux sur lui , comme sur celui de tous ses Généraux en qui il avoit le plus de confiance , pour commander un détachement de neuf bataillons & de vingt-six escadrons , au nombre desquels étoient les Mousquetaires & les Gardes de la Garde ; il ajouta ensuite que comptant plus sur sa

*Mémoires
de Saint-Germain.*

1677. personne que sur le nombre des hommes , il le prioit de partir à l'heure même avec la cavalerie.

Le 5 Avril.

*Relat. de
la campagne
de 1677.*

Le Maréchal sensiblement touché des marques d'estime qu'il recevoit du Roi , monta à cheval. L'infanterie commandée par le marquis de Traci le suivit à grandes journées. Après avoir pourvu à la sûreté de Dunkerque , il campa avec ses troupes de maniere qu'il couvroit Lille & Courtrai.

La prévoyance & l'activité des François firent évanouir les idées de siege qu'avoient formé les Alliés. Il y auroit eu de la témérité au Stadhouder à commettre la réputation de ses armes à une pareille entreprise. Le Roi & Monsieur , après avoir pris la citadelle de Cambrai & Saint-Omer , pouvoient encore avoir le temps de réunir leurs forces , de fondre sur lui , de l'accabler , ou de le forcer à une retraite honteuse. Il n'avoit plus qu'un parti à prendre , pour ne pas rester spectateur des conquêtes du Roi : c'étoit d'attaquer l'une des

deux armées Françoises. Ce Prince
jusques - là malheureux dans les
sieges, voulut essayer si la fortune
ne lui seroit pas plus favorable dans
une action générale. Il marcha à
Monsieur, qui lui sembloit moins
redoutable que le Roi.

1677.

A la premiere nouvelle du des-
sein & des mouvements des Alliés,
le duc d'Orléans écrivit à Luxem-
bourg de se rendre auprès de lui ;
il partit en même temps avec son
armée, pour épargner à l'ennemi
la moitié du chemin. Il avoit seu-
lement eu la précaution de laisser
le marquis de la Trouffe avec quel-
ques troupes dans les lignes pour
contenir la garnison de S. Omer.

*Lettre de
Monsieur à
Lux. du 6.
7, 8 Avril.*

Luxembourg n'eut pas plutôt
reçu la lettre du duc d'Orléans, que
pour se conformer aux ordres du
Roi & aux prieres du Prince, il
monta à cheval accompagné seule-
ment de deux Aides-de-camp. Son
détachement le suivoit à grands pas.
Il arriva le 9 Avril au soir à Mont-
cassel, poste avantageux, dans le-
quel Monsieur attendoit l'ennemi.

1677.

*Manuscrits
de Lux.*

Le premier soin de Luxembourg ; après avoir salué Monsieur , fut de parcourir tout le front de l'armée. Il la trouva mal postée : le maréchal d'Humieres sur qui le Prince se déchargeoit des détails , avoit fait la faute d'en mettre une partie au-delà de la Péene dont les bords sont fort escarpés. Luxembourg fut de ce pas chez Monsieur pour lui faire part de ses observations. Il le trouva couché & endormi. Le Prince qu'on réveilla , comprit le danger de la position. Il se leva sur le champ , monta à cheval , & fit repasser le ruisseau à l'aile gauche pour la joindre au reste de l'armée.

*Relation de
la campagne.*

Dès le lendemain, le prince d'Orange parut à la tête de trente-cinq mille hommes. Il auroit pu se fortifier encore d'un corps de six mille hommes de cavalerie que le comte de Nassau commandoit sous Ypres. Mais on prétend que le Stadhouder mal servi par ses espions ignoroit que Luxembourg eût joint Monsieur. Il croyoit n'avoir aucun besoin du secours de Nassau, pour

battre l'armée Françoisé, qu'il sup-
 posoit être infiniment inférieure à 1677.
 la sienne. Il est constant que les
 troupes du duc d'Orléans , en y
 comprenant le renfort de Luxem-
 bourg , ne consistoient qu'en seize
 mille hommes de pied , & neuf
 mille de cavalerie.

On s'attendoit à être attaqué ce
 jour-là dans l'armée Françoisé.
 Déjà la disposition de Monsieur
 étoit faite: il commandoit le cen-
 tre; Humieres , la droite; & Lu-
 xembourg, la gauche. Mais au lieu
 d'engager la bataille , les Alliés
 s'efforcèrent seulement de jeter du
 secours dans S. Omer. Ils s'empa-
 rerent de l'abbaye de la Péene à la
 gauche des François. Luxembourg
 pénétrant leur dessein, se hâta de
 porter les dragons & la cavalerie
 de la seconde ligne au moulin de
 Balamberg. Par ce mouvement
 exécuté avec autant d'ordre que de
 rapidité, il leur coupa tous les che-
 mins de la ville assiégée. Il attaqua
 ensuite l'Abbaye, dont il les chassa;
 mais pour ne pas affoiblir son aile,

Ibidem.

*Mémoires
 de Saint-Ger-
 main.*

1677. il n'y laissa qu'un sergent avec quelques soldats.

Cependant Monsieur, impatient, avide de gloire, vouloit profiter de l'approche de l'ennemi pour combattre. Il ne céda qu'à regret aux instances des deux Maréchaux qui le conjuroient d'attendre jusqu'au lendemain, à cause que le jour alloit bientôt manquer. Ce Prince ne craignoit rien tant que le Stathouder ne lui dérobat, par une prompte retraite, la victoire qu'il attendoit de son courage & de la sagesse de ses mesures.

Le 11 au lever de l'aurore, son inquiétude disparut en voyant les Alliés approcher dans le plus bel ordre. Arrivé au bord de l'un des deux ruisseaux qui le séparoit de l'armée Françoisse, le prince d'Orange hésita long-temps s'il le passeroit; mais enfin déterminé par la grandeur du motif qui l'avoit amené, & sur-tout par sa valeur, il franchit le premier; delà il fondit sur l'Abbaye de la Péene dont il se saisit. C'est de ce poste que dépen-

doit la victoire & le salut de Saint-Omer; en effet, il mettoit les Alliés à portée d'embrasser une hauteur, d'où il leur eût été facile, non-seulement de jeter un puissant secours dans Saint-Omer, mais encore d'attaquer les François en flanc, & de les envelopper.

1677.

Luxembourg, à qui la fortune fournissoit si heureusement toutes les occasions de déployer ses talents, juge des vues de l'ennemi par son mouvement, & les déconcerte. Il détache une partie des escadrons de la seconde ligne, les joint à la première, & présente bientôt une plus grande étendue de front que l'ennemi. Le vuide de la seconde ligne fut rempli par quelques troupes de son renfort qui ne faisoient que d'arriver. Il donna au marquis de Villars une réserve de cinq escadrons qui débordèrent la droite des Alliés, avec ordre de les charger en flanc, dès qu'il se feroit apperçu que lui-même auroit répandu le désordre & la terreur dans cette aile.

*Mémoires
de Villars,
t. I. pag. 69;
70.*

1677.

Après avoir ainsi tout prévu, il fit attaquer l'Abbaye par les régiments Royal, la Couronne, un bataillon Suisse & les dragons de Lystenois. Ces troupes furent repoussées & poursuivies; elles eussent été défaites sans le régiment de Conti, que le Maréchal avoit établi dans les masures d'un vieux Château situé dans le voisinage, d'où il arrêta l'ennemi par un feu terrible. Pendant ce temps-là Luxembourg faisoit pointer le canon contre l'Abbaye, qui fut enfin forcée. On poursuivit l'ennemi de haie en haie: le régiment des Gardes du prince d'Orange fut taillé en pièces; la droite entière des Alliés eût eu le même sort, si Villars eût été le maître d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus du Maréchal. Voici ce qui empêcha le jeune Colonel d'acquiescer la gloire qui lui étoit préparée.

Pendant qu'on se battoit avec tant de succès à la gauche, on avoit perdu du terrain au centre & à la droite. Au nombre des Aides-de-Camp de Monsieur, étoit un gentil-

homme appelé Chamblai, que le Roi honoroit de la plus intime confiance. Chamblai étonné du péril qui menacoit le Prince, accourt à la gauche, joint le marquis de Villars, comme il s'ébranloit pour fondre sur la droite de l'ennemi, & achever de la mettre en déroute. Il lui ordonne de marcher au centre où les troupes avoient plié. Villars confondu d'un ordre qui paroissoit absurde, refusa hautement d'y obéir : *S'il est arrivé du désordre au centre, j'arriverai, dit-il, trop tard pour le réparer : la droite de l'ennemi est ébranlée ; achevons sa défaite.* Chamblai voyant qu'il marchoit en effet, eut recours au prince de Soubise, l'un des Lieutenants-Généraux qui commandoient la gauche sous Luxembourg. Celui-ci arrêta Villars d'autorité : ce n'est pas qu'il ne comprît l'inutilité & le danger même de la mission de Chamblai ; mais il croyoit qu'on ne pouvoit se dispenser d'obéir à un Officier aussi autorisé.

Ibidem.

Cependant ce que Villars avoit

1677.

prévu, étoit arrivé; Monsieur n'avoit eu besoin que de sa valeur pour rétablir le combat: les François honteux d'abandonner un Prince si brave, étoient revenus à la charge; l'ennemi avoit plié à son tour. Villars trouva Monsieur maître du champ de bataille. Il est constant qu'on ne dut qu'à la fermeté inébranlable du duc d'Orléans, l'avantage qu'on remporta au centre; il fut pendant près d'une demi-heure dans le plus horrible danger; il eut deux chevaux tués sous lui; ses principaux Officiers tomberent morts ou blessés à ses côtés; à la droite, le maréchal d'Humieres qui avoit été d'abord repoussé, pour avoir engagé le combat, avant que le centre & la gauche fussent en état de le soutenir, répara aussi le désordre. Le succès couronna ses efforts. Le prince d'Orange vaincu par-tout, abandonna le champ de bataille, sur lequel il laissa six mille hommes tués ou blessés. En le voyant s'éloigner à grand pas, Luxembourg qui avoit préparé une victoire en-

côre plus complete, ne put s'empêcher de dire au marquis de Villars : *J'aurois voulu que le cheval de Chamblai eût eu les jambes cassées, quand il vous a porté ce maudit ordre.* Mais le mal étoit sans remede : il s'agissoit seulement, pour profiter d'une si grande victoire, de poursuivre les Alliés. Le maréchal se chargea de ce soin avec dix ou douze escadrons, qu'il n'obtint qu'avec peine de Monsieur ; ce Prince extrêmement satisfait d'une journée qui le couvroit de gloire, craignoit que la cavalerie Françoisse détachée & débandée contre les fuyards, ne fût surprise & taillée en pieces par le comte de Nassau, qu'on disoit accourir au secours du prince d'Orange. Quoi qu'il en soit, Nassau ne parut point ; d'ailleurs le Maréchal marcha avec tant d'ordre, sa troupe étoit tellement animée par la victoire, que si ce nouvel ennemi se fût présenté, il auroit vraisemblablement ajouté par sa défaite de nouveaux lauriers à ceux que les François venoient de moissonner.

1677.

*Mémoires
de Villars,
t. I. p. 71.*

*Mémoires
de Saint-Germain,*

*Relation de
la bataille
de Cassel,*

Après une assez longue course ;
1677. Luxembourg atteignit une partie de
l'armée vaincue qui s'étoit ralliée
pour sauver les équipages ; il la
défit , prit des étendards , des dra-
peaux , plusieurs pieces d'artillerie ,
les bagages du prince d'Orange où
étoient sa vaisselle d'or , & les plans
les plus magnifiques de toutes les
villes fortes de l'Europe. Le nom-
bre des prisonniers qu'on emmena
surpassoit de beaucoup celui des
soldats que Luxemboug condui-
soit ; enfin la nuit arrêta sa course
victorieuse à Popperingue , à deux
lieues du champ de bataille.

Tel fut l'événement glorieux de
la bataille de Cassel , la troisieme
que les François livroient dans les
mêmes lieux. Ils perdirent la pre-
miere en 1071 , sous le regne de
Philippe I. Philippe VI gagna en
personne la seconde en 1328. Ce
Prince qui y fit des prodiges de va-
leur , vengea avec éclat la honte de
ses ancêtres ; mais elle fut encore
mieux vengée par Philippe de Fran-
ce. En effet , la perte des Alliés fut

évaluée à plus de dix mille hommes tués, blessés, prisonniers ou déser-teurs. On comptoit au nombre des premiers quinze Colonels & cent cinquante Capitaines. Les trophées de la victoire consistoient en treize pieces de canon, deux mortiers, cinquante-quatre drapeaux ou étendards & tous les bagages de l'ennemi. Monsieur acheta un si grand avantage au prix du sang de quatre mille François tués ou blessés, la plupart au centre. On regretta surtout le marquis de Genlis, Lieutenant-Général, & le brave Moissac, ce Cornette des Mousquetaires qui s'étoit si fort signalé à la prise de Valenciennes.

Monsieur resta deux jours sur le champ de bataille, pour voir si le prince d'Orange renforcé par la cavalerie de Nassau & les garnisons voisines, voudroit encore tenter le fort des armes; il attendit inutilement; le Stadhouder (^a) à qui on ne peut refuser la gloire d'avoir prodigué sa vie dans le combat,

(^a) Il reçut deux coups de mousquet dans sa cuirasse.

1677.

*Relation de
la camp. de
1677.*

Ibidem.

1677.

ne comptoit pas assez sur la valeur & le ressentiment de ses troupes , pour hazarder une nouvelle bataille. L'armée victorieuse retourna devant Saint-Omer.

Le prince de Robeque , Gouverneur de l'Artois , s'étoit jetté dans cette place , la seule qui restât aux Espagnols dans la province ; malgré la défaite du prince d'Orange , & l'impossibilité d'être secouru , il soutint le siege encore onze jours. Joignant la ruse à la valeur , il répandit le bruit que le Roi avoit été obligé de lever le siege de la citadelle de Cambrai ; cette fausse nouvelle excita tellement le courage de la garnison , abattu par le désastre du prince d'Orange , qu'elle repoussa les François à l'assaut de la contrescarpe ; mais ces mêmes soldats qui venoient de témoigner tant d'audace , n'eurent pas plutôt été désabusés de la prétendue disgrâce du Roi , qu'ils laisserent éclater une tristesse accablante. Le Gouverneur ne jugea pas à propos de soutenir avec des troupes

*Mémoires
pour servir à
l'Hist. de la
guerre de
1672.*

pes découragées un nouvel assaut que les François préparoient ; il le prévint , & rendit la place à des conditions honorables , après dix-sept jours de tranchée ouverte. La citadelle de Cambrai défendue par quatre mille hommes avoit capitulé quatre jours auparavant.

1677.

*Le 21 Avril**Le 17 Avril*

C'est ainsi que la France en moins de six semaines conquiert trois des plus fortes places de l'Europe , & gagna une bataille mémorable. Louis XIV parvenu par de si grands exploits à un degré de gloire & de puissance , qui ne laissoit aucun de ses prédécesseurs au-dessus de lui , fit la revue de ses troupes dans la plaine de Thulin ; il les trouva , par les soins infatigables du marquis de Louvois , aussi fraîches & aussi lestes , que si elles venoient de se mettre en campagne. De soixante mille hommes qu'elles étoient encore composées , il en dispersa vingt mille dans les garnisons ; il en détacha un pareil nombre pour l'Alsace , & le reste demeura dans les Pays-Bas , sous les ordres de Lu-

Relation de la campagne de 1677.

1677.

xembourg, que le Roi avoit chargé de veiller au salut de ses anciennes & de ses nouvelles conquêtes. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté des frontieres, le Roi retourna avec toute sa Cour à Saint-Germain, jouir dans le sein du plaisir & des arts, des applaudissements que ses sujets ne pouvoient se lasser de prodiguer à sa fortune & à sa conduite.

Au reste, quelque grands & rapides que fussent les succès de ce Prince, il faut avouer à la gloire des Alliés, qu'ils en étoient moins effrayés qu'irrités. La défaite du prince d'Orange n'avoit point diminué la haute idée qu'ils s'étoient formée de son génie & de ses talents. Pleins d'admiration pour la valeur, la constance, la grandeur d'ame de ce Prince, ils attribuoient ses malheurs à la lâcheté de quelques régiments, qui furent décimés, après avoir vu leurs Officiers expier par la mort, l'exemple honteux qu'ils leur avoient donné. Chacun des Princes ligués concourut avec joie à former au Stadhouder une armée

*Relation de
la campagne
de 1677.*

plus nombreuse que celle qui avoit été battue à Cassel. L'Evêque de Munster lui envoya neuf mille hommes, les princes de Brunswick dix mille, l'Espagne un pareil nombre. Il reçut de la Hollande des vivres, des munitions, une nouvelle artillerie, de nouveaux équipages & de grandes sommes d'argent. Telles furent enfin le zèle & les ressources des Alliés, que le prince d'Orange au commencement de Mai, c'est-à-dire, environ six semaines après sa défaite, se vit à la tête d'une armée de soixante mille hommes, qui n'attendoit que l'instant de venger les désastres de la campagne.

*Histoire de
Guillaume
III, tom. I.
pag. 119 &
120.*

Les forces des Alliés étoient encore plus redoutables sur le Rhin; le duc de Lorraine comptoit soixante & quinze mille hommes sous ses drapeaux; il étoit convenu avec le prince d'Orange de marcher sur la Moselle & la Meuse, & d'y occuper les François, pendant que le Stadhouder frapperoit les plus grands coups dans les Pays-Bas. A la vue de ces immenses préparatifs,

1677.

du concert des Généraux, de leur valeur & de la haine qu'ils portoient à la France, il n'y avoit aucun des Alliés qui ne se flattât d'effacer les exploits du Roi par de plus grands & de plus décisifs.

L'exécution suivit de près le plan qu'ils avoient formé; mais elle ne répondit pas à leurs vœux. Déjà le duc de Lorraine avoit pénétré jusqu'aux portes de Metz. Le prince d'Orange qui n'attendoit que cette puissante diversion pour agir, se mit en campagne dans le dessein d'assiéger Maëstrecht. Il espéroit réussir d'autant plus facilement dans cette entreprise, qu'il croyoit que la France réuniroit ses forces d'Alsace & des Pays-Bas pour défendre la Lorraine & la Champagne attaquées par une armée supérieure à celles que Créqui & Luxembourg commandoient. Mais Louis XIV rassuré par la conduite de Créqui, ordonna à Luxembourg de veiller au salut de Maëstrecht. Calvo menacé envoya en France 160 pieces de canon qui lui étoient inutiles, &

*Mémoires
pour servir à
l'Hist. de la
guerre de
1672.*

Luxembourg s'avança du côté de Maëstrecht pour être à portée d'y jeter du secours. L'approche des François fit abandonner au Prince l'idée de ce siege. Il se retira, & mit ses troupes en quartier de rafraîchissement; la Cour de son côté ordonna au Maréchal d'envoyer une partie des siennes à Créqui, & de distribuer l'autre dans les places de la Flandre.

1677.

Mais la prétendue retraite du prince d'Orange n'étoit qu'un piège pour surprendre les François; elle couvroit des desseins profonds. En effet le Stadhouder n'eut pas plutôt appris la séparation de l'armée de Luxembourg, qu'il rassembla la sienne avec une célérité surprenante. Il étoit devant Charleroi, qu'on ne se doutoit pas encore en France de son projet. Au reste, les vues de ce Prince ne se bornoient point à la conquête de cette importante place; il devoit joindre le duc de Lorraine & assiéger Metz, dont la perte eût entraîné celle de l'Alsace & de la Lorraine.

Le 6 Août.

1677.

*Relat. de la
campagne de
1677.*

*Histoire de
Hollande,
t. IV. p. 514.
515, 516.*

*Hist. de
Guillaume
III. p. 120,
121.*

En moins de trois jours le camp des Alliés fut couvert de lignes ; ils élevèrent de distance en distance des forts où ils établirent des batteries de canon ; le Duc de Villa-Hermosa avec une armée de 25 à 30 mille hommes , défendoit les bords de la Sambre , & protégeoit le siege. On ne pouvoit approcher du camp des assiégeants qu'à travers un pays entrecoupé de haies , de fossés , de défilés & de hauteurs. Enchanté du succès brillant de sa manœuvre , le prince d'Orange se regardoit déjà comme le maître d'une place dont le secours paroissoit impossible. Mais la prévoyance & l'activité de ce Prince , le mérite des jeûnes & des prieres publiques ordonnées dans toute la Hollande , *pour obtenir du Ciel la grace de faire aux François le plus de mal qu'il seroit possible* , ne purent prévaloir contre l'ascendant de Louis XIV.

En effet Luxembourg , après avoir formé en six jours de toutes les garnisons de la Flandre une armée de trente-cinq mille hommes ,

s'avance rapidement vers la Sambre. Il en surprend le passage à Villa-Hermosa ; mais au lieu de marcher aux assiégeants, dont il ne pouvoit approcher qu'en exposant son armée à une défaite certaine, il va camper derriere la riviere d'Heuse, entre Bruxelles & Charleroi, dans un poste extrêmement avantageux. Par sa position, il coupoit aux Alliés les fourages que le pays situé entre la Sambre & la Meuse leur fournissoit, & les convois qu'ils tiroient de Bruxelles.

1677.

*Mémoires
de Saint-Germain.*

La situation des deux armées fixoit les regards de toute l'Europe, qui s'attendoit à une sanglante bataille. Tout ce qu'il y avoit de Seigneurs à la Cour de France, vint se ranger sous les étendards de Luxembourg. La noblesse d'Angleterre, rivale de gloire depuis plus de six siècles de celle de France, quoique son Roi n'eût aucune part à la guerre, voulut en avoir au péril & à la gloire. Le duc de Monmouth, milord Duras, & quelques autres se joignirent à Luxembourg.

Ibidem.

1677.

Milord Charles, un des fils naturels de Charles II, le duc d'Albemarle, milord Offeri, & une foule de gentilshommes moins distingués se jetterent dans l'armée des Alliés.

Mais l'attente de l'Europe & les vœux des volontaires furent trompés. Au lieu de sortir des lignes & de combattre, le prince d'Orange convoqua le conseil de guerre où il déclara qu'attendu la difficulté de recouvrer des vivres & des fourages, il étoit impossible de continuer le siege de Charleroi sans ruiner l'armée. Le duc de Villa-Hermosa, qui depuis le passage de la Sambre, s'étoit réuni avec les assiégeants, proposa de marcher aux François, pour s'ouvrir, par la victoire, les chemins de Bruxelles, où étoient déposés les magasins de l'armée. Quelque desir qu'eût le Stadhouder de se signaler par un exploit qui fît oublier ses anciennes défaites, il combattit fortement l'avis du général Espagnol. Il représenta qu'on ne pouvoit joindre Luxembourg, qu'en s'engageant dans des défilés, au milieu

*Histoire de
Guill. III.*

lieu desquels il lui seroit aisé d'arrêter & d'écraser l'armée. Le Conseil conclut à la retraite; mais ce parti n'auroit pas garanti les alliés d'une défaite certaine, si Luxembourg n'avoit pas eu les mains liées. 1677.

En effet, dès l'instant qu'il étoit venu camper derrière la Henne, prévoyant que les Alliés, faute de subsistances, seroient bientôt obligés de se retirer, il avoit formé le dessein de les battre dans leur retraite. Déjà il s'étoit emparé des hauteurs qui dominent les défilés à travers lesquels il falloit nécessairement qu'ils s'engageassent pour regagner la Sambre; il les avoit garnis de troupes & d'artillerie, ainsi que les extrémités des défilés. Enfin il avoit disposé son armée avec tant d'avantage, que les ennemis ne pouvoient manquer d'être enveloppés & taillés en pièces. *Mémoires de Saint-Germain.*

Le prince d'Orange, qui ne connoissoit pas toute la grandeur du péril qui l'attendoit sur la route, avoit brûlé ses bagages, & s'étoit mis en mouvement pour regagner *Le 14 Août*

1677.

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

la Sambre. Il entroit déjà dans les défilés ; Luxembourg environné de tous les Volontaires , observoit sa marche de dessus une hauteur ; son armée distribuée dans les postes les plus avantageux , n'attendoit plus que ses derniers ordres pour agir. Dans ces moments , on lui annonce M. de Louvois qui venoit d'arriver au camp. Le Roi inquiet de la destinée de Charleroi , l'avoit envoyé en Flandre pour seconder , par son activité & son autorité , les opérations de l'armée. Luxembourg attentif à ne pas laisser échapper sa proie , lui dépêcha un gentilhomme pour le conduire auprès de lui.

M. de Louvois parut bientôt ; le Maréchal sensiblement flatté d'avoir pour témoin de la victoire qu'il avoit préparée , un Ministre qui possédoit toute la confiance du Roi , le reçut avec de grandes marques d'amitié & de joie ; après lui avoir raconté en peu de mots tout ce qu'il avoit fait pour obliger le prince d'Orange à lever le siege de Charleroi , il lui montra les Alliés en-

trant dans les défilés, comme des victimes prêtes à expier par leur sang les inquiétudes qu'ils avoient données au Roi. Soit que Louvois naturellement haut & fier, fût choqué de ce que le Maréchal n'étoit pas venu lui-même le recevoir, soit plutôt qu'il se défiât du sort des armes, il dit tout haut, qu'après avoir réduit les Alliés à lever honteusement le siege de Charleroi, on devoit être content d'une victoire qui n'avoit pas coûté une goutte de sang ; que l'intention du Prince n'étoit point de commettre l'état florissant de ses affaires à l'événement incertain d'une bataille. Le Maréchal eut beau répondre qu'il battoit l'ennemi sans rien hasarder : Louvois opposa à toutes ses raisons la volonté suprême du Roi. Il n'y avoit rien à répliquer ; aussi se réduisit-il à demander, qu'il lui fût au moins permis de tailler en pieces la partie de l'armée ennemie qui étoit engagée dans les défilés : le Ministre de la guerre demeura inflexible,

1677.

1677.

Ibidem.

On conçoit quels durent être les regrets de Luxembourg, de se voir arracher la victoire qu'il tenoit déjà, pour ainsi dire, embrassée. Cependant il dissimula son ressentiment; il n'en fut pas de même des volontaires qui avoient été les témoins de l'entretien du Maréchal avec M. de Louvois. Il n'y eut pas un seul de ces jeunes gens pleins de feu & avides de gloire, qui ne se retirât en frémissant d'indignation contre l'opiniâtreté du Ministre, qui sacrifioit à de vaines allarmes l'espérance d'une victoire capable de terminer la guerre. Heureux le Maréchal, si la prudence excessive du marquis de Louvois, en sauvant l'armée du prince d'Orange, n'eût fait que le priver de la gloire d'un triomphe; ses destinées lui en réservoient d'aussi éclatants & de plus nécessaires à l'Etat; mais elle lui fut plus funeste: car c'est de ce jour-là que commença la haine du marquis de Louvois contre lui; haine qui répandit sur ses jours le poison de l'amertume & de la douleur. Voici ce

qui donna lieu à cet événement le plus triste, comme le plus considérable, de la vie particuliere du Maréchal.

1677.

Au nombre des Volontaires qui étoient venus dans le dessein de combattre sous les drapeaux de Luxembourg, on distinguoit le duc de Lesdiguières de la maison de Créquy. Ce Seigneur, dont on a parlé avec éloge dans la guerre de Hollande sous le nom de comte de Sault, étoit lié de l'amitié la plus étroite avec le Maréchal ; il logeoit chez lui à l'armée. Mais il haïssoit autant le marquis de Louvois, qu'il aimoit Luxembourg. A son retour en France, il ne manqua pas de publier dans tous les cercles de la Cour & de la Ville, que M. de Louvois avoit empêché M. de Luxembourg de vaincre les Alliés. Il ajoutoit que le Ministre n'en avoit agi ainsi que par jalousie, & dans le dessein de perpétuer une guerre qui le rendoit nécessaire au Roi. Les autres Volontaires ne furent ni plus discrets ni plus retenus.

Ibidem.

1677. Ces bruits reçus avidement & exagérés par les ennemis du Ministre, parvinrent aux oreilles du Roi, qui pour s'éclaircir de la vérité, voulut avoir un entretien particulier avec le duc de Lesdiguières. Celui-ci confirma à Louis XIV ce qu'il avoit avancé ; il mit sous ses yeux la position des armées ; il lui expliqua en détail les moyens dont s'étoit servi le Maréchal pour défaire les Alliés, sans exposer son armée ; il se plaignit ensuite de l'opiniâtreté du Ministre qui venoit de priver le Roi, son ami & la nation de la gloire d'un si beau triomphe. L'auteur, dont on a tiré cette anecdote, ajoute que le Roi témoigna à M. de Louvois beaucoup de mécontentement de sa conduite.

Ibidem.

Le Marquis au désespoir d'une mortification si cruelle, conserva dans son cœur le plus vif ressentiment contre le Maréchal ; il étoit persuadé que Lesdiguières avoit agi de concert avec lui, pour le rendre odieux au public. Il fut d'autant plus irrité, qu'il avoit compté

davantage sur l'amitié de Luxembourg. C'étoit de tous les Généraux, celui pour lequel il avoit le plus de déférence ; il le consultoit sur tout, le prévenoit souvent, & ne refusoit rien à sa recommandation.

1677.

Au reste, quelque grands que fussent les mouvements de haine & d'indignation que la prétendue ingratitude du Maréchal excita dans l'ame du marquis de Louvois, il fallut les renfermer, pour ne pas se nuire à lui-même dans l'esprit d'un Prince aussi éclairé que Louis XIV, qui n'auroit pas manqué d'en pénétrer la cause. Louvois se plaignit seulement dans ses dépêches à Luxembourg, mais assez légèrement, des bruits que le duc de Lesdiguières & ses amis répandoient contre lui dans le public. Le Maréchal lui protesta qu'il les ignoroit & les condamnoit ; mais quelques efforts qu'il fît pour persuader Louvois, qu'il n'y avoit aucune part, il s'aperçut bientôt que le Ministre ne conservoit plus à son égard que les dehors de la bienfiance, & qu'il étoit très-

*Dépêche de
Louvois à
Luxembourg;
du 4 & 6
Septembre.*

1677.

aigri contre lui. Cette découverte affligea Luxembourg. Il mit en usage tout ce qu'un homme de son rang pouvoit employer sans bassesse, pour engager Louvois à lui rendre son amitié & sa confiance. Mais toutes ses avances furent inutiles ; le Maréchal irrité à son tour de la dureté & de l'injustice de son ancien ami, le négligea pour se lier avec MM. Colbert & Seignelai, qui partageoient à la Cour le crédit & la faveur. Il resserra aussi les nœuds de l'amitié qui l'attachoient à la maison de Bouillon, ennemie déclarée de Louvois, depuis ses démêlés avec Turenne. Cependant, malgré ces semences de haine & de discorde, ni l'un ni l'autre n'éclata ; Luxembourg ne connut même toute l'animosité du Marquis, que par la persécution qu'il essuya trois ans après. Mais il est temps de reprendre le fil des événements.

La levée du siège de Charleroi étonna & déconcerta beaucoup plus les Alliés, que les désastres qu'ils avoient essuyés au commencement

*Relation de
la campagne
de 1677.*

de la campagne. Ce revers imprévu fut la cause & l'origine de la dissension qui éclata parmi les chefs. Le duc de Villa-Hermosa se plaignit avec aigreur de la conduite du Stathouder toujours surpris, toujours battu. Celui-ci de son côté, invectivoit sans cesse contre la lenteur, la négligence, l'incapacité des Généraux Espagnols. D'après une division plus funeste que les revers qu'ils avoient éprouvés, les gens sages prévirent que les Alliés, malgré toutes leurs ressources & leur fierté, se trouveroient bientôt heureux d'accepter la paix aux conditions que Louis XIV offroit, conditions qu'ils avoient déjà rejetées deux fois avec autant de mépris que d'imprudence.

Cependant le duc de Lorraine, qui avoit pénétré jusqu'à Metz, n'eut pas plutôt appris que le prince d'Orange étoit devant Charleroi, qu'il avoit descendu la Meuse, pour favoriser ses opérations. Arrivé à Floranville, on lui annonce que le Prince avoit non-seulement

1677.

échoué dans son entreprise , mais qu'il étoit allé cacher sa honte en Hollande , abandonnant la campagne aux François. Cette nouvelle jetta le Duc dans la plus grande perplexité. Il se hâta de regagner l'Alsace , pour ne pas se trouver enveloppé par les armées de Créqui & de Luxembourg, qui étoient postées devant & derriere lui. Ce n'est pas , comme on l'a déjà dit , que ses troupes ne fussent plus nombreuses que celles des deux Généraux François ; mais les échecs qu'il avoit reçus du seul Créqui , lui en faisoient craindre de plus grands , s'il se mettoit à portée d'être harcelé & resserré par une nouvelle armée , dont le Chef n'étoit ni moins actif ni moins entreprenant que celui à qui il avoit déjà tant de peine à résister. Créqui le prévint encore en Alsace ; il ne cessa de le battre en détail pendant toute la campagne.

*Dépêche de
Luxembourg
à Louvois du
23 Août.*

Pendant ce temps-là Luxembourg qui n'avoit plus d'ennemi en tête , sollicitoit la Cour de lui permettre d'assiéger Mons ou Bru-

xelles. Mais le Roi lui ordonna seulement de ravager tous les Pays-Bas. Il préféroit ce dernier genre de guerre comme plus ruineux pour les peuples , qui la campagne suivante seroient dans l'impuissance de payer les impositions, sans le secours desquelles il étoit impossible aux Espagnols d'entretenir beaucoup de troupes. Le Maréchal marcha sur Alost , d'où il fit contribuer tout le Brabant. De-là il força le passage qui est entre Bruxelles & Anvers , & s'avança vers la capitale des Pays-Bas, répandant sur sa route la terreur & le ravage. Les Espagnols qui crurent Bruxelles menacée, y jetterent la plus grande partie de leurs troupes ; ce qui n'empêcha pas le Maréchal d'insulter le fort des trois Trous , qu'il comptoit emporter d'emblée. Mais le détachement de dragons employé à l'attaque du fort , fut repoussé après un combat très-vif, dans lequel les François perdirent environ trois cents hommes. Après cette tentative inutile , le Maréchal se porta du côté de

1677.

*Histoire de
Guillaume
III, tom. I.*

1677.

Gand ; il s'arrêta dans le pays de Vaës, le plus riche & le plus fertile de ces contrées ; il envoya de gros détachements jusqu'aux extrémités de la Flandre Hollandoise, & dans l'Isle de Cadfant, d'où ils emmenèrent beaucoup d'argent & un grand nombre d'ôtages. Enfin, après avoir fait subsister l'armée jusqu'au mois de Novembre aux dépens de l'ennemi, & dévasté tous les Pays-Bas, le Maréchal retourna à la Cour. Les troupes avoient souffert si peu de cette expédition, qu'un mois après elles se trouverent en état de rentrer en campagne, & de prendre Saint-Guilain sous les ordres du maréchal d'Humieres.

Les armes Françoises prospéroient avec le même éclat en Alsace, en Roussillon & en Amérique, sous les auspices de Créqui, de Navailles & d'Etrées. Ces succès confondoient ces prétendus Sages qui se mêlent de prévoir les événements. Ils avoient publié, & toute l'Europe les avoit crus, qu'après la mort de Turenne & la retraite de Condé, la

France privée de l'appui des deux plus grands Capitaines du siècle, succomberoit sous les efforts de la multitude d'ennemis réunis contr'elle.

1677.

Cependant les progrès de Louis XIV étoient plus grands, plus rapides, plus décisifs. C'est que ce Prince si attentif, si heureux alors dans le choix de ses Généraux & de ses Ministres, avoit remplacé Turenne & Condé, par deux hommes qui ne le cédoient en talents, qu'à leurs prédécesseurs. Créqui, par une conduite digne de Turenne, avoit sauvé l'Alsace & la Lorraine, battu les Allemands à Kokesperk, & conquis Fribourg. Luxembourg, par une vigueur égale à celle de Condé, avoit pris Valenciennes, contribué avec éclat à la victoire de Cassel, à la réduction de Cambrai & de Saint-Omer; il avoit sauvé Charleroi & ruiné les Pays-Bas, ainsi qu'une partie de la Hollande.

Cependant les Alliés plus étonnés encore que les politiques dont on vient de parler, firent un aveu humiliant de foiblesse, en tâchant

1677.

d'attirer à la ligue le reste de l'Europe, & sur-tout l'Angleterre. Londres devint, ce qu'il avoit été sous Henri VIII & Cromwel, le centre des négociations de toute la République Chrétienne. Les Anglois séduits par leur rivalité contre les François, se laisserent aisément persuader de prendre part à une querelle qui leur étoit étrangere. Ce peuple, qui au commencement de la guerre, s'étoit vu avec étonnement allié de la France, avoit bientôt forcé son Roi de renoncer à une amitié dont il redoutoit les suites. Il est constant que si dès-lors il n'avoit pas fortifié la ligue de son appui, c'est qu'il avoit espéré que les Alliés seroient seuls assez puissants pour humilier Louis XIV : mais voyant que la fortune au contraire sembloit prendre plaisir à combler la France de ses bienfaits ; que chaque campagne étoit pour elle une source de nouveaux triomphes, & que les Pays-Bas enfin alloient devenir sa proie ; il donna un libre essor à son impatience & à sa jalousie.

Quoique la paix, dont les Anglois seuls jouissoient en Europe, étendît tous les jours leur commerce sur les débris de celui de la Hollande, de la France & du Danemarck, ils demanderent hautement la guerre, résolus de la faire à leur Roi, s'il ne leur laissoit la liberté d'arrêter les progrès de Louis XIV. 1677.

Charles II avoit d'autres vues, d'autres intérêts, & des inclinations bien différentes de ses sujets. D'allié de la France, devenu médiateur, il étoit très-éloigné de participer à une guerre qu'il ne cherchoit qu'à éteindre. L'amitié de Louis XIV, son cousin-germain lui étoit chere, tant parce qu'il en recevoit des subfides considérables qu'il épuisoit, ainsi que ses revenus, dans le sein de la volupté, que parce qu'il en espéroit de puissants secours, pour recouvrer dans ses états l'autorité absolue dont jouissoient les Rois conquérants de l'Angleterre. Toute sa politique n'avoit pour objet que d'enrichir sa nation par le commerce, & de l'amollir, pour en deve-

1677.

nir le despote. Il demeura longtemps ferme dans ce plan , qui n'avoit à ses yeux rien que de sage & de légitime. Mais les menaces, les cris séditieux , la fermentation générale qu'il apperçut dans ses Royaumes, fermentation excitée par les intrigues & les plaintes des Alliés, en lui rappelant les malheurs & l'affreuse destinée de son pere, le rendirent plus docile aux vœux de sa nation. Guerre pour guerre, il aima encore mieux la faire à son ami qu'à ses sujets. Mais avant que de se prêter à leur desir, il voulut faire un dernier effort, pour porter Louis XIV à se relâcher de ses prétentions. Le Roi entra sans peine dans ses vues ; il déclara qu'il étoit prêt de sacrifier une partie de ses conquêtes. Il proposa même une treve de plusieurs années, pour avoir le temps de travailler à une paix solide & durable.

Ce plan fut rejeté des Alliés ; ils en présentèrent un autre, qui ne laissoit à la France aucun fruit de ses conquêtes & de ses victoires. C'en étoit

étoit assez pour qu'il fût vivement appuyé des Anglois. Charles II se vit obligé de menacer le Roi de joindre ses armes à celles de la Ligue, s'il ne l'acceptoit. Louis XIV se moqua de ses menaces & de ses instances. Dès-lors le Roi d'Angleterre prit des mesures avec la Hollande, pour mettre des bornes aux progrès & à la grandeur de la France. Pour prémices de son zele, il donna au prince d'Orange regardé toujours, malgré ses infortunes, comme l'ame & le héros de la Ligue, la princesse Marie, fille aînée du duc d'York. Personne n'ignore quelles furent les suites de ce mariage célébré sous les plus funestes auspices au milieu des combats & des intrigues : il porta le prince d'Orange sur le trône de la Grande-Bretagne; il réduisit la maison Stuard, qui régnoit depuis tant de siècles, à mendier un asyle dans les pays étrangers. Depuis ce temps-là, errante, fugitive, prête à s'éteindre, elle ne peut imputer sa chute déplorable & ses malheurs, qu'au choix

1677.

1677. imprudent dont on parle. Mais Charles II bien éloigné de prévoir qu'en signant le contrat de la Princesse sa niece, il signoit l'exhérédation de sa famille, se prêtoit avec joie aux instances du prince d'Orange, qui sembloit l'avoir subjugué par la force de son génie. Il rappella les régiments Anglois qui servoient en France depuis le commencement de la guerre avec une réputation extraordinaire de valeur. Mais il n'y eut gueres que les Officiers qui obéirent à ses ordres ; la plupart des soldats accoutumés au climat & aux mœurs de la France restèrent dans le Royaume. Enfin Charles II conclut une ligue offensive & défensive avec la Hollande.

1678. Par ce traité, il promettoit d'envoyer une armée de trente mille hommes dans les Pays-Bas, & d'équiper une flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux de guerre. Ces marques de vigueur furent reçues avec transport des Anglois ; le Parlement accorda au Roi tous les subsides qu'il exigeoit ; il l'autorisa à emprunter de l'argent

à 7 pour 100. La nation s'imaginoit ne pouvoir acheter trop cher le plaisir & la joie de faire la guerre aux François. 1678.

Loin de paroître inquiet des menaces & des préparatifs d'une Couronne à laquelle il n'avoit donné aucun sujet de plainte, Louis XIV ne songea qu'à prévenir ses ennemis, comme il avoit fait la campagne précédente. Dès le commencement de Février, les troupes Françoises parurent en même temps sur la Lys, l'Escaut, la Sambre, la Meuse, la Moselle & le Rhin. En un même jour les villes de Luxembourg, de Mons, de Namur, d'Ypres, enfin presque toutes les places situées depuis la haute Alsace jusqu'à la mer de Flandre, se trouverent investies; l'Italie même se crut menacée par l'arrivée imprévue du maréchal de la Feuillade, que le Roi avoit envoyé avec une armée en Sicile, pour retirer les troupes Françoises de cette Isle. Il faut avouer qu'on n'avoit jamais fait la guerre avec plus d'éclat & de supériorité.

*Relat. de
la campagne
de 1678.*

1678.

Ibidem.

Pendant que les Espagnols levent une armée pour défendre le Milanez & le royaume de Naples ; que les Généraux Allemands incertains où viendroit fondre l'orage, remplissent de munitions & de troupes les places qui bordent le Rhin & la Moselle ; & enfin que le Duc de Villa-Hermosa fortifie Ostende, Nieuport & Ypres, Louis XIV jouissant du trouble & des alarmes de ses ennemis, s'avançoit en Lorraine avec la Reine & toute sa Cour. Arrivé à Nanci, l'Europe ignoroit encore s'il attaqueroit l'Allemagne & les Pays-Bas. Enfin l'énigme qui tenoit tous les Alliés en suspens, se dévoila le 2 Mars. Ce jour-là même, le Roi suivi des maréchaux de Luxembourg, de Schomberg & de Lorge, prit la poste, & fit soixante lieues en quarante-huit heures ; il se rendit sous Gand, que le maréchal d'Humieres avoit investie.

La ville de Gand est une des plus grandes de l'Europe ; l'Escaut, la Lys, la Moëre & la Durne, la partagent en vingt-six petites isles. Son

immense étendue sembloit tellement la mettre hors d'insulte, que les Alliés l'avoient choisie pour le dépôt général de leurs magasins. Les équipages magnifiques du prince d'Orange, du duc de Villa-Hermosa, de tous les Officiers généraux, y étoient renfermés comme dans un asyle inaccessible aux François. Enfin, pour comble d'imprudence, les Espagnols en avoient fait sortir la garnison, pour fortifier celle d'Ypres, qu'ils croyoient menacée. Au reste, Gand autrefois si puissant & si peuplé, qui à la première apparition de son étendard, formoit de ses seuls citoyens des armées de soixante mille hommes; cette ville, dis-je, que le commerce, les arts & des privileges étonnans, arrachés à la foiblesse de ses Souverains, qui ne régnoient qu'autant qu'ils favoient lui plaire, avoient rendu la plus fiere & la plus séditieuse de l'Europe, étoit alors bien déchue de son ancienne splendeur. D. Francisco Pardo, qui en étoit le Gouverneur, put à peine mettre huit

mille Gantois sous les armes.

1678. C'est avec ce secours si foible, & quatre régiments d'infanterie Espagnole, qu'il entreprit de soutenir le siege contre une armée de quatre-vingts mille hommes. Il brûla d'abord les fauxbourgs; il ouvrit ensuite toutes les digues, pour opposer la fureur des eaux à l'impétuosité des François. Mais ce secours sur lequel il fondoit principalement sa confiance, ne répondit point à ses vœux. Les dehors de la place qu'il prétendoit inonder, ne furent pas tellement submergés que les assiégeants ne trouvaissent assez de terrain pour ouvrir la tranchée.

*Relat. de
la campagne
de 1678.*

Cependant l'armée Françoisse, couverte par des lignes qui avoient sept lieues de circonférence, étoit distribuée en différents quartiers. Le Roi avoit choisi pour le sien toute l'étendue qui est entre le grand & le petit Escaut; il avoit sous ses ordres le maréchal d'Humieres. M. de Schomberg commandoit dans l'espace qui est renfermé entre le grand Escaut & la Durne. Le

quartier de M. de Lorge embrassoit tout ce qui est entre le canal du Sas de Gand & le petit Escaut au-dessus de Gand. Enfin Luxembourg s'établit avec trente mille hommes, dont les deux tiers étoient composés de cavalerie, entre la Durne & le Sas de Gand. Le Roi ne lui avoit donné un si grand nombre de troupes, que parce qu'il devoit principalement veiller sur l'ennemi, qui ne pouvoit jetter du secours dans Gand que par son quartier. Le Maréchal disposa sa cavalerie avec tant d'avantage, que jamais le comte de Renneberg, l'un des Généraux des Alliés, chargé d'entrer dans la place avec l'élite des régiments Espagnols, n'osa risquer un passage si dangereux. Toutes les tentatives du prince d'Orange ne furent pas plus heureuses.

1678.

*Histoire de
Guillaume
III. p. 128.*

Pendant que Luxembourg contenoit les Espagnols & les Hollandois, le Roi pressoit vigoureusement le siege. La nuit du 8 au 9 Mars, les travaux étoient si avancés, qu'on résolut de faire une attaque

1678.

générale. Le duc de Villeroi, l'un des Lieutenants-Généraux du Maréchal, s'avança sur les trois heures du matin à la tête de tous les grenadiers de l'armée. Il s'attacha surtout à deux demi-lunes qui couvroient la porte de Courtrai, & qu'il emporta avec beaucoup de courage. Cet exploit répandit la terreur chez les Gantois, qui craignoient à tous moments de voir les François entrer dans leur Ville l'épée à la main. Ils forcèrent le Gouverneur de capituler. D. Francisco Pardo se renferma dans la citadelle que Charles-Quint avoit fait construire, pour dompter l'indocilité des citoyens de Gand; mais malgré la longue défense qu'il avoit promise au duc de Villa-Hermosa, il la rendit deux jours après.

La perte de Gand fut pour les Alliés un coup accablant. Non-seulement leurs magasins, leurs équipages étoient tombés entre les mains des François; mais la communication leur étoit coupée avec Ostende & Nieuport, que les Espagnols venoient

venoient de confier aux Anglois. Un avenir encore plus triste se présentoit à leurs yeux. Louis XIV devenu maître du haut Escaut & de la Lys, ruinoit le commerce des Provinces-Unies ; il s'étoit ouvert de nouveaux chemins, pour porter encore une fois le fer & le feu jusques dans le fonds de la Hollande.

Mais il falloit aux François une armée, pour conserver une conquête telle que Gand : le Roi laissa sous les murs de cette place trente mille hommes, dont il donna le commandement au maréchal d'Humières ; il conduisit le reste de ses troupes, qui montoient encore à cinquante mille hommes, à Ypres, que le marquis de la Trouffe avoit investie.

Ypres n'est distant de la mer que de six lieues ; cette ville, quoique considérable, a beaucoup perdu de son ancien éclat : on y comptoit autrefois plus de deux cents mille habitants ; aujourd'hui elle n'en contient peut-être pas trente mille. Cependant sa situation dans le pays

1678.

*Relat. de
la campagne
de 1678.*

1678.

le plus fertile des Pays-Bas ; son commerce , ses manufactures , & sur-tout la grandeur de ses fortifications , la faisoient regarder comme une des places les plus importantes qui restât aux Espagnols. Ils y avoient établi une garnison de quatre mille hommes , à laquelle les habitants se joignirent par zele pour le marquis de Conflans leur Gouverneur , & l'un des meilleurs Généraux des Alliés.

En s'emparant d'Ypres , les vues du Roi étoient de couvrir l'Artois , province , qui depuis la conquête de Saint-Omer , étoit entièrement soumise à sa domination ; d'assurer la communication de toutes ses conquêtes dans les Pays-bas ; de resserrer Ostende & Nieuport , & de rendre impossible , de ce côté-là , la jonction des Anglois avec les Alliés.

*Relation de
la camp. de
1678.*

Arrivé au camp , le Roi distribua ainsi les quartiers : il s'établit avec le maréchal de Lorge à Vielke sur le canal de Boesinghen ; le maréchal de Schomberg occupa Driesen ; le quartier de Luxembourg

s'étendoit de Zillebeck à Worme-
feel.

1678.

Le 18 Mars:

*Mémoires
pour servir à
l'Hist. de la
guerre de
1678.*

La tranchée fut ouverte, à la persuasion de M. de Vauban, du côté de la citadelle, l'une des mieux fortifiées de l'Europe. On y éprouva une résistance digne de la valeur du marquis de Conflans, qui s'y étoit enfermé avec trois mille hommes. Les Maréchaux qui craignoient que le siege ne traînât en longueur, déterminèrent le Roi à ouvrir en même temps la tranchée devant la Ville. Malgré les obstacles de l'inondation, & le feu terrible des assiégés, on fit des progrès rapides. Mais le prince d'Orange étoit déjà à Dendermonde; il vouloit secourir Ypres à quelque prix que ce fût. L'approche des Alliés inquiétoit le Roi, qui voulant les prévenir, chargea Luxembourg de livrer l'assaut à la contrescarpe de la ville & de la citadelle. Il le laissa, comme à Valenciennes, le maître du plan & de l'exécution de l'entreprise.

La nuit du 24 au 25 Mars, le Maréchal se rendit dans la tranchée,

*Relat. de
la campagne
de 1678.*

M m ij

1678.

où il disposa l'attaque générale. Les régiments de la Couronne & d'Alsace, tous les grenadiers de l'armée ayant à leur tête les Mousquetaires & les Grenadiers à cheval, furent choisis pour cette périlleuse expédition. Il y eut deux attaques à la contrescarpe de la citadelle. La Cardonniere, qui de simple Garde du cardinal Mazarin, étoit devenu par sa valeur Mestre-de-Camp Général de la cavalerie, & Lieutenant-Général, commandoit à la droite; & le chevalier de Tilladet, Maréchal de Camp, à la gauche: le marquis de Rubantel, Maréchal de Camp, fut chargé d'emporter la contrescarpe de la Ville.

Ibidem.

Aux mouvements que le marquis de Conflans apperçut dans le camp & à la tranchée, convaincu qu'il alloit être attaqué, il prépara la plus vigoureuse résistance; toute la garnison fut armée de mousquets, de faux emmanchées à revers, de grenades & de toutes sortes de feux d'artifice. L'une & l'autre contrescarpe fut remplie de fauconneaux;

de mousquets à cheval ; & d'un nombre prodigieux de chaudières pleines d'huile & de poix bouillantes. C'est dans cette posture effrayante, que le brave Conflans, environné de tous les Officiers de la garnison, attendoit les François.

1678.

Ibidem

A la septieme décharge de bombes, signal que Luxembourg avoit donné aux troupes, elles s'avancent, excitées par les regards du Roi qui s'étoit rendu à cheval du côté de la citadelle, pour être témoin de l'assaut, qui dans cet endroit devoit être plus opiniâtre à cause de la force des ouvrages qu'il s'agissoit d'emporter. Vingt Volontaires des premieres Maisons du Royaume, parmi lesquels on comptoit des princes de la Maison de Savoye & de Lorraine, le comte de Soissons, frere du prince Eugene de Savoye, & le duc d'Elboeuf qui y eut la jambe cassée, se mêlerent avec les Grenadiers & les Mousquetaires pour combattre au premier rang. Le Maréchal les mena lui-même jusqu'aux palissades, tant pour donner ses or-

1678.

dres de plus près, que pour encourager le soldat avec lequel il partageoit le danger.

Ibidem,

L'affaut fut le plus terrible de cette guerre. Car quoique Luxembourg eût trompé l'ennemi, qui s'étoit attendu à voir tomber ses premiers efforts sur la gauche, & qu'il eût tourné tout-à-coup sur la droite, il y trouva une résistance incroyable. En moins d'un quart-d'heure tous les Officiers des Grenadiers tomberent morts ou dangereusement blessés; le Maréchal les remplaça par cinquante Mousquetaires, qui marcherent tête baissée à travers une grêle épouvantable de feu, de plomb, de soufre & de poix brûlante. Les uns portent leurs mousquets à travers les palissades jusques dans le sein des assiégés, les autres plus agiles s'élancent par-dessus. Le combat devient furieux; on s'égorge sans demander ni recevoir quartier. Enfin Conflans voyant le nombre des assaillants augmenter, malgré le carnage qu'il en faisoit, céda; il se retira, mais avec un or-

dre & une fierté admirables , dans une place d'armes , aussi-bien palissadée que l'ouvrage qu'il abandonnoit. Il s'y défendit avec une nouvelle vigueur. Les François ne s'étoient attendus ni à ce second assaut, ni à une défense aussi intrépide. Ils combattoient à découvert , & se voyoient investis de feu de toute part ; le nombre des morts , les cris & les gémissements des blessés , & plus encore la vue de l'ouvrage qu'il falloit emporter , commençoient à rallentir l'ardeur des plus braves ; on auroit échoué sans la présence du Maréchal , dont l'exemple & les exhortations firent disparaître l'idée de la mort qui s'offroit par-tout sous l'image la plus horrible. Les François se précipitent de nouveau au milieu des dangers les plus affreux ; ils arrachent les palissades , & emportent enfin la place d'armes.

1678.

Ibidem.

Tilladet combattit à la gauche avec la même audace ; mais il fut repoussé. Le Maréchal attentif à tout , le soutint par un détache-

1678. ment de Mousquetaires & de Grenadiers à cheval, qui n'ayant pas encore combattu, brûloit de se signaler. Mais tout-à-coup la terre tremble, & s'entrouvre sous les pas de ce nouveau renfort; elle vomit le feu, engloutit les premiers rangs, & ferme le passage aux autres. Cependant les cris de *Vive le Roi*, qu'on entend à la droite, la honte de reculer, l'arrivée de nouvelles troupes qui viennent partager le danger, enflamment le courage de ceux qui restoient du premier détachement; ils marchent à travers les terres affaîssées & sur les cadavres de leurs camarades, joignent l'ennemi, & le chassent de son poste comme à la droite.

Rubantel qui n'eut pas de si grands obstacles à vaincre, triompha plus aisément, & emporta la contrescarpe de la ville. Cet assaut si sanglant, si furieux, dura deux heures; il coûta la vie à plus de quinze cents François, l'élite des troupes de la nation; mais il valut la conquête d'Ypres. Conflans n'attendit pas

même que le jour parût pour battre la chamade. Quoique le Roi fût qu'il ne pouvoit pas défendre la place encore plus de six heures ; prévenu en sa faveur de la plus haute estime, il lui accorda une capitulation honnête & généreuse. C'est ainsi que la ville d'Ypres changea de maître en moins de huit jours.

1678.

Après l'exemple d'une place si forte, défendue avec tant d'art & de valeur , soumise pourtant en si peu de temps ; quelle étoit la forteresse , dans les Pays-Bas , capable d'arrêter le Monarque François : c'étoit sans doute là l'instant de soumettre toutes ces provinces. Si Louis XIV eût eu en effet autant d'ambition que de faste & d'éclat dans le caractère , il l'eût entrepris. Mais satisfait d'avoir prouvé à l'Europe combien peu il redoutoit les menaces des Anglois, il déclara qu'il suspendroit le cours de ses conquêtes jusqu'au 10 de Mai, pour donner le temps aux Alliés d'accepter la paix aux mêmes conditions qu'il avoit dictées avant ses der-

1678.

nieres victoires. Il retourna ensuite en France, laissant le commandement général de l'armée au maréchal de Luxembourg.

Il semble que la modération du Roi, au lieu de toucher ses ennemis, ne faisoit qu'aigrir leur ressentiment; toujours prévenus, toujours battus, la paix ne leur en étoit pas moins odieuse; ils ne pouvoient sur-tout soutenir l'idée de la recevoir comme un bienfait, des mains d'un Prince qu'ils avoient espéré accabler. L'Empereur en paroïssoit plus éloigné que jamais, parce que la guerre étendoit son pouvoir en Allemagne; l'Espagne avoit une si grande confiance en l'appui de l'Angleterre, qu'elle ne doutoit point que cette Couronne autrefois si fatale à la France, ne la fît rentrer en possession de tout ce qu'elle avoit perdu non-seulement dans le cours de cette guerre, mais depuis le traité des Pyrénées. Le Roi de Danemarck, l'Electeur de Brandebourg, la Maison de Brunswick rejettoient avec mépris le

plan d'un traité dont Louis XIV posoit pour base la restitution entière de leurs conquêtes sur la Suede. 1678.
Mais la répugnance de tous ces Princes pour la paix n'étoit pas comparable à celle du prince d'Orange. Guillaume, qui étoit en quelque sorte à la tête de la Ligue, ne voyoit qu'avec horreur l'instant qu'il faudroit cesser de commander les armées. Les stériles honneurs du Stadhoudérat auxquels il alloit être réduit, ne pouvoient remplir son ame inquiète & ambitieuse. On verra bientôt tout ce que cet homme redoutable osa pour perpétuer la guerre.

Heureusement pour l'Europe que les Hollandois avoient d'autres vues que leurs Chefs. Depuis que Louis XIV offroit de leur rendre Maëstrecht, ils regardoient la guerre, dont ils portoient presque tout le fardeau, comme désormais étrangère à leurs intérêts. Ce peuple dont le nom étoit peu connu deux siècles auparavant, qui à peine respiroit des coups terribles que la France lui

1678.

avoit portés , ne cessoit depuis six ans de payer d'énormes subfides à l'Empereur, aux Rois d'Efpagne, de Danemarck , à presque tous les Electeurs & à tous les princes d'Allemagne. (Ce fait attesté par tous les Historiens, ne pourra paroître incroyable qu'à ceux qui ignorent les avantages d'un commerce immense, & les reffources d'une sage administration.) Mais la Hollande se lassoit de l'honneur ruineux de compter au nombre de ses pensionnaires la moitié des Têtes couronnées de l'Europe ; elle fouhaitoit la paix avec ardeur. La paix étoit pour elle le feul moyen de rétablir dans toutes les contrées de l'univers, le commerce dont l'Angleterre fa rivale commençoit à la dépouiller : d'ailleurs les vastes espérances dont on la flattoit au commencement de chaque campagne, s'évanouissoient à la fin avec autant de honte que de dommage pour elle. Enfin , malgré les intrigues du prince d'Orange, appuyées de toute la souplesse du chevalier Temple, Plénipotentiaire

de Charles II à Nimegue, l'un des hommes les plus éclairés du siècle, mais ennemi mortel du nom François, elle déclara qu'elle acceptoit la paix. Tout ce qu'elle fit en faveur des Alliés qu'elle abandonnoit, & qui l'avoient empêché six ans auparavant de succomber, fut, avant que de signer la paix, de demander en leur faveur un nouveau délai de six semaines : Louis XIV l'accorda sans peine ; il donna ordre au Maréchal qui étoit déjà aux portes de Bruxelles, de ramener l'armée à Gand.

1678.

L'Espagne effrayée de voir la Hollande prête à rappeler ses forces des Pays-Bas, se prêta, quoiqu'avec un regret inexprimable, au plan de pacification ; elle promit d'accepter toutes les conditions que Louis XIV lui imposoit.

On étoit à la veille de signer les articles, lorsqu'un incident imprévu ramena le trouble & la défiance parmi les alliés ; la négociation fut rompue avec éclat.

*Hist. de
Hollande,
tom. XIV.
pages 539 &
540.*

Louis XIV devoit, par le traité

1678. de paix, rendre à l'Espagne une partie de ses conquêtes; on s'attendoit que ce feroit immédiatement après la conclusion de la paix. Mais ce Prince déclara qu'il ne les évacueroit, qu'après que le roi de Suede son allié auroit été remis en possession des provinces que le Danemarck & l'électeur de Brandebourg lui avoient enlevées. Il n'en fallut pas davantage au prince d'Orange, au chevalier Temple & au marquis de Grana, Ambassadeur de l'Empereur à Nimegue, pour remplir de soupçons & d'alarmes toute la Hollande. Le Stadhouder ne reprochoit plus, comme auparavant, à ses concitoyens, la foiblesse avec laquelle ils se soumettoient à des conditions de paix que Louis XIV dictoit, selon lui, avec le faste & l'arrogance d'un conquérant; mais il les faisoit trembler pour leur liberté: la France n'avoit pour but, en stipulant une condition qu'il n'étoit pas au pouvoir de la Hollande de remplir, que de l'amuser & de la désarmer, pour envahir plus aisément le reste des

Pays-Bas. D'un autre côté Temple 1678.
 exagéroit les forces de l'Angleterre
 devenues depuis Cromwel, pres-
 qu'égales à celles de France. Grana
 faisoit envisager des efforts plus
 puissants de la part de la Maison
 d'Autriche. Enfin les Etats-Géné-
 raux outrés du procédé du Roi, se
 hâterent de signer avec l'Angleterre
 un nouveau traité, par lequel les
 deux Puissances déclaroient la guer-
 re à Louis XIV, s'il ne se relâchoit
 de sa prétention avant le 11 Août.

La guerre paroissoit inévitable ;
 tous ceux qui en souhaitoient la
 durée, espéroient que le Roi natu-
 rellement fier, n'auroit aucun égard
 aux menaces de la Hollande & de
 l'Angleterre. En effet, ce Prince
 avoit déjà écrit au maréchal de
 Luxembourg de protéger le blocus
 de la ville de Mons, que le comte
 de Montal formoit. Mais pendant
 que les uns craignent, que les autres
 espèrent, que tout est dans l'attente
 & le suspens, le roi de Suede don-
 noit des marques d'une grandeur
 d'ame éclatante. Ce Prince sensi-

1678.

blement touché des maux de l'Europe , écrivit à Louis XIV , pour le conjurer d'abandonner la condition qu'il vouloit établir en sa faveur. Le Roi , qui d'ailleurs comptoit assez sur sa puissance , pour obliger par d'autres moyens le roi de Danemarck & l'électeur de Brandebourg à rendre à son Allié toutes leurs conquêtes , écrivit à ses Plénipotentiaires de signer la paix.

Temple fut consterné de ce trait de modération , qu'il n'avoit pas attendu du Roi. Désespéré de voir les mains des Anglois liées par le traité de paix , il n'y eut point d'artifice qu'il ne mît en usage pour armer de nouveau la défiance des Hollandois. Malgré le zele & la franchise avec laquelle les Ministres de France & des Provinces-Unies agissoient , ils furent cent fois sur le point de se retirer sans rien conclure. Le dernier jour du délai étoit arrivé ; on touchoit au funeste moment de voir renaître la guerre avec plus de fureur & d'animosité ; mais enfin le

génie de la France & de la Hollande triompha des obstacles que la haine & la jalousie produisoient sans cesse. Le traité fut signé entre onze heures & minuit. Temple tenoit déjà des couriers prêts pour annoncer dans l'Europe & la rupture du congrès, & le signal d'une nouvelle guerre. Le Ministre Anglois avoue que la France alors aussi fertile en grands hommes d'Etat, qu'en habiles Généraux, ne fut redevable du succès d'une paix si glorieuse & si traversée, qu'au génie du maréchal d'Estrade, du comte d'Avaux & de M. Colbert de Croissy, ses Plénipotentiaires à Nimegue, les hommes les plus déliés & les plus adroits de l'Europe.

Pendant que la ville de Nimegue étoit le théâtre des événements les plus intéressants pour toute la république chrétienne, le Maréchal protégeoit le blocus de Mons; son armée étoit composée de trente-cinq mille hommes. Le prince d'Orange, depuis qu'il avoit été joint, par un renfort de dix mille Anglois,

1678.

1678.

en comptoit sous ses étendards près de cinquante mille. Le Roi, en chargeant Luxembourg de la conduite de son armée, ne lui avoit rien tant recommandé que d'éviter une bataille dont la perte auroit renversé les espérances du traité le plus avantageux que la France ait jamais fait. En conséquence des ordres du Roi, le Maréchal porta son armée sur les hauteurs & les bruyeres de l'Abbaye de Saint-Denis, d'où il couvroit le corps d'armée de Montal. Le terrain qu'il occupoit entre-coupé de haies & de défilés, étoit défendu par un ruisseau dont les bords sont escarpés ; son camp n'étoit accessible que par l'Abbaye de Saint-Denis & un village appelé le Casteau ; on ne pouvoit entreprendre de le forcer dans cette excellente position, sans violer tous les principes de l'art militaire.

*Mémoires
de Feuquieres,
t. III. p. 256.*

Tant que le prince d'Orange se flatta que la négociation de paix échoueroit, il jugea qu'il y auroit de la témérité à vouloir forcer l'armée Françoisse dans des postes aussi

avantageux ; mais il n'eut pas plutôt appris que le traité étoit signé entre la France & la Hollande , qu'il se détermina à tout hasarder pour détruire un ouvrage si funeste à son ambition. Le marquis de Grana & le duc de Villa - Hermosa , qui , comme lui , frémissaient d'indignation de voir Louis XIV à la veille d'imposer des conditions de paix à presque toute l'Europe , enflammaient encore le desir extrême qu'il avoit de se signaler par une action éclatante. Mais ce qui excitoit encore davantage le Prince , c'est qu'il espéroit surprendre le Maréchal. Il le supposoit avec raison , instruit de l'événement qui le désespéroit , & par conséquent livré à la sécurité. Il n'en falloit pas davantage , pour se flatter d'une victoire complète. Eh quelles suites n'auroit pas un si grand avantage ? Ses anciennes défaites vengées avec éclat ; sa réputation rétablie aux dépens d'un Général qui l'avoit toujours battu ; sa nation partageant avec lui les honneurs du triomphe , & cherchant

1678.

1678.

à s'en rendre digne, en rompant le traité qu'elle avoit honteusement signé. Mais si son audace n'étoit pas justifiée par le succès; si enfin Luxembourg étoit assez heureux pour éviter une défaite, il comptoit jeter un puissant renfort dans Mons, & rendre ainsi, avant que de quitter les armes, un service signalé à l'Espagne.

*Histoire de
Guill. III. t.
I. p. 133.*

C'est avec ces magnifiques projets, que la nuit du 13 au 14 Août, il partit de Soignies, où il étoit campé. Ses conjectures au sujet de la sécurité de l'armée Française, n'étoient que trop vraies. Luxembourg avoit en effet reçu un courrier du maréchal d'Estrades, qui lui annonçoit la paix; la nouvelle en étoit publique dans son camp. Qu'on juge de sa surprise & de son inquiétude, lorsqu'on lui annonça le 14 au matin, que l'armée des Alliés débouchoit dans la plaine qui est entre le moulin de Rœux & l'Abbaye de Saint-Denis. Son premier soin fut de pourvoir au salut de cinq bataillons & d'un régi-

*Hist. de
Hollande, t.
IV. p. 544
& 545.*

ment de dragons qu'il avoit établi
 au delà du ruisseau sur lequel le
 reste de son armée étoit appuyé ; il
 y avoit plus de quatre heures que ce
 petit camp étoit levé, lorsque l'ac-
 tion commença.

1678.

Pendant ce temps-là, Luxem-
 bourg rassemblait son armée avec
 une activité qui tenoit du prodige ;
 il la rangea en bataille dans la plaine
 de Tieussi : la gauche étoit cou-
 verte par un bois qui est vis-à-vis
 l'Abbaye de Saint-Denis ; la droite
 occupoit le village du Casteau, dont
 la défense fut confiée à Rozen (^a)
 Maréchal de Camp. Le Maréchal
 jugea à propos d'abandonner l'Ab-
 baye de Saint-Denis ; il étoit presque
 par-tout séparé de l'ennemi par le
 ruisseau escarpé dont on a parlé,
 par des ravins & des défilés. Cette
 disposition du terrain força l'une
 & l'autre armée à rester spectatrices
 des sanglants combats qui se livre-
 rent à l'Abbaye de Saint-Denis & au
 village du Casteau.

*Mém. de
 Feug. t. III.
 p. 255. & s.*

Quoique l'artillerie des Alliés

Ibidem,

(^a) Il fut fait Maréchal de France en 1702.

1678.

*Relat. de
la bataille de
Saint-Denis.*

foudroyât l'armée Françoisise depuis plus de deux heures, le Maréchal qui connoissoit tous les avantages de sa position, ne pouvoit croire que le prince d'Orange osât sérieusement entreprendre de le forcer dans son camp. Il jugea que son dessein étoit de l'amuser, pour passer la Haisne, petite riviere qui le séparoit du corps de Montal, & jetter du secours dans Mons. Dans cette idée, il détache la seconde ligne de son armée, sous les ordres du comte d'Auvergne, pour protéger Montal, & sur-tout pour soutenir le pont d'Augbourg, village situé aux portes de Mons.

Le Maréchal ne fut véritablement détrompé que sur les deux heures après midi. Ce fut alors qu'un corps d'infanterie Angloise, qui s'étoit saisi de l'Abbaye, passe rapidement le valon & le ruisseau, renverse les troupes qui lui sont opposées, & parvient à travers les bois jusques sur une hauteur, dont le marquis de Vauréal, Maréchal de Camp, eut beaucoup de peine à le

repousser. Après une heure de combat, il regagna le terrain qu'on avoit perdu, & força l'ennemi de repasser le ruisseau. Un peu plus loin sur la gauche, le régiment des Gardes Françaises, posté sur une éminence qui domine le ruisseau, soutint pendant sept heures le feu d'un gros corps d'infanterie Hollandoise. Le régiment de Feuquieres placé le long du ruisseau, vis-à-vis l'Abbaye, combattit avec une fermeté extraordinaire; il ne fut relevé de son poste qu'à la fin de l'action, & après avoir beaucoup perdu. Le duc de Ville-roi qui commandoit l'aile gauche, établit en sa place un bataillon du régiment des Gardes. Enfin l'ennemi, après des efforts incroyables, ne gagna pas dans cette partie du champ de bataille un seul pouce de terrain.

1678.

Les Alliés furent d'abord plus heureux contre la droite; ils emporterent le village du Casteau, le Château & l'Eglise où ils se retrancherent; delà poursuivant la victoire, ils pénétrèrent jusqu'aux

1678. défilés où le Maréchal avoit placé les dragons de Firmarcon avec quelques bataillons ; les François en furent chassés par les dragons Anglois , qui les menerent battants fort loin de haie en haie. Pendant ce temps, le prince d'Orange faisoit sans cesse succéder de nouvelles troupes qu'il distribuoit dans les postes dont il venoit de s'emparer ; il ne lui restoit plus que les extrémités des défilés à emporter, pour se voir maître du champ de bataille, lorsque le Maréchal accouru de la gauche, changea , par sa présence & ses ordres , la face du combat.

*Relat. de
la bataille de
S. Denis.*

Persuadé qu'avec des troupes ébranlées, il ne lui seroit pas possible d'arrêter l'ennemi, il rappelle le comte d'Auvergne qui avoit marché avec la seconde ligne au secours du comte de Montal. Il lui substitua le baron de Quinci qui commandoit un petit camp retranché à Glein ; Chamblai eut ordre de se rendre auprès de Montal, pour observer si l'ennemi tenteroit quelque chose du côté de Hayré, du
Bouffoy

Bouffoy & d'Augbourg : le comte d'Auvergne ne fut pas plutôt arrivé, que Luxembourg se mit lui-même à la tête de la seconde ligne ; il la conduit à l'ennemi à travers les défilés, les ravins & les sentiers, que le prince d'Orange, qui se regardoit déjà comme victorieux, occupoit avec l'élite de ses troupes. On combattit de part & d'autre avec une valeur étonnante ; les deux Généraux, pour encourager le soldat, s'exposèrent sans ménagement : on les voyoit l'un & l'autre, au plus fort de la mêlée, couverts de feu, de sang & de fumée, donner des ordres, rallier les fuyards, mener eux-mêmes les bataillons à la charge. Peu s'en fallut qu'ils ne périssent dans cette sanglante action. Déjà un Officier François avoit joint le Stadhouder ; il l'arrêtoit, lorsqu'il fut renversé mort aux pieds du Prince, par le général d'Owerkeque. Luxembourg de son côté, eut un cheval blessé ; il fut reconnu par un Officier-Général Espagnol, de la Maison de Portocarrero, qui cher-

1678.

*Histoire de
Guillaume
III. p. 134.*

*Mémoires de
Saint-Germ.*

1678.

chant à lui arracher la vie, mit le pistolet à la main; le Maréchal le prévint, en lui déchargeant le sien: Portocarrero blessé au cou au défaut de la cuirasse, tomba de cheval, & fut pris; mais Luxembourg le fit traiter avec tant de soin, qu'il guérit de cette blessure dangereuse.

*Relation de
la bataille de
Saint-Denis.*

Cependant les François, après un combat aussi long que violent, regagnent tout le terrain qu'ils avoient perdu, & parviennent jusqu'au Château, d'où l'ennemi retranché faisoit un feu terrible: on en souffrit d'autant plus que le terrain sur lequel on combattoit, étoit très-resserré. Le Maréchal ordonna au marquis d'Uxelles ^(a), l'un des hommes les plus froids & les plus braves de la nation, d'attaquer le Château; en même temps, pour lui rendre le succès de l'assaut plus facile, il fit marcher le comte d'Auvergne avec les régiments du Roi, de la Reine, de Lyonois & de Roussillon, à l'infanterie Angloise qui étoit rangée en ba-

(a) Il étoit Maréchal de Camp; il parvint en 1703 à la dignité de Maréchal de France.

taille à la droite de l'Eglise.

On ne peut exprimer l'audace avec laquelle ces deux Officiers généraux exécuterent les ordres dangereux qu'ils venoient de recevoir. Uxelles emporta le Château où l'ennemi mit le feu. L'infanterie Angloise fut battue par le comte d'Auvergne, qui lui prit trois drapeaux ; il força ensuite l'Eglise défendue par un régiment de dragons Espagnols, qui furent passés au fil de l'épée.

1678.

Ibidem

Il y avoit déjà huit heures qu'on combattoit avec cette alternative de revers & de succès, lorsque le Maréchal fixa la victoire par un nouvel effort ; il franchit le ruisseau & un marais, chassa l'ennemi de dessus une hauteur qu'il occupoit & tailla en pièces deux bataillons Allemands.

Enfin les ténèbres de la nuit (il étoit dix heures du soir), terminèrent cet assemblage de longs & furieux combats. Les Alliés chassés de leurs principaux postes, étoient tellement ébranlés, qu'ils eussent été entièrement défaits, si le jour n'eût manqué.

1678.*Ibidem.*

Dès que le Maréchal eut vu le prince d'Orange rentrer dans son camp, il rassembla son armée sur la bruyere de Saint-Denis; il porta la droite devant la Haïsne, & la gauche au-delà de cette riviere, pour couvrir le camp retranché de Gleing: par ce mouvement exécuté avec autant d'ordre que de précision, tous les passages de Mons étoient fermés, & il n'y avoit pas lieu de craindre que le prince d'Orange profitât de la nuit pour ravitailler cette place. La prévoyance du Maréchal étoit d'autant plus sage, qu'il n'en auroit pas fallu davantage au Stadhouder pour s'attribuer la victoire.

Le Stadhouder étoit agité de pensées bien différentes: honteux & confus de l'action barbare qu'il venoit de commettre, sans en recueillir d'autre fruit que la douleur d'avoir été repoussé par-tout; appréhendant lui-même d'être attaqué le lendemain jusques dans son camp, & d'éprouver, dans la consternation où il voyoit ses troupes, un revers encore plus terrible; il n'étoit occupé qu'à réparer les suites

fâcheuses de son audace & de sa mauvaise foi. Dès le lendemain à la pointe du jour, il envoya M. Dycvelt, député des Etats-Généraux, au maréchal de Luxembourg, pour s'excuser auprès de lui de l'événement de la veille. Dycvelt protesta au Général François que le Stadhouder n'avoit reçu la nouvelle de la paix qu'à minuit; il le pria en même temps de lui accorder le jour même une entrevue pour concerter ensemble les moyens de terminer les hostilités. Luxembourg, sans ajouter foi aux protestations du Prince, accepta l'entrevue, à laquelle l'un & l'autre Général se rendit, suivi de tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans leurs armées. La conférence dura deux heures; ils convinrent facilement de tout ce qu'il y avoit à faire pour la retraite & la séparation des troupes. Ils s'entretinrent ensuite des détails du combat, & ne se retirèrent qu'après s'être donné l'un à l'autre de grandes marques d'estime & d'amitié. Ainsi se passa la mémo-

1678.

*Histoire de
Hollande, t.
IV. p. 546.*

*Mémoires
de Saint-Ger-
main.*

1678.

nable journée de Saint-Denis. On ne l'a sans doute appelée bataille, que parce que les deux armées étoient rangées vis-à-vis l'une de l'autre, & peut-être aussi à cause de l'horrible effusion de sang qui y fut versé. Mais ce ne fut que de longs & sanglants combats également funestes aux François & aux Alliés. Les premiers y perdirent cinq mille hommes, & les autres environ sept mille, sans compter une prodigieuse quantité de blessés, qui furent conduits à Bruxelles. Les François firent six cents prisonniers, & prirent cinq drapeaux.

Toute l'Europe retentit bien-tôt de ce fameux combat, moins à cause de la valeur avec laquelle on se battit de part & d'autre, que parce qu'il avoit été livré en pleine paix. Car on n'ignora pas longtemps que le Prince avoit depuis deux jours une copie du traité, lorsqu'il entreprit de surprendre & de vaincre Luxembourg; mais ce qu'on a peine à concevoir, c'est que les sentiments se partagerent sur l'action du Stadhouder: les uns la

regardoient comme grande & 1678.
héroïque ; ils vantoient le courage ,
le génie , les vues profondes d'un
homme , qui n'étant que le premier
citoyen d'une République , avoit
seul entrepris de changer la face de
l'Europe , & de la replonger dans
les horreurs de la guerre : les autres
plus sages , plus amis de l'humanité ,
ne voyoient dans la conduite du
prince d'Orange que de la perfidie ,
une ambition sombre & féroce qui
fouloit aux pieds les loix sacrées
de la justice & de la bonne foi , pour
acquérir une vaine réputation qui
lui échappa.

Les Etats-Généraux , qui sans
doute auroient dû le punir de sa
barbarie , lui reprocherent amère-
ment d'avoir prodigué le sang de
leurs meilleures troupes. Le parle-
ment d'Angleterre , quelque attaché
qu'il fût d'ailleurs au prince d'O-
range , à cause de la haine implaca-
ble qu'il portoit au nom François ,
n'apprit qu'avec une douleur mêlée
d'indignation , la mort de trois
mille Anglois sacrifiés inutilement.

Le Général François plus sage ,

1678.

plus heureux que son rival, reçut du Roi son maître les applaudissemens que méritoient son courage & sa présence d'esprit. Louis XIV. lui écrivit dans les termes les plus honnêtes sur une victoire à laquelle la valeur du soldat ne contribua pas moins que les talents du chef.

Cependant la Hollande ne pouvoit obtenir de l'Espagne son accession au traité de Nimegue qu'elle avoit garantie à Louis XIV. Les Ministres Espagnols qui n'avoient pas oublié les anciennes victoires de leur nation sur la France, ne pouvoient consentir à signer la paix telle que Louis XIV la dictoit, & sans qu'il leur fût permis d'en changer ou d'en interpréter un seul article. La cession de la Franche-Comté, de Valenciennes, de Cambrai, de Saint-Omer, d'Ypres, de Bouchain, de Condé, d'Aire, quelque douloureuse qu'elle pût être, les touchoit peut-être moins que le ton de fierté avec lequel Louis XIV exigeoit qu'ils se soumissent à ces conditions. Cependant ce Prince las d'attendre l'exécution de la garan-

tie, écrivit au Maréchal de rentrer dans les Pays-Bas, & d'y porter partout le fer & le feu. Luxembourg représenta envain, qu'il étoit le maître, depuis la retraite du prince d'Orange, de s'emparer de Mons, de Namur & même de Bruxelles. Le Roi qui considéroit que la conquête de ces places ne feroit qu'irriter de nouveau la jalousie & la défiance de toute l'Europe, aimant mieux faire tomber le poids de la guerre sur toutes les provinces, afin que les Ministres Espagnols excités par le cri & les gémissements du peuple accablé, se déterminassent plus promptement à la paix.

Luxembourg vint donc camper aux portes de Bruxelles & d'Anvers, d'où il détacha différents corps de son armée, pour dévaster ces malheureuses contrées. Les ravages furent affreux : les peuples qui voulurent se soustraire à une ruine certaine, se virent obligés de payer des contributions immenses. Mais le succès répondit aux vues du Roi : en effet, les Ministres Espagnols épouvantés des plaintes, des mena-

1678.

*Histoire de
Hollande, t.
IV. p. 548.*

Ibidem.

1678. ces & de la fureur du peuple devenu la déplorable victime de l'incertitude, de la lenteur & de la fausse délicatesse du gouvernement, acquiescerent enfin au traité: ils délivrèrent leur ratification aux Ambassadeurs de Hollande, qui déjà remplissoient à Nimègue la glorieuse fonction de Médiateurs.

*Mémoires de
Saint-Germ.*

En quittant les Pays-Bas, le Maréchal, quoique la saison fût avancée, conduisit son armée dans les duchés de Cleves & de Juliers, menaçant les frontieres de l'Allemagne des mêmes ravages que les Pays-Bas: il s'empara d'Aix-la-Chapelle, & pénétra jusqu'aux portes de Cologne; dont il livra le territoire au pillage; c'étoit pour punir les citoyens de cette ville Impériale d'avoir livré trois ans auparavant, l'argent & les effets du Roi à l'Empereur.

Cologne s'humilia devant le Général François, dont elle implora la clémence. Le Maréchal ne consentit à se retirer, qu'après avoir exigé la somme & la valeur des effets que le Roi répétoit.

Les Etats de l'Empereur & de

l'électeur de Brandebourg, qui s'obstinèrent à rejeter la paix, furent traités par Créqui, comme les Pays Bas par Luxembourg. Ces deux Princes, dont les troupes étoient toujours battues en détail, se trouverent enfin trop heureux de recevoir le traité que Louis XIV dicta. Le roi de Danemarck suivit leur exemple.

1679.

Tels furent les événements & la fin d'une guerre, aux succès de laquelle on a vu que le maréchal de Luxembourg eut une part insigne. En attendant de nouvelles occasions de signaler son zèle, il ne lui restoit plus qu'à jouir tranquillement de la considération & des bienfaits du Prince qu'il avoit si bien servi; mais s'il conçut cet espoir, il fut bientôt détruit par la plus horrible persécution. Non-seulement la haine de ses ennemis le priva de l'amitié du Roi; juste & glorieuse récompense de tant de travaux & d'exploits; mais confiné dans une affreuse prison, accusé de crimes également atroces & absurdes, il ne tint pas à la calomnie

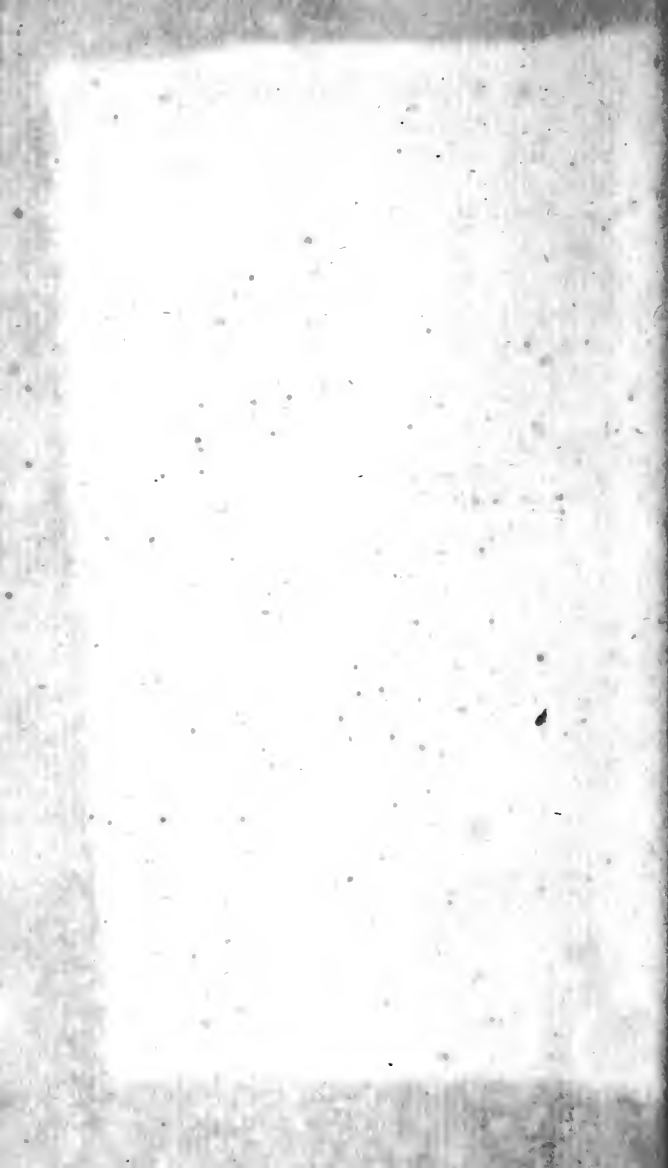
1679.

qu'il ne perdît l'honneur avec la vie. C'est un mystere d'iniquité peu connu jusqu'à présent, qu'il s'agit d'approfondir; il paroîtroit incroyable, si la haine & la vengeance n'offroient de temps en temps dans l'Histoire des nations les plus policées, des scenes aussi affligeantes pour l'humanité. Au reste, le maréchal de Luxembourg réservé à de plus hautes destinées que celles qu'il avoit remplies, non-seulement ne succomba pas, quoiqu'abandonné de tous les hommes; mais il triompha par la seule force de son innocence, du crédit, de la prévarication & de l'imposture armées pour le perdre. La sagesse, la modestie, la dignité avec lesquelles il se conduisit dans une affaire si terrible, en faisant connoître son caractère, pourront servir de modele à tous les hommes, qui comme lui, se verroient exposés aux traits empoisonnés de la noirceur, de l'envie & de l'iniquité.

Fin du quatrieme Volume.









**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Li
University o
Date**

--	--	--



